



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

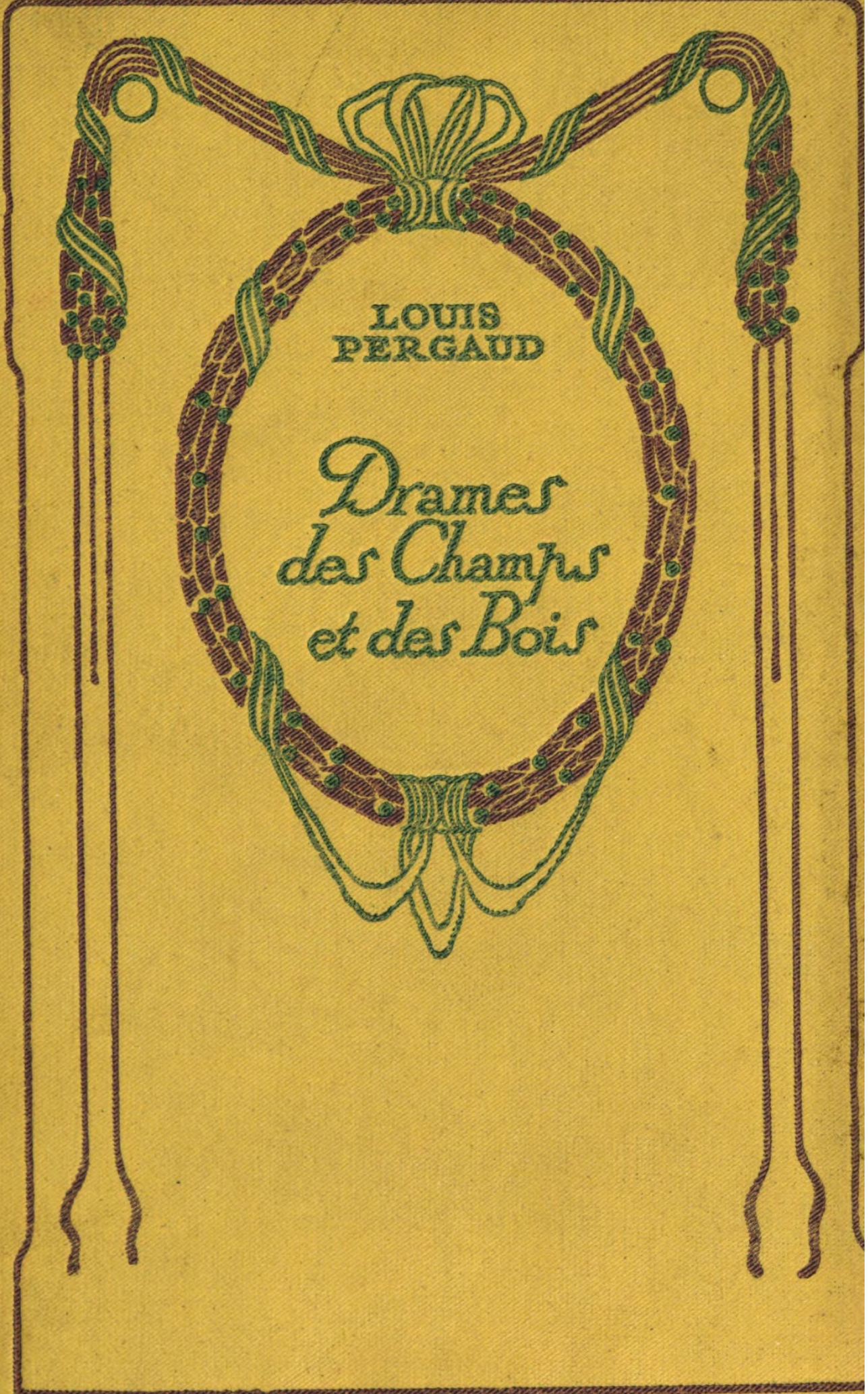
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

The book cover is a light yellowish-tan color. It features a central oval frame made of a dark red or maroon material, possibly leather or cloth, with a green cord or ribbon woven through it. The frame is adorned with small green circular ornaments. Above the frame is a large, stylized green bow or floral ornament. Below the frame is a green cord or ribbon that forms a decorative knot. The entire central design is enclosed within a thin, dark brown rectangular border. The text is printed in green ink.

LOUIS
PERGAUD

*Drames
des Champs
et des Bois*

fic. 27526 f. 141



34

1

*Drames des Champs
et des Bois*

ŒUVRES DE LOUIS PERGAUD

éditées par

LE MERCURE DE FRANCE

26, rue de Condé

PARIS (6^e)

- De Goupil à Margot*, histoires de bêtes (*Prix Goncourt 1910*) 1 vol.
La Revanche du Corbeau, nouvelles histoires de bêtes 1 vol.
La Guerre des Boutons, roman de ma douzième année 1 vol.
Le Roman de Miraut, chien de chasse 1 vol.
Les Rustiques, nouvelles villageoises 1 vol.
La Vie des Bêtes, études et nouvelles, suivies de *Lebrac bûcheron*, roman inachevé 1 vol.
-

- Louis Pergaud, sa vie, son œuvre* (1882 – 1915), par CHARLES LÉGER, avec la reproduction du Monument de Besançon et un portrait de Louis Pergaud. En appendice : *L'Aube, L'Herbe d'Avril et autres Poèmes*. Essai de Bibliographie. Lettre. Préface d'Antoine Bourdelle 1 vol.
Louis Pergaud conteur rustique, par EDMOND ROCHER, avec 2 portraits de Louis Pergaud 1 plq.

N

N

Drames des Champs et des Bois

*Pages choisies dans l'œuvre
de*

Louis Pergaud

(Prix Goncourt 1910)



Paris

Nelson, Éditeurs

25, rue Denfert-Rochereau

Londres, Édimbourg et New-York

1934

N

N



LOUIS PERGAUD

(1882-1915)



Né à Belmont (Doubs) le 22 janvier 1882, fils d'instituteur et instituteur lui-même à Landresse, dans son département natal, Louis Pergaud eut, dès sa jeunesse, deux vraies passions : son amour de la chasse et un irrésistible penchant pour la littérature.

Son père était un ardent chasseur. De bonne heure le jeune Louis l'accompagna dans ses randonnées à travers les guérets et les brandes, portant la carnassière et devenant chaque jour plus familier avec la faune champêtre et forestière.

Écrivain, il pensa d'abord trouver dans la poésie son mode d'expression le plus approprié : il avait déjà publié un volume de vers lorsqu'il se rendit à Paris, en 1907, pour y courir sa chance dans la carrière des lettres. Trois années devaient lui suffire pour trouver sa voie et devenir célèbre : en 1910, l'Académie Goncourt décerna son prix annuel — la plus recherchée, peut-être, de toutes les distinctions littéraires — au recueil d'histoires de bêtes intitulé De Goupil à Margot. Un second livre de la même veine, La Revanche du Corbeau, vit le jour en 1911.

Le public eut vite fait de discerner la réelle originalité de ces vivants et savoureux récits rustiques.

Jusque-là, en effet, les écrivains français qui ont mis en scène des animaux n'ont guère vu dans ceux-ci — à l'instar de La Fontaine — que des pseudonymes commodes pour désigner les humains, ou des symboles permettant de représenter, sans frais d'imagination, certains traits de caractère. Le grand mérite de Pergaud est d'avoir étudié les bêtes pour elles-mêmes, d'une manière directe et sans idées préconçues. C'est que, chez lui, le chasseur se doublait d'un observateur sagace et à la sensibilité toujours en éveil. Il a non seulement réussi à peindre sur le vif les hôtes de nos champs, de nos bois et de nos basses-cours, mais il a su pénétrer jusque dans leurs cerveaux pour nous révéler les secrets mobiles de leurs attitudes et de leurs gestes. Nul, avant lui, ne s'était avisé de rendre justice à certains animaux tels que le corbeau, la pie, le lièvre, toujours méconnus et calomniés en littérature, en vertu d'une tradition indiscutée.

Les qualités de l'observateur seraient, toutefois, demeurées vaines, si elles n'avaient été servies et complétées par les dons exceptionnels de l'écrivain. Pergaud sait trouver, à point nommé, le trait pittoresque et évocateur, et sa phrase flexible et drue s'adapte naturellement à toutes les exigences de la narration. Elle atteint, dans les parties purement descriptives, une plénitude et une harmonie qui éveillent, dans l'esprit du lecteur, comme un écho des plus belles pages de Jean-Jacques Rousseau et de George Sand.

En 1913, Louis Pergaud donne La Guerre des Boutons, épopée villageoise dont les héros sont des gamins de dix à douze ans, et Le Roman de Miraut, chien de chasse.

Quelques mois après, la guerre éclate, et l'écrivain dépose la plume pour prendre le fusil. Sergent d'infanterie, il accomplit, avec un courage simple et une abnégation totale, son devoir de Français sur le front de Verdun. En mars 1915, il est promu sous-lieutenant. Le 5 avril, il conduit sa section à l'attaque de la côte 203, au sud de Marchéville, en Woëvre, attaque dont il n'est pas revenu...

La lecture des six volumes qui constituent l'œuvre en prose de Louis Pergaud, — deux recueils de nouvelles et d'études, Les Rustiques et La Vie des Bêtes, ont été publiés après sa mort, — permet de mesurer l'irréparable perte que fut, pour les lettres françaises, la disparition prématurée de ce bel écrivain.

Le 18 juin 1932, un monument à Louis Pergaud, dû au ciseau de maître Bourdelle, a été inauguré à Besançon. « Mais son vrai monument (il s'agit de ses œuvres) Louis Pergaud se l'est dressé à lui-même. S'ils veulent réellement servir sa mémoire, ceux qui en ont le pouvoir doivent mettre ses œuvres dans toutes les bibliothèques scolaires et en faire lire les plus belles pages par tous les écoliers de France¹. »

Puisse cette anthologie, qui a été établie à l'intention des jeunes lecteurs, aider à cette souhaitable diffusion.

Les six premières nouvelles ici reproduites, de L'Exécution du Traître à La Captivité de Margot, appartiennent à l'un ou à l'autre des deux recueils d'histoires de bêtes : De Goupil à Margot, ou La

¹De Michel Maubourg, dans l'Écho d'Oran.

Revanche du Corbeau. *L'épisode de chasse intitulé Le Premier Lièvre de Miraut a été emprunté au Roman de Miraut. Quatre autres contes, Le Lièvre fantôme, L'Imprudente Sortie, Un Drame dans la Haie, La Dernière Heure du Condamné, sont extraits de La Vie des Bêtes, ainsi que les trois études qui viennent ensuite : La Fontaine et la Psychologie animale, L'Hypocrisie du Chat, Le Rire du Chien.*

Le Retour au Village natal, *émouvante page d'autobiographie, figure dans l'ouvrage que M. Charles Léger a consacré à Louis Pergaud, sa vie, son œuvre.*

Enfin, c'est dans La Vie des Bêtes que se trouve Le Miracle de saint Hubert, belle légende médiévale, toute romantique d'inspiration et de style, et dans laquelle le talent de Louis Pergaud atteint sa pleine maîtrise.



	<i>Pages</i>
<i>L'exécution du traître</i>	II
<i>Le châtimement du pillard</i>	37
<i>La revanche du corbeau</i>	53
<i>Le fatal étonnement de Guerriot.</i>	99
<i>L'évasion de la mort</i>	109
<i>La captivité de Margot</i>	119
<i>Le premier lièvre de Miraut</i>	177
<i>Le lièvre fantôme</i>	183
<i>L'imprudente sortie</i>	189
<i>Un drame dans la haie</i>	195
<i>La dernière heure du condamné.</i>	207
<i>La Fontaine et la psychologie animale</i>	219
<i>L'hypocrisie du chat</i>	235
<i>Le rire du chien</i>	241
<i>Le retour au village natal</i>	245
<i>Le miracle de saint Hubert</i>	251

DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

L'EXÉCUTION DU TRAÎTRE

I

CE soir-là, comme le disque d'or de la pleine lune qui se levait à l'orient faisait au loin hurler longuement les chiens attachés au seuil de leurs niches, Grimpemal, le putois, croisa dame Manteauroux, la belette, sortant de son murger de pierres sèches, à l'une des entrées secrètes de son labyrinthe étroit, inaccessible aux étrangers.

Grimpemal avait sa gueule des mauvais jours. Le bai brun de son dos, dans le hérissement des poils de sa robe, paraissait aussi noir que son ventre, ses yeux rougis flambaient sous l'arcade des cils et sa gueule ouverte montrait, derrière le brandissement des moustaches, l'ivoire éclatant des petites canines pointues.

Dame Manteauroux se mit en garde, les querelles de famille étant fréquentes dans la tribu.

Arrondissant félinement sa longue échine, dressant la tête, montrant son corsage et son blanc tablier, elle découvrit aussi, sous un troussement de babines, deux rangées solides de dents prêtes à une rude défensive.

Mais Grimpemal secoua la tête et ferma la gueule pour indiquer à sa cousine que ce n'était pas à elle qu'il en avait ce soir-là, et dame Manteauroux, confiante, s'en vint souple et légère, et se coulant comme un serpent, demander au cousin putois la cause extraordinaire de cette excitation coléreuse.

Grimpemal fit signe à cousine Manteauroux de le suivre, et tous deux, ondulant par la plaine verte, les demi-cintres de leurs arrière-trains avançant parallèlement, les têtes à plat dans l'herbe, tout contre le sol, ils faisaient songer à quelque silencieux char de petite fée descendue à terre, dont les roues par moment auraient lui sous le clair de lune.

Arrivés au premier talus, c'est-à-dire à la Montagne des Longues-Oreilles, qui était le terrain de chasse habituel de Grimpemal, ils virent les tribus de lapins sortis de leurs terriers, cabriolant par les trèfles et les luzernes, et dame Manteauroux, séduite par l'appât d'une chasse fructueuse, allait sans façons fausser compagnie à son compère pour conquérir un bon souper quand l'autre, d'un petit cri presque imperceptible, lui fit comprendre que l'affaire était grave qui les avait rejoints, et qu'avant toute chasse il fallait que fût élucidée cette mystérieuse question.

Le long des buissons, parmi les cailloux, les jaunes genêts, les bruyères roses, ils allaient côte à

côte, rasant le sol, et arrivèrent enfin à une entrée de terrier solitaire et silencieuse, que Grimpemal flaira d'abord, puis fit renifler à sa cousine.

Dès qu'elle eut approché du trou son petit nez fin et délicat, dame Manteauroux fit voltiger sa queue en même temps que, sous la poussée ardente de colère qui l'envahissait, ses narines frémissantes se dilataient et que ses dents serrées s'implantaient, en les faisant presque saigner, dans les cavités des gencives empourprées de sang.

La belette avait saisi la cause de la colère de Grimpemal. Et tous les deux, face à face, comme deux ennemis rivalisant de fureur, se regardaient, les dents saillantes, les cils hérissés, les moustaches brandies, les griffes dardées, les yeux frangés de sang. Ils s'étaient compris. Une même fauve colère les dressait contre le traître, contre Jaunissard, le furet aux yeux louches, repu, râblé, qui, non content d'être devenu l'esclave de l'humain et d'avoir abandonné le clan des noctambules buveurs de sang, venait durant le jour, avec le grand complice à deux pattes et l'aboyant à long poil, fouiller leur terrain de chasse et voler leur gibier.

Il y avait longtemps que le clan sombre avait entendu parler de lui, le transfuge à robe jaune qui avait presque oublié, au contact des hommes, le goût du sang, et perdu la forte et saine odeur de la tribu.

Ah ! il osait revenir par la Montagne des Longues-Oreilles, il y était revenu ! Il reviendrait encore voler ses frères libres et sauvages ! Un tel défi à la race ne passerait pas ! On le saignerait !

II

DAME MANTEAUROUX courut prévenir, dans le hamac poussiéreux de son arbre creux, Fuseline, la petite fouine, et Mustelle, la marte, dans sa boule, sur le pin du froid, au centre de l'île verte de la forêt.

Le traître était revenu ! Grimpemal l'avait senti dans la journée ! Il fallait surveiller sans relâche, à toute heure du jour, la Montagne des Longues-Oreilles où il s'aventurerait bientôt sous la protection redoutable des Grands Ennemis qui logent au loin dans ces carrières blanches d'où s'échappent les chemins, et où logent avec eux les Grosses Emplumées, les poules que Fuseline connaissait si bien.

La petite fouine, prompte à la décision, ardente à la haine, du haut de son poirier moussu face à la Montagne des Longues-Oreilles, se chargea de faire sentinelle, jura de ne dormir que d'un œil, d'avoir toujours l'oreille tendue et de signaler, par le cri d'alarme du clan, à Grimpemal et à dame Manteauroux, la présence dans leurs parages des maraudeurs ennemis. Mustelle aussi, de son donjon solitaire, accourrait à son signal, et tous, mettant au service de la cause commune les forces vives de leurs énergies vengeresses, combattraient ensemble contre le traître et ses protecteurs.

Grimpemal et dame Manteauroux, chargés plus spécialement de la poursuite terrestre et de la bataille souterraine, le guetteraient aussi, l'un de son

buisson, l'autre de son murger. Ah ! il pouvait revenir maintenant : ce ne serait pas le bâton tonnant du Deux-Pattes, ni les coups de gueule du braillard renifleur qui les empêcheraient de le suivre dans les labyrinthes secrets de la montagne et de lui livrer une bataille sans quartier ni merci.

La surveillance fut établie.

Dès le soleil qui suivit, l'homme vint seul à la montagne, et Fuseline la vigilante jeta dans l'air le garde-à-vous convenu. Alors Grimpemal et dame Manteauroux, se coulant sous les arceaux épineux des buissons et des haies, prudemment le suivirent et l'aperçurent qui garnissait l'entrée des souterrains de filets minces aux mailles étroites, attachés à des pieux ou à des souches, qui restaient là, fixes, sans bouger, à l'endroit où il les tendait, murailles insidieuses aux inquiétantes transparences ; mais Miraut ne le suivait pas et Jaunissard non plus n'était pas avec lui, et les deux conspirateurs silencieux restèrent cachés, sentant intensément la mystérieuse voix de l'instinct qui, leur fouettant le sang au cœur, leur disait ainsi sûrement que c'était là qu'il faudrait revenir au prochain signal de Fuseline.

Alors ils se séparèrent, et, vers le soir, à la nuit tombée, avant le lever de la lune, ils se réunirent tous quatre dans le talus voisin du château branlant de la fouine.

La fièvre des veilles de batailles les animait, le besoin de vengeance les brûlait tous et faisait flamboyer les rubis de leurs prunelles ; c'était le moment de veiller, ils le sentaient intensément ; les

préparatifs de l'homme annonçaient une visite prochaine et ils se promirent mutuellement de faire, l'aurore venue, meilleure garde que jamais. Puis, après s'être souhaité bonne chasse, chacun partit de son côté. Grimpemal rejoignit la Montagne des Longues-Oreilles avec dame Manteauroux, tandis que Fuseline et Mustelle regagnaient leurs cantons de bois, leurs arbres touffus pour saigner, durant leur sommeil, les jeunes familles de grives, de merles et de geais, ou encore tenter d'assassiner quelque écureuil endormi dans son pavillon d'été dont elles fractureraient audacieusement l'huis frêle de branchage et de mousse.

III

AU petit jour, repue, ivre de sang, Fuseline était dans sa caverne de bois et sommeillait à demi, un peu alourdie, quand le son d'un grelot la tira vivement de sa somnolence. Au loin, sur le coteau, les silhouettes de l'homme et du chien, l'un suivant l'autre, se profilaient, et le bâton tonnant aussi dépassait l'épaule, et de côté se balançait également, aux doigts de l'ennemi, le panier fermé qui devait contenir Jaunissard le traître.

Son signal eût tôt fait de secouer Grimpemal et dame Manteauroux assoupis, les oreilles aux écoutes aux seuils de leurs loges de pierres et de branchages. Immédiatement la belette rejoignit le putois et tous deux refirent le chemin de la veille pour guetter les abords des couloirs que l'homme avait visités le jour précédent.

Il y était déjà, le Deux-Pattes au bâton terrible et le Braillard humant aussi, qui reniflait bruyamment aux portes des corridors de glaise pour éternuer ensuite en faisant pleuvoir de son nez de grosses gouttes, comme quand les arbres tirillés de vent se secouent et laissent choir les perles de leurs feuilles ainsi qu'une vermine froide ; mais ce n'était pas à lui qu'on en voulait, ni au Deux-Pattes non plus, eux les très puissants, les Redoutables.

Le chasseur avait posé son arme et tenait maintenant le grand panier à claire-voie où était la petite bête jaune aux yeux obliques, le furet Jaunissard, né dans les maisons comme le chien son allié et s'accommodant aisément de cette tranquille et grasse servitude qui répugnait jusqu'à l'horreur à ses sauvages congénères.

Immobiles, dame Manteauroux et Grimpemal dardaient sur le groupe ennemi leurs yeux de braise. Leurs pattes frémissantes s'arquaient, les muscles du cou se bandaient, les échine souples se cindaient en courbes menaçantes toutes prêtes à se détendre en bonds impétueux sur le traître protégé par la présence des deux grands voleurs invulnérables à leurs coups.

Le Deux-Pattes laissa là dans son panier Jaunissard, et, suivi de Miraut, partit un peu plus loin, un filet à la main. Les deux complices, de leur abri, le virent se baisser et opérer ainsi qu'il avait fait la veille à l'entrée des tunnels giboyeux ; l'instant était propice : Jaunissard, dans l'impossibilité de fuir, prisonnier des barreaux d'osier, semblait à leur merci.

18 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

Deux bonds et leurs dents briseraient ces remparts de bois, et ils l'étrangleraient. Les dents saillirent plus aiguës sous le bourrelet des babines, la courbe des échine se précisa plus violente et plus franche quand les pas des deux domestiques, l'un trottant devant l'autre, revinrent au panier de Jaunissard.

Se rasant de nouveau dans les herbes sèches du buisson qui les abritait, Grimpemal et dame Mantoux frissonnèrent d'émotion et de colère à l'idée d'avoir pu, par une hâtive imprudence, manquer un coup si minutieusement ourdi et si impatiemment espéré.

Immobiles, comprimant leur colère et contenant leur désir, ils observèrent de nouveau, et l'instant ne se fit point attendre.

Décrochant on ne sait quel mystérieux mécanisme, l'homme ouvrit le panier et saisit dans ses mains le furet qu'il caressa du bout des doigts et déposa doucement à l'une des rares entrées encore libres du village souterrain des Longues-Oreilles, les autres ayant été, par lui, la veille et l'instant d'avant, soit bouchées de captieux filets aux mailles étroites, soit murées d'infranchissables fagotins d'épines.

Jaunissard huma l'air un instant, comme vaguement inquiet d'une odeur farouche ou d'une empreinte magnétique puissante, puis, tout de même, sous l'excitation des compères, flaira l'entrée du souterrain, et; se remémorant les chasses d'antan, excité par le goût de la chair et le fumet du sang, s'enfonça résolument dans la nuit de la montagne.

IV

APRÈS avoir pris leurs ébats parmi les trèfles et les luzernes, les Longues-Oreilles s'étaient terrés avec l'aurore, et, dans leurs sombres corridors, dans les carrefours de terre, sous les voûtes fraîches, par groupes amis, ils dormaient calmement, boulés, oreilles rabattues, pattes rattroupées, insensibles aux bruits sourds venant du dehors et qui leur arrivaient atténués, tamisés, filtrés pour ainsi dire par la voûte de terre, ou en menace vague, lointaine, dont la violence se serait émiettée à tous les coudes et circuits de leur demeure aux multiples issues.

Le souterrain était calme, enveloppé d'une atmosphère de quiétude, imbibé de l'odeur saine de la terre sèche, qu'un relent de crotte modifiait à peine par moments selon l'air venté par un déplacement nécessaire ; et les petits crissements des pattes feutrées de poil, tapotant le sol, ne troublaient nullement de leur pianotement régulier la tranquillité générale, quand un cri suraigu de surprise et d'effroi, un cri d'alarme violemment jeté, se répercuta par tous les couloirs et fit sursauter les dormeurs.

En même temps, l'odeur violente et puante du petit carnassier féroce, précédant sa course nocturne, avertissait tous les lapins de la présence du buveur de sang.

Les cris aigus jaillissaient de partout, bondissaient de couloir en couloir, roulaient parmi les

corridors avec un piétinement de pas, un martèlement du sol, un froufroutement d'air déplacé qui emplissait la montagne d'une rumeur violente, touffue, grandissante, comme si son ventre hospitalier, secoué d'une colique terrible, l'eût fait frémir et bourdonner tout entière sous son rude épiderme de glaise hérissé d'herbes et de buissons.

Jaunissard, le corps rasé, les pattes en dehors, les babines frémissantes, l'œil rouge, courait par le labyrinthe des Longues-Oreilles, et, devant ses pas de conquérant sanguinaire, toute la tribu en déroute des lapins se ruait vers la lumière par les issues innombrables que tous connaissaient et qui débouchaient un peu partout aux flancs chevelus de ronces de leur ancestral domaine.

V

Au dehors, le Deux-Pattes et le Braillard hurlant avaient quitté de compagnie l'entrée du trou de Jaunissard pour aller plus loin recevoir dans les filets où elles se jetteraient, aux sorties libres où ils les tueraient, les malheureuses petites bêtes affolées traquées dans leur refuge et cernées entre deux dangers terribles.

Dès qu'il les vit s'éloigner, Grimpemal, après avoir une fois encore convenu avec sa cousine des différents signaux d'appel et de méfiance, s'enfonça lui aussi, résolument, dans le souterrain sur les pas du traître.

Tapie dans un retraits, invisible derrière des cailloux et sous des branchages, dame Manteauroux, crispée dans son immobilité fiévreuse de sentinelle aux consignes redoutables, sentait tout son sang lui brûler la peau et de grands frissons lui rider les chairs et labourer sa fourrure.

Où en était Grimpemal ? Approchait-il de Jaunisard ? Qu'est-ce qui se passait dans la cité des Longues-Oreilles ? Mais Mustelle et Fuseline allaient arriver. Elle les placerait aux postes convenus, derrière des retranchements de buissons et des remparts de cailloux d'où elles pourraient, elles aussi, sans danger, surveiller les principales issues de la Montagne et prévenir au besoin Grimpemal.

Un petit cri, le signal de ralliement du clan, retentit bientôt dans la direction du soleil levant. Dame Manteauroux reconnut la voix de Fuseline arrivant avec cousine Mustelle, et, à sa réponse, elle les vit descendre du pommier sauvage de la haie frontière où elles étaient montées pour jeter un coup d'œil sur la campagne et surprendre, si c'était possible, quelques-unes des dispositions de l'Ennemi des grands chemins.

Avec la sûreté d'oreille qui les caractérisait, profitant pour se faufiler de tous les accidents de terrain, elles vinrent droit au repaire de la belette et se blottirent à l'abri, tout en s'enquérant de Grimpemal.

Cousine Manteauroux les mit au courant de la bataille et elles gagnèrent aussitôt leurs postes de surveillance.

VI

DANS la Montagne des Longues-Oreilles, c'était maintenant un roulement confus, parfois sourd et plaintif, parfois aigu et haletant, auquel, de temps à autre, répondait du dehors un hurlement du braillard domestique ou le tonnerre du fusil de l'homme.

Les Longues-Oreilles, affolés, couraient comme des furieux au hasard des corridors, se heurtant l'un à l'autre, s'assommant de coups de tête, se mordant pour fuir plus vite, revenant sur leurs pas, piétinant sur place, ne sachant plus au juste où était leur assassin, dont l'odeur empestée emplissait tous les couloirs, planait dans tous les carrefours, rampait dans tous les terriers.

Le tonnerre empoisonné roulait au dehors à l'entrée des portes de terre ; ils savaient que là aussi un danger terrible les menaçait, et ils refluaient tous vers le milieu de la cité, en une sorte de carrefour central, de géante place souterraine où se tenaient les grands conseils intéressant toute la tribu, et d'où partaient tous les boyaux principaux de sortie.

Les yeux rougis, allumés par la peur, trouaient la nuit de passagères et rondes et phosphorescentes lueurs ; il y avait un embrasement de prunelles, les lapins s'éclairaient de leur terreur, ils se regardaient, ils se voyaient ; de nouveaux phares s'allumaient derrière les premiers ; tous les prisonniers de la

Montagne convergeaient vers le repaire en piaillant éperdument, quand un cri plus atroce, un cri suraigu, étranglé, le cri de mort d'une victime saignée à la nuque et pantelante aux dents du meurtrier, retentit tout proche, à l'entrée d'un boyau.

Le bourreau arrivait !

De tous côtés ce fut une fuite éperdue, une ruée sur tous les corridors indistinctement, même sur celui qu'occupait Jaunissard, au hasard d'un instinct débridé, bouleversé comme une boussole dans l'orage.

Ils se bloquaient l'un sur l'autre sans pouvoir passer, se comprimant mutuellement, formant à l'entrée des couloirs des bouchons de chair frémissante, tapant des pieds, s'arrachant le poil, se mordant, piaillant, criant, hurlant, saignant, dans une rumeur épouvantée de souffrance sur laquelle planait le râle atroce de l'assassiné dont Jaunissard lentement buvait le sang et qui ne s'agitait plus que faiblement sous les coutelas de ses dents et les cisailles de ses pattes.

C'était la déroute, l'affolement ; Jeannot saigné, l'Autre allait arriver au carrefour, se ruer dans la cohue et tailler à pleines dents dans le troupeau...

Subitement, l'odeur puante se renforça, entra en bouffées plus denses et l'angoisse des lapins devenait de la démence et de la rage quand un autre cri, un cri effrayant par son ampleur et son acuité, un cri fou de mort, et qui n'était pas celui de la gent, domina la plainte expirante du vaincu et fit frémir plus fort tous les Longues-Oreilles, bousculés, comprimés, écrasés sur les couloirs.

Grimpemal opérait lui aussi.

VII

LE putois, quittant dame Manteauroux, s'était élancé dans le labyrinthe à la suite de Jaunissard, et, filant à toute allure sur la trace de son ennemi, avait assisté à la terrible chasse nocturne des Longues-Oreilles, à cette tempête de frayeur qui les ballottait dans l'obscurité comme des feuilles de bouleau dans la tourmente, à cette fuite effarante qu'il connaissait bien un peu lui aussi, puisque la Montagne était son canton de chasse, mais qui ne lui réussissait pas comme au furet, car il n'avait pas pour l'aider les grands complices des maisons qui guettaient aux issues.

Il avait entendu tous les coups de fusil du chasseur, tous les aboiements de Miraut : il savait qu'au dehors, sous les yeux des alliés qui le lui conteraient plus tard, les Longues-Oreilles tombaient dans l'embuscade des rivaux, et cette pensée jalouse enflait sa colère en rage.

A la grande place souterraine où il arrivait enfin le tumulte était à son comble. Jaunissard, saignant son gibier, se gorgeait de sang.

Les pattes de Grimpemal ne touchaient presque plus la terre, il volait sous les cintres surhaussés du tunnel de glaise, guidé à la fois par l'odeur de l'ennemi et les cris de la victime.

L'autre, tout occupé de sa repue, déjà ivre de sang, ne se doutait mie de la proximité de son terrible adversaire, quand, d'un seul coup, avec une

sûreté de maître égorgeur et une vigueur insoupçonnable, la gueule de Grimpemal comme une poigne implacable planta sur sa nuque la frigidité cinglante de ses mâchoires d'acier.

Jaunissard hurla, hurla, mais, toute-puissante, la poigne d'ivoire se fermait irrésistiblement, trouant les chairs, broyant les vertèbres, cassant les os, coupant les muscles. Le traître eut un soubresaut terrible.

Un cri suprême fit panteler d'horreur les lapins qui étaient encore là, et attendaient, piétinant, leur tour de fuir par les couloirs, et essayer des circuits de sauvetage, sans oser revenir au carrefour central ni affronter les issues extérieures.

Les mères hâtivement rejoignirent les culs-de-sac et les impasses où frémissaient leurs petits, et s'y retranchèrent derrière des murailles de terre pétrie avec leur urine. Le vide se fit instantanément autour du lieu du drame où Jeannot Garenne vengé gisait flasque devant le groupe serré des deux ennemis. Jaunissard l'assassin, les pattes ballantes, s'agitait en convulsions frénétiques : c'était la fin ! Mais Grimpemal, immobile, les yeux ardents, la gueule tordue, serrait, serrait toujours, rivé sur le cadavre, savourant sa vengeance, les moustaches saignantes, les mâchoires contractées, l'échine bandée, les pattes crispées.

VIII

IL resta ainsi longtemps, comme ivre de son acte, inconscient du temps qui coulait, le cadavre aux

26 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

dents, sans bouger, repu de vengeance et de joie sauvage, tandis que la Cité souterraine était redevenue muette et qu'au dehors l'homme et le chien, étonnés du silence qui avait succédé au tumulte premier, revenaient inquiets à la porte du corridor d'entrée pour voir si Jaunissard, leur allié, n'en ressortirait pas bientôt.

Le bruit sourd et rythmé des pas du Deux-Pattes réveilla Grimpemal de son ivresse ; il lâcha Jaunissard déjà raide, les yeux ternes, révulsés, chavirés de l'indicible angoisse de la mort, les pattes allongées, la bouche ouverte, puis, sûr de sa victoire, refit prudemment en sens inverse le chemin parcouru pour annoncer à ses alliés l'heureuse issue de la bataille.

Comme il approchait de l'entrée du terrier, un reniflement bruyant du Braillard domestique, auquel succéda un jappement de rage, lui apprirent que l'issue était occupée par l'ennemi, et que, pour s'aventurer au dehors, il était prudent d'attendre le signal de cousine Manteauroux.

Alors il se passa à l'extérieur de la Montagne quelque chose d'étrange que Fuseline et Mustelle et dame Manteauroux suivirent avec un intérêt et une inquiétude croissants.

Le Deux-Pattes garnit l'entrée du souterrain d'une clôture de fil identique à celles où s'étaient laissé prendre auparavant les Longues-Oreilles étourdis, pressés de fuir, et il retourna sur ses pas pour en mettre de semblables à l'entrée des autres couloirs libres.

L'homme, averti par son compagnon au long poil

de la présence d'un intrus dans la Montagne, et soupçonnant le méfait commis sur son commensal Jaunissard, voulait punir le coupable et le prendre vivant dans ses rets pour l'assommer comme un lapin.

Quand cette besogne minutieuse d'investissement fut terminée, ils attendirent en silence, puis, ne voyant rien paraître, ils partirent en longeant le ruban interminable du chemin pour regagner les Carrières Blanches où ils s'abritaient avec les autres vivants de leur clan. Le Braillard humain suivait par derrière le Grand Ennemi au museau sans poil qui emportait sur son dos un sac par les trous duquel passaient innombrables des têtes et des pattes de Longues-Oreilles, victimes de sa ruse et de ses coups ; mais à sa main, pendante, se balançait vide la prison de bois qui avait amené le traître.

IX

SITÔT qu'ils se furent suffisamment éloignés, dame Manteauroux, sortant de sa cachette, donna le signal de la réunion, et immédiatement Mustelle et Fuseline, prudentes et glissant sur le sol, utilisant les abris de pierres et les couverts de touffes, arrivèrent à l'entrée du boyau de terre gardé par le filet mystérieux de l'homme.

Grimpemal, averti lui aussi, approcha du dehors en entendant les voix de ses camarades de race et de ses compagnons de haine.

Dame Manteauroux, qui l'attendait, le prévint à

28 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

temps du piège qui le guettait et de la captieuse et inconnue machine dont le féroce humain avait fermé sa retraite. Les mailles serrées de l'engin auraient saisi l'imprudent et l'eussent ficelé et roulé ainsi que dans un sac comme il arrivait aux Longues-Oreilles fuyant la dent de Jaunissard.

Mustelle et Fuseline avertirent aussi le cousin putois qu'un identique traquenard l'épiait aux autres issues et qu'il était prudent d'attendre, mais...

Une même question flambait dans la profondeur de leurs prunelles : le Traître, le Misérable, le Tant-Haï, où était-il ! Que s'était-il passé au sein de la Montagne qui ne l'avait pas revomi ?

Alors Grimpemal, montrant ses rouges babines et ses moustaches poisseuses, en un langage sobre, mais illustré de gestes violents, narra aux trois cousines figées d'attention la bataille dans le souterrain ; puis il partit chercher au carrefour où il l'avait abandonné le cadavre de Jaunissard, qu'il déposa assez près du filet et fit renifler aux trois alliées.

Ah ! c'était bien lui le maudit, le détesté dont on suçait la haine avec le lait aux mamelles maternelles, lui dont le sang avait menti à la race, lui qu'on reconnaissait sans l'avoir jamais vu, lui dont la seule odeur bâtarde allumait les colères aux cœurs de tous, le Mal Bâti aux yeux louches et troubles, aux membres empâtés, au pelage immuable et voyant.

Il était vaincu, il était tué. Grimpemal l'audacieux l'avait saigné, braconnant sur ses chasses, dans la légitimité sauvage de sa colère. Il avait bien

mérité de la tribu et de la race, le rude, l'implacable vengeur !

Mais, en attendant de pouvoir rejoindre au dehors le conciliabule sauvage, il était obligé de rester quelque temps prisonnier de la Montagne avec le cadavre de Jaunissard.

X

LES alliées libres résolurent, pour ne pas exposer le putois à tomber d'un piège dans un autre, toujours à craindre avec d'aussi redoutables ennemis, de faire sentinelle au poste de dame Manteauroux, pour le prévenir, le moment venu, qu'il pouvait enfin sortir et regagner son domaine d'antan que tous respecteraient scrupuleusement, selon les conventions de l'heure présente.

Et Fuseline, la première, monta la garde à l'entrée du trou, tandis que Grimpemal, affamé par les rudes émotions de la bataille, s'enfonçait, remportant Jaunissard, dans la nuit de la Montagne, pour donner à son tour la chasse aux Longues-Oreilles, épars, blottis, retranchés dans des culs-de-sac, ou rôdant encore affolés par leur domaine.

Le putois se sustenta et dormit à proximité du trou où veillait Fuseline, espérant à chaque instant entendre le signal de liberté, mais quand le crépuscule du jour suivant le réveilla à l'heure habituelle, et qu'il approcha, vaguement inquiet, du dehors, ce fut Mustelle qui le prévint que rien n'était encore changé dans la situation.

30 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

Le piège était toujours là, mystérieux et sacré !

Oh ! les mécaniques humaines aux forces incon-
nues et subites, les fusils tonnants, les pièges sour-
nois avec leur auréole sinistre de puissances mal-
faisantes !

Grimpemal eût préféré un corps à corps terrible
avec un ennemi sauvage ou une bête des maisons,
un goupil à longue traîne ou un braillard jappeur.
Avec ceux-là, du moins, on connaissait le danger,
rien d'imprévu ne fauchait traîtreusement la vail-
lance des combattants ; on savait à quoi s'en tenir
sur la griffe et la dent, et l'ennemi devait compter
aussi avec une mâchoire puissante et des pattes
solides.

Mais là, rien qu'une barrière grêle ! Quels dangers
sournois recélait en ses fibres minces ce lacet de
chanvre qui roulait sans merci les rongeurs vivaces
aux pieds légers ?

Le putois laissait entre lui et le piège une dis-
tance respectueuse, et, tout en demandant à sa
cousine les événements du jour, il observait avec
une indicible méfiance et une crainte quasi mys-
tique cet ennemi passif, immobile, qui semblait
l'appeler et l'attendait patiemment.

Au loin, dans des corridors perdus, les Longues-
Oreilles bloqués creusaient des galeries nouvelles :
on entendait les battements réguliers des pattes
des mineurs au poil roux dont les multiples équi-
pes se rechangeaient d'instant en instant.

Mais Grimpemal ne songeait plus à présent à les
poursuivre. Une crainte, une idée fixe le cernait, le
pénétrait, le médusait : la peur de l'éternelle prison,

la hantise de cette machine déposée là par l'humain tout-puissant.

Il ne mangea pas ce soir-là et assista de loin au conseil des alliées qui se réunissaient comme de coutume avant de commencer leur chasse. Dame Manteauroux remplaça Mustelle et, comme la veille, assista à la venue du chasseur et de Miraut le chien, son éternel compagnon.

Grimpemal, aux écoutes lui aussi, l'entendit venir, et, inaccessible dans son trou, vit le gros mufle noir obstruer le canal et arrêter le jour, mais rien ne bougea au dehors et une angoisse froide, faite de colère et de peur, le crispa plus douloureusement encore.

Toute la journée il resta là devant immobile, les yeux fixes, à regarder ce filet qui écartelait l'azur du ciel de ses mailles insidieuses et le narguait silencieusement. Des vertiges le prenaient ; il allongea le cou, comme attiré dans un abîme, ne pouvant comprendre son malheur, puis, avec des frissons brusques de reprise de conscience, il se retirait en arrière vivement.

Fuseline remplaça dame Manteauroux au buisson d'épines, et Mustelle remplaça encore Fuseline et ce fut de nouveau le tour de la belette, et tous les soirs, devant Grimpemal aux yeux fous, le petit conseil des noctambules, plus sombre et plus enfiévré, regardait ces mailles féroces qu'il n'osait toujours pas toucher.

Grimpemal maigrissait ; ses os saillaient aux jointures, on pouvait compter ses vertèbres, ses yeux jetaient des feux verts, son poil se hérissait,

n'étant plus léché aux heures tranquilles de la toilette quotidienne. Et puis, tout d'un coup, il se mit à crier, à hurler, emplissant la Montagne de sa plainte, épouvantant les Longues-Oreilles qui mu-saient encore aux galeries nouvelles ou qui pâtu-raient aux alentours.

Grimpemal hurla toute la nuit, roulant comme un enragé du carrefour central qu'empestait le ca-davre de Jaunissard à l'ouverture murée du boyau de sortie.

Fuseline, elle aussi, rôdait autour du trou, ter-riblement excitée, furieusement agressive, atten-dant impatiemment le retour des compagnes, qui arrivèrent au petit jour, émues profondément de la plainte étrange s'évadant de la Montagne.

Elles virent Fuseline, elles virent Grimpemal et se regardèrent. La situation ne pouvait plus durer ! elle était terrible ; on délibéra. Nulle ne voulait abandonner le putois dans sa prison, lui, le vaillant, qui, pour la vengeance de tous, s'était lancé sans peur dans l'aventure ; un lien de solidarité frater-nelle le liait plus que jamais à elles. Or Grimpemal allait périr de sa réclusion souterraine : une telle chose n'était pas possible ou toutes mourraient avec lui.

Le filet, mystérieux ennemi, était toujours là. On allait l'attaquer sans retard, et Fuseline l'auda-cieuse déclara qu'elle allait la première donner l'as-saut pendant que les deux camarades se prépare-raient à bondir à la rescousse.

Les reins cambrés, la gueule entr'ouverte, les yeux fulgurants, le corps rasé, magnifique de haine

et de beauté sauvage, la fouine approcha lentement de cet ennemi redoutable qui la laissait venir, immobile, tandis que Mustelle et dame Manteauroux, arrondissant leurs échine, se préparaient elles aussi à bondir sur ses traces pour soutenir son effort et enlever la victoire ou mourir avec elle.

Alors, à proximité de l'engin maudit, lançant crânement sa tête, Fuseline enfonça les dents dans le lacis de chanvre ainsi qu'elle faisait pour saigner ses victimes et secoua la tête de toutes ses forces. Le piège, maintenu par deux fortes souches, résista à l'attaque et se tendit, mais sans riposte.

Les deux autres combattantes s'élancèrent aussitôt de part et d'autre de Fuseline, et, crispant les dents dans la ficelle, cambrant les reins, dressant leurs pattes, concentrant leurs efforts, tirèrent en arrière de toute leur énergie.

Quelque chose de mystérieux craqua, qui les fit frissonner jusque dans les moelles, croyant à l'attaque traîtresse de l'ennemi ; mais rien ne leur cingla les reins, rien ne leur enveloppa les pattes, et plus audacieuses encore, plus que jamais résolues à en finir, elles se crispèrent éperdument dans un effort désespéré.

Un nouveau craquement, plus violent cette fois, se fit entendre, et toutes trois, balayées par une force terrible, roulèrent en arrière sous le manteau de fil qui les recouvrait.

Leur angoisse un instant fut atroce, car nulle ne savait la cause exacte de ce choc mystérieux et soudain. A quelle sorte de danger allaient-elles avoir affaire ? Mais aussitôt cinglées du même vouloir

34 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

têtu, elles se retrouvèrent toutes trois debout, furieuses, agressives, toutes les énergies levées, dents grincées, pattes crispées.

Violamment, du même geste de conservation, elles se jetèrent simultanément en arrière.

Surprise ! L'ennemi gisait flasque devant elles, sans forces, sans ressort, le trou était libre !

Grimpemal ! Grimpemal ! Grimpemal ! Les trois voix des trois cousines jetèrent en même temps le cri d'appel. Le putois avait disparu...

Qu'était devenu le prisonnier affolé qui s'était enfin tu devant leur attaque ? Nulle ne le savait ! Aucune ne l'avait vu sortir ; où était-il, lui qui suivait leurs efforts avec des yeux hallucinés ?

Était-il devenu inconscient et terrible ? La Montagne des Longues-Oreilles l'avait-elle gardé et dévoré pour venger Jaunissard et Jean Garenne assassinés !

Grimpemal ! Grimpemal ! Grimpemal ! Et les trois cris d'appel retentirent encore, s'espaçant à la porte de la Montagne.

Un long silence suivit, impressionnant jusqu'au frisson, et puis enfin, tout d'un coup, un cri répondit de l'intérieur, un cri étouffé comme un grognement.

C'était lui ! il n'était pas perdu pour le clan.

Et subitement la petite tribu angoissée vit surgir le putois, tirant par la queue le cadavre décomposé du traître qu'il abandonna, ivre d'espace, à l'entrée du souterrain, comme s'il eût voulu faire savoir à tous les Jaunissards futurs que ramènerait le Deux-Pattes, qu'il y aurait toujours par la Montagne et

la Forêt des frères libres et maigres, aux dents d'ivoire, aux muscles d'acier, qui vengeraient, envers et malgré tout, le clan des noctambules farouches, éperdument levés contre l'impardonnable trahison.

LE CHÂTIMENT DU PILLARD

I

QUAND la colonne de marche des hirondelles du dernier canton des bois clairs, précédant de quelques soleils celle du premier canton des sapins, arriva à l'endroit où la ligne télégraphique quitte le blanc ruban de la route pour chevaucher l'ados herbu, jalonné de murgers, où se fait le rassemblement d'automne, il y eut, à l'arrière, un tassement et de grands cris, puis les premières poursuivirent leur route et celles de la queue s'affaissèrent comme si une invisible main eût tranché en l'effilochant cette écharpe aérienne du printemps, balayant l'azur.

Sur les fils où elles s'étaient posées jadis, elles s'installèrent un instant, difficilement, embarrassées de leurs longues ailes, et, après avoir salué d'une triple salve de pépiements le reste de la colonne ailée qui gagnait vers l'orient ses cantonnements d'été, elles se regardèrent toutes joyeuses en gazouillant de bonheur.

Les toits vermillons du village flambaient dans la perspective de la combe sous les cascades du soleil

38 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

à demi bouché par des nuages d'or qui canalisaient sur la vallée un large triangle blond de chaleur et de lumière, tel qu'en verse l'œil qui représente Dieu le Père dans les vieilles estampes. Les premières feuilles revêtaient de leur toison verte la grande carcasse de la forêt de la Côte ; on allait retrouver aux encoignures des fenêtres, sous les auvents d'aisseaux ou de tuiles, les vieux nids ; on allait distribuer aux nouvelles les fenêtres libres, c'est-à-dire donner aux filles dont les parents étaient morts durant le long voyage vers les terres chaudes, par delà les plaines mouvantes où l'on s'enfonce à jamais, les logis vides, et maçonner pour les autres des maisons neuves dans les angles vacants.

Une émotion vague les envahissait à la veille de retrouver les toitures hospitalières qui avaient abrité depuis des étés et des étés les générations de vieilles migratrices aux vastes ailes dont les antiques aïeules, compagnes peut-être des hommes des cavernes, avaient suivi ces êtres étrangers, obscurément sympathiques dans leurs cabanes de bois et de boue, d'abord, puis, dévalant les âges, jusqu'à ces massives bâtisses de pierre offrant à leur ingéniosité de crépisseuses de multiples et solides fondations.

Balancées sur l'interminable fil qui pliait sous leurs pattes entre les deux grands poteaux, soucieuses de leur équilibre, elles se lustraient un instant les plumes pour prédisposer par une toilette rudimentaire les choses et les êtres à un accueil favorable.

Bientôt au loin, l'avant-garde qui les avait pré-

cédées de quelques jours pour reconnaître les logis et dresser le plan des travaux de l'année, ayant entendu le sifflement d'adieu des arrivantes, apparut, fendant l'espace où les ventres blancs faisaient des taches mates sur le chatolement violacé de leur capuchon noir et de leur vaste pèlerine.

Tui ! tui ! Et sans élan, se laissant comme glisser dans l'air, leur élément, les ailes en faux ouvertes, toutes les voyageuses, reconnaissant les aînées, se portèrent à leur rencontre en coups de rames souples qui semblaient caresser dans l'espace d'invisibles courbes de grâce et de sveltesse.

Les vieilles maisons hospitalières les attendaient, respirant à pleines baies la chaleur et la lumière, et le vieux clocher aussi, bon chevalier casqué de tôle, qui abriterait sous son armet luisant la noire colonie des cousins martinets au langage criard, qui, plus frileux qu'elles encore, les suivaient par derrière à quelques soleils de distance.

Par leurs sentiers aériens, en dehors des routes du vent qui coulait de leur côté entre d'invisibles berges, se déplaçant selon de capricieux remous et débordant en mascarets tempétueux qu'elles savaient toujours prévoir, elles partirent toutes babillantes et gaies vers leurs anciennes demeures où des cris joyeux d'humains saluèrent leur retour prometteur de soleil.

II

A L'ENTRÉE du village toute la colonne, docile à la vieille coutume et impatiente de reconnaître les

40 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

lieux familiers, se disloqua d'un seul coup, et, par escouades de quartiers se divisant en ruelles et en maisonnées, s'en fut retrouver les hamacs de glaise suspendus, pour ressaisir le fil de la vie passée, renouer les amours anciennes aux amours futures et oublier, en touchant au but, les fatigues de la saison transitoire de leur long et dangereux voyage.

Quand elles eurent, par cette pieuse cérémonie, sacrifié à l'antique devoir et pris une première idée d'ensemble des réparations à faire et des constructions à édifier, elles s'accordèrent une trêve de repos durant laquelle elles se promenèrent par tout le pays, visitant les lieux familiers, les hauteurs connues, les cantons giboyeux, les cheminées amies, et gobant au hasard de leur promenade aérienne, le bec large ouvert, les premiers mouchérons, nés des jeunes chaleurs, qui dansaient dans le soleil.

Au soir venu, toute la tribu réunie dormit au centre du village sous l'auvent d'aisseaux d'une maison vide, proche de l'abreuvoir où les bœufs alourdis d'avoir traîné la charrue s'en vinrent par lentes théories des quatre routes du pays.

Lourds et graves, ils meuglaient longuement vers le soleil, puis trempaient tour à tour dans l'eau, pour de larges et profondes aspirations, leur gros muflé carré aux naseaux fumants.

La nuit reposante tomba sur le sommeil des voyageuses bercé au susurrement de la fontaine dont l'onde monotone mesurait seule le pur silence illuné.

Avant le jour, quand les étoiles pâlirent à l'orient sous la clameur de lumière radieuse de l'aurore et

devant que les merles du bois eussent commencé leurs roulades, elles entamèrent leur gazouillis.

De petits cris d'abord jaillirent comme des jalons de chant plantés dans le silence autour desquels des rondes harmonieuses peu à peu se dessinèrent, s'enlacèrent, s'entrecroisèrent comme une danse frémissante au rythme insaisissable, ondoyant et nombreux qui s'amplifiait peu à peu de joie à mesure que montait la lumière.

C'était le premier grand conseil ; on s'était félicité du jour et du soleil, souhaité bonne chasse et bonne saison et distribué la besogne. Bientôt les anciennes, entrant dans l'espace, ouvrirent le jour de rapides sillages et montèrent pour découvrir, dans des abris aériens insoupçonnés de ceux d'en bas, et hors des coulées de vent, les premiers chœurs d'insectes parmi lesquels les becs voraces faisaient d'impitoyables trouées. Les autres les suivirent, quêtant elles aussi la pâture encore rare, ou bien enlaçant sur le miroir du bassin circulaire, où l'eau écumait près du jet, des cercles rapides et variés.

Puis, par groupes joyeux, par équipes de quartiers ou de maisons, elles s'espacèrent et gagnèrent leurs cantonnements respectifs pour s'occuper sans retard des travaux à effectuer avant les amours.

III

LES nitées réunies pépiaient, battant des ailes autour des loges de glaise que la mère visitait elle-même, éprouvant en s'y suspendant la solidité des

vieilles murailles, pénétrant dans le nid pour y peser de tout son poids, cherchant les failles à rejointoyer, les blocs à cimenter, les trous à reboucher, fouillant les vieilles paillasses pour démêler ce qu'il y avait à rejeter de ce qu'on devait conserver, montrant aux ouvrières ce qu'il fallait faire, donnant des ordres et travaillant, elle aussi, de toute son activité joyeuse.

On commença par vider les nids et assainir les maisons.

La petite patte de la travailleuse poussait du dedans au dehors les brins noircis, les plumes mortes, les fientes sèches et tous ces débris encombrants ou nuisibles tombaient en dessous, jonchant les rebords extérieurs des fenêtres, tandis qu'aux alentours, les aides, rasant les haies, les murs et le sol, cueillaient dans leur bec ou dans leurs pattes et mettaient en réserve entre les solives, à proximité de la bâtisse, les morceaux de laine, de crin et de foin dont on carderait, le moment venu, les matelas des oisillons à venir.

Puis toutes, apportant leur gorgée de platras, coopérèrent au rejointoyage des murailles.

Quand ces travaux furent finis et que se réunit de nouveau le conseil général de la colonie, il se trouva qu'une douzaine de ménages n'avaient pas de logis.

Alors les vieilles aïeules et maîtresses maçonnes conférèrent entre elles, et, s'étant partagé la direction des chantiers, décidèrent de commencer du côté du soleil, et dès l'aube prochaine, les travaux de construction. Puis on alla reconnaître les lieux,

choisir les orientations, jeter les bases des fondations et chercher à proximité les carrières de glaise et de boue d'où l'on pourrait extraire les matériaux.

Le lendemain, toute la gent réunie se mit à l'œuvre ; trois bâtiments furent commencés en même temps.

Nérotte la doyenne, la vieille maçonne, établie dans une encoignure abritée des vents humides, presque collée à la paroi lisse de la pierre de taille d'une large baie, se soutenant des ailes et de la queue aussi, comme les pics qui grimpent aux arbres, recevait des aides actives, se succédant sans discontinuer, les gorgées de mortier faites de sable et de salive qu'elle étalait sur sa pelletée robuste, pierre angulaire de tout l'édifice, soigneusement triée et triturée par elle, et hardiment jetée entre deux arêtes aiguës de l'angle de la muraille sur de presque imperceptibles soubassements de roc.

Une à une les aides rappliquaient, sifflant aigûment, battant des ailes, et jetaient à la maçonne les gorgées de crachat humide qu'elle étalait en couches égales.

Cela dura un long moment, puis Nérotte, affamée et lasse, accorda à ses ouvrières un instant de repos, et pour se délasser de son immobilité crispée, elle se laissa glisser dans l'air, les ailes étendues, planant et virant en imperceptibles et silencieux battements.

Quand, au bout d'une journée de labeur coupée de nombreux repos, de solides fondations adhérant fortement au mur furent jetées, chacune à son tour

44 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

se chargea de l'exécution des travaux de maçonnerie, et Nérotte, comme les autres, alla vers la prochaine carrière pour y quérir sa pelletée.

Mais sur les bords où le travail doit être plus minutieux et à toute épreuve, c'était toujours elle, la savante, qui posait la première assise pour qu'elle adhérât solidement.

Alors la muraille hémisphérique monta rapidement, car, du bec et des pattes, maintenant toutes apportaient les matériaux. Il n'était plus indispensable que toute la boue fût triturée de salive, et les équipes sifflantes rasaient la surface de l'eau qu'elles égratignaient de leurs pattes pour les mouiller afin de pouvoir prendre ensuite en frôlant le sol sans s'y poser la pattée de platras à jeter sur la muraille qui montait.

Au bout de trois jours, elle rejoignait le mur surplombant sauf au milieu où l'on avait ménagé un trou circulaire, une porte d'entrée pour le passage des futurs habitants du logis.

Pour varier la besogne, les équipes volantes allaient d'un nid à l'autre, s'encourageant mutuellement, se rendant compte de la façon dont avançait le travail, stimulant les malhabiles ou les indolentes. Quand un nid fut achevé, on en commença un autre à l'endroit reconnu, et cela dura ainsi douze grands soleils, jusqu'à ce que tous les jeunes ménages fussent pourvus.

Puis chaque couple en particulier s'occupa, selon sa fantaisie, du matelas où reposeraient bientôt les œufs et plus tard les petits.

IV

LES glaneuses actives découpaient l'espace, frôlant les buissons, rasant le sol, et, tout en se luttinant amoureusement, s'indiquaient par de gais gazouillis, de clairs sifflements, les magasins de réserve, les haies d'abondance où trouver les matériaux pour l'œuvre dont le parachèvement décelait chez les jeunes épouses et les vieilles mamans des nuances insoupçonnées de tendresse.

Fétus de foin et flocons de laine, bouts de crin et bûches de paille se mêlaient, courbés en rond, épousant la sphéricité intérieure de la demeure, garnissant les coins trop durs, adoucissant les arêtes rugueuses du sommier de pierre où dormiraient les œufs.

Les couples du quartier de Nérotte, stimulés par l'exemple de la vieille crépisseuse, ne perdaient pas un instant, et à tout moment un mâle ou une femelle, le bec empâté d'une bourre laineuse ou hérissé d'un fétu, se dressait battant des ailes devant une demeure, amoncelant les substances végétales que des pattes et des becs actifs carderaient aux premiers jours de pluie et disposeraient par couches régulières en doux matelas protecteurs des nouveau-nés de la saison d'amour.

Tous les oiseaux du village, les tribus de pinsons et de chardonnerets, les clans sédentaires de moineaux s'adonnaient avec ardeur à ce travail délicat, et, comme si une entente tacite et éternelle eût été

scellée par des ancêtres aux premiers jours du monde, elles leur abandonnaient les provisions immédiates pour aller chercher au loin, fortes de leurs ailes rapides, les matériaux qui leur étaient nécessaires.

V

LE plus jeune couple de la maison de Nérotte, le ménage de la fenêtre du premier soleil, était parti comme de coutume et, tout en faisant des trouées carnassières dans les volées de moucheron, avait gagné les haies lointaines signalées par l'aïeule, où les moutons pressés se peignent aux épines traînantes des lacis touffus qui bordent les venelles.

Tout joyeux, les pattes encombrées de flocons, les deux époux revenaient en sifflant pour prévenir les voisins de la bonne aubaine, et battaient des ailes devant le pertuis d'entrée, quand une petite tête grise au bec solide, installée à l'intérieur, en interdit l'accès aux légitimes propriétaires.

Les deux oiseaux ne pouvaient croire à une pareille spoliation. Ils réclamèrent leur nid et se mirent à crier de toute leur gorge afin d'intimider le moineau et le contraindre à quitter ce domaine qui, au su de tout le peuple ailé, n'était évidemment pas le sien.

Mais le pierrot, fort de la situation acquise et trouvant parfait cet arrangement qui le dispensait lui-même d'amasser au pied des solives du toit ou dans les trous du mur la paille et la laine de son nid, montra, par une attitude décidée et des petits

cris secs, comme des négations énergiques, qu'il n'était pas du tout disposé à abandonner le poste conquis à la faveur d'une ruse et du viol d'un droit tacitement reconnu.

Aux cris poussés par le jeune ménage, les couples voisins étaient accourus et Nérotte et son mâle avec eux, et toute la colonie du village bientôt se trouva rassemblée là autour, ahurie de l'événement dont nulle ancienne, fouillant sa mémoire, n'aurait pu citer d'exemple.

Longtemps, longtemps, toute la tribu voleta là devant, emplissant l'air de cris étonnés et colères, espérant lasser le pillard qui, isolé dans son retranchement, s'en irait bientôt, chassé par la soif ou par la faim. Mais le clan comptait sans la ténacité et la ruse des voleurs. Quand le mâle, défenseur de la loge, fut las de sa garde et tenaillé de faim, il poussa un cri d'appel qui fut entendu, car aussitôt la compagne du pierrot, l'estomac lesté et le cœur allègre, franchit sans hésitation la haie d'assiégeantes et vint crânement, au bec des hirondelles, prendre la place de son complice qui partit à son tour se restaurer dans les jardins et les flaques des environs.

Que faire ? Le nid était imprenable. Les hirondelles, sur le conseil de Nérotte, volèrent toutes sur le chéneau de l'église pour discuter de ce fait étrange et prendre une décision.

Mal armées pour la lutte, de tempérament travailleur et paisible, rigoureuses observatrices des coutumes et des conventions, nulle n'avait jamais songé à s'approprier la maison d'une voisine ni

48 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

n'avait eu à envisager pour elle cette étonnante éventualité. Et, parmi tous les gazouillis de discussions et les sifflements de plainte, la tribu demeurait perplexe.

Comme on ne pouvait laisser sans gîte le jeune ménage dépossédé et que la ponte était prochaine, toute la colonie, solidaire du dommage subi, résolut de maçonner aussitôt une nouvelle demeure et se mit à l'œuvre sans plus tarder.

Tout alla bien, ce jour-là.

Mais le lendemain, pendant que les actives travailleuses s'occupaient à la nouvelle bâtisse, les autres couples du clan des moineaux, s'étant rendu compte du succès de la tentative hardie de leurs compères, résolurent d'agir comme eux, et immédiatement cinq ou six ménages d'hirondelles se virent dépossédés eux aussi du berceau familial si soigneusement aménagé.

A cette nouvelle, tout travail fut aussitôt suspendu.

Nérotte, furieuse, accompagnée de quelques compagnes hardies, excitées par les plaintes des spoliées, voulut bravement attaquer l'envahisseur et le mettre de force à la porte de la maison. Mais la fine ouvrière au bec ténu fut violemment repoussée à coups de pic par le pillard triomphant qui, retranché derrière ses murailles de glaise, défiait tous les assauts.

C'en était trop. Un nouveau conseil se réunit où, parmi les gazouillis des timides, sifflaient clair et haut les sentiments de colère et les désirs de vengeance.

La tribu dépossédée ne pouvait se résigner à bâtir en vain ni à exposer au froid et à la pluie les frêles œufs qui gonflaient leurs flancs, non plus qu'à s'exiler de ce coin de terre où elles étaient nées et qu'elles aimaient.

Il fallait châtier les voleurs et la tribu n'avait pas d'armes tranchantes comme les grands éperviers, ni de pics solides comme les corbeaux, ni de crocs blancs comme les quadrupèdes poilus qui jappaient sous leurs fenêtres. Impossible de mettre dehors les pirates.

La tribu n'avait que ses instincts bâtisseurs et ses connaissances en construction. C'était de cela, gazouilla Nérotte, qu'il fallait se servir pour venir à bout de l'ennemi.

Alors chacun comprit, et toutes, avec de grands sifflements, derrière la conductrice qui les menait au combat, partirent, frisant la terre, égratignant l'abreuvoir, et, battant des ailes devant le premier nid volé par le moineau, vinrent porter leur pelletée pour boucher le trou et murer le voleur dans la demeure qu'il avait envahie.

VI

UNE pelletée crachée dans les yeux par Nérotte aveugla l'intrus, et aussitôt, se succédant sans interruption, les pattées, les becquées, les gorgées, arrivèrent en pluie, en grêle, s'entassant, comblant le trou, diminuant l'ouverture étroite par laquelle il

fut instantanément impossible de passer. Le moineau, qui n'avait d'abord rien compris à cette attaque, s'aperçut enfin que le trou diminuait et voulut s'échapper.

Il était trop tard. L'investissement était complet, le bout de son bec seulement pouvait sortir encore et les pelletées de mortier qui rappliquaient sans cesse le salissaient, l'empâtaient, l'engluaient, le soudaient à cette muraille. Vite, vite, il recula et poussa des cris aigus, des « cui cui » perçants, affolés, qui sortaient de la prison d'argile comme une voix désespérée d'outre-tombe, tandis que les autres moineaux, postés sous les auvents voisins, suivaient anxieusement ce travail vengeur.

Le trou fut cimenté hermétiquement, les parois du nid furent vérifiées avec un soin méticuleux, pas une faille n'échappa à l'œil inflexible des justicières.

Derrière la muraille, le prisonnier dans la nuit se secouait, piaillait, battait des ailes, cognait de tous côtés. Mais rien ne céda sous son bec et, petit à petit, les cris s'espacèrent, diminuèrent d'acuité ; les battements d'ailes ne furent plus qu'un frou-frou imperceptible, et puis rien, plus rien ne sortit de ce sépulcre gris.

L'oiseau suffoqué était mort.

Alors, à grands cris, les hirondelles quittèrent cette maison perdue pour recommencer ailleurs et murer tous les pillards ; mais les autres, avertis par les cris et les signaux épouvantés des témoins du châtiment, effrayés du nombre considérable d'ennemis approchant et de leurs sifflements inaccou-

tumés, n'attendirent pas leur venue pour abandonner précipitamment les logis volés.

Tous les moineaux, ahuris d'horreur à la vue de cette prison grise fermée, d'où le frère n'était pas revenu, quittèrent vite le quartier sinistre, où nul ne les revit de la saison ; et depuis, Nérotte et les compagnes du dernier canton des bois clairs, heureuses d'avoir fait respecter leur domaine et donné une terrible leçon aux pirates ailés, reprennent chaque année, avec le soleil du printemps, les nids vides de leur ancien village en face de la tombe d'argile que le pillard habitera éternellement.

1. The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem of the existence of solutions of the system of equations (1) and (2) under the assumption that the functions $f_i(x)$ and $g_j(x)$ are continuous and satisfy certain conditions. In this part, the author proves the existence of solutions for the system (1) and (2) under the assumption that the functions $f_i(x)$ and $g_j(x)$ are continuous and satisfy certain conditions.

LA REVANCHE DU CORBEAU

I

UNE aube émergeait calme de la nuit nuageuse, bercée au roulis lent d'un vent tiède de jeune automne qui séchait doucement la rosée abondante du crépuscule.

La forêt assoupie, dont les rameaux, à peine balancés, bruissaient à chaque onde éolienne comme pour une respiration large et profonde, s'éveillait dans sa robe rouillée dont les teintes mélancoliques s'appariaient aux tourmentes du ciel crépelé de nuages et aux cris aigus, nuancés d'inquiétude, des oiseaux qui s'éveillaient avec elle.

Tiécelin, l'aïeul corbeau, semi-sédentaire, qui, les grands hivers, décidait de l'heure des migrations et dirigeait les cohortes de son canton dans les randonnées pillardes vers les pays moins froids des glèbes dévêtues, s'ébroua sur son chêne et allongea le cou vers l'orient où le soleil, poussant l'horizon comme une taupinière géante, empourprait les petits nuages inconsistants qui semblaient se dissoudre dans ses rayons.

Il eut un « coua » sonore aux finales prolongées, telle une diane forestière, et, alentour de lui, dis-

54 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

simulés dans des berceaux de feuilles rabattues en rideaux verts, les compagnons immédiats, comme la vieille garde du vétéran suprême, tendirent le bec et battirent des ailes, en poussant de petits cris mi-nasaux, mi-gutturaux, qui étaient sans doute un habituel exercice d'hygiène de la voix et peut-être aussi un rustique hommage à l'ancien.

Autour d'eux, c'était le ramage coutumier des clairs matins. Les grives peureuses sifflaient, invisibles dans les hêtres précocement défeuillés ; une caravane de geais, hôtes passagers de la forêt, se préparait à filer vers le sud-ouest ; rassemblés dans la combe calme ils roucoulaient et piaulaient comme des pigeons amoureux avant de se décider à reprendre, par leur route triennale, leur vol bas en ligne droite.

Un merle réclamait dans un fourré, d'autres lui répondaient et sifflaient en se rapprochant peu à peu, peureusement, attentifs aux bruits étrangers, craignant l'humain.

Bientôt, comme si son poste eût été un centre de ralliement, la plupart des oiseaux de passage, grives, merles et geais, des pies curieuses, voire un rouge-gorge voisin, convergèrent vers le taillis pour se donner le salut matinal et peut-être échanger en leur langage infiniment nuancé dans les limites de ses sons, les réflexions particulières, les impressions les plus délicates et les observations les plus propres à assurer, à toute cette gent ailée un peu solidaire malgré son plumage varié, la conservation réciproque qu'elle se souhaitait instinctivement.

Mais Tiécelin et sa vieille garde restaient tous

immobiles sur leur chêne, sauf un seul corbeau, sentinelle devant les autres, qui, perché au faite d'un arbre, à quelques coups d'aile du groupe, scrutait l'espace et humait le vent, en poussant de temps à autre, vers les quatre coins du ciel, un cri sonore de ralliement, puis se retournait vers ses frères au repos avec des nasillements particuliers et assourdis.

Bientôt, à son appel, rasant la toiture raboteuse et déjà vétuste de la forêt, des groupes noirs au loin apparurent, venant des lisières comme des frontières de la patrie sylvestre où ils avaient passé la nuit, perchés sur des chênes touffus, et prêts, au premier bruit alarmant, à se replier sur le centre du bois après avoir dépêché quelques-uns d'entre eux vers les autres postes vigilants.

Maintenant ils arrivaient tous, le col tendu dans le prolongement du bec ouvrant l'espace comme un coin, en une dislocation apparente qui n'était, au fond, qu'un ordre de marche soigneusement réglé où les premiers, à tour de rôle, passaient au centre, puis à l'arrière, et décrivaient, avant de se percher, dans le plan vertical de leur direction, une courbe gracieuse combinée par deux mouvements : un ralentissement progressif de l'essor et un énergique coup d'aile par lequel ils se rétablissaient sur le juché.

Mais, tout autour de l'assemblée, à une distance variable selon les accidents de terrain qui masquaient l'horizon, une ceinture de sentinelles protégeaient la réunion.

Elle débuta par un lustrage de plumes et un

56 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

épouillement personnel, quelque chose comme une toilette générale négligée jusqu'alors. Les becs, ouverts à demi, troussaient les plumes luisantes, arrachaient comme des fils cassés le duvet mort, écrasaient de petits parasites et s'étiraient en suivant les longues rémiges des ailes comme une main qui promène avec complaisance une brosse singulière le long d'un habit.

Puis le vieux croassa avec des intonations différentes, des prolongements de sons, des suspensions de voix, auxquelles répondirent, dans un même langage, d'autres croassements non moins nuancés et significatifs.

Tiécelin, l'ancêtre, de qui les hivers et les soleils avaient blanchi le fin duvet, dont les pointes seules étaient restées noires comme s'il eût porté sur son épaisse mante blanche une mince pelisse sombre, gardait en son crâne solide, emmanché d'un cou puissant, ligaturé de muscles de fer, l'expérience d'un siècle et la prudence de sa race.

Après avoir, dans son cerveau, fait un rapprochement rapide et un sûr parallèle entre le jour venant et les autres journées du passé s'annonçant sous les mêmes auspices, il donnait à ses frères plus jeunes et moins expérimentés les indications indispensables pour le passer sans encombres. La matinée s'éployait propice et pure, les nuages se dissipaient, la source prochaine, en chantonnant sur les graviers, épousait la pente favorable à ses faciles amours, rien d'hostile n'était à redouter dans les choses.

Il n'y avait qu'à éviter l'homme, l'homme armé

particulièrement, et ne s'aventurer dans les recoins obscurs ou suspects qu'après avoir passé au-dessus à une hauteur suffisante pour une exploration précise et pris le vent qui pouvait leur déceler les subtiles odeurs de soufre et de nitre, insaisissables pour des narines moins affinées que les leurs.

A ce moment les flèches du soleil rasèrent le faite du grand chêne, et, vers l'horizon de midi, un aboiement sonore et bref monta jusqu'à eux dans le calme ambiant.

Instantanément, pour interroger l'espace, tous les becs parallèlement se tendirent dans la même direction perpendiculaire au bruit : seule l'oreille exercée du vieux sage jugea tout de suite et ne se méprit point. Cet aboi était celui d'un chien de chasse ; il y aurait comme la veille des coups de tonnerre par la campagne. L'homme armé, ainsi qu'il le leur avait prédit, rôderait dans leurs parages, il faudrait le craindre et l'éviter.

Et après l'ultime « coua » désignant le lieu de rassemblement au crépuscule, tous s'envolèrent, les uns plongeant dans l'océan protecteur des frondaisons, les autres s'élevant à des hauteurs inaccessibles au plomb de l'ennemi terrien.

Tiécelin resta sur son chêne, immobile, indifférent en apparence, tandis que, sur la branche immédiatement inférieure, son compagnon de l'année, un tout jeune corbeau au plumage d'un noir ardent ondoyant dans la clarté, le favori préféré pour son bec aigu et robuste, ses jarrets solides, sa queue bien fournie et ses ailes puissantes, attendait comme respectueusement la fin de la méditation de l'aïeul.

58 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

Tiécelin cligna des paupières vers le soleil et se secoua de nouveau, puis il coula vers son compagnon un regard énigmatique et, déployant dans un essor robuste ses vieilles ailes, il prit son vol vers le sud, où aboyait le chien, suivi du jeune corbeau dont la voilure moins exercée battait dans son sillage de mouvements plus irréguliers et plus fiévreux.

Bientôt le vol du vieux plongea doucement, et à quelques dizaines de coups d'aile de la lisière, il s'établit dans une fourche de chêne, invisible de la plaine, le corps protégé par un rempart de rameaux, assez haut pour juger de la chasse qui se déroulerait bientôt sans doute à la faveur de ce matin.

II

LES jappements, d'abord espacés et solitaires, se rapprochaient, puis se précipitaient, se déchaînaient en longs roulements sonores, chargés de nuances, lourds de menaces peut-être ou d'injures pour le lièvre roux, tapi dans son fourré de ronces et plus protégé par ses multiples pistes, ses doublés et ses crochets que par le bouclier d'épines derrière lequel il avait frayé son gîte de la journée.

A l'appel du premier chien d'autres abois avaient répondu, pressés et joyeux, et maintenant les coups de gueule alternaient dans la prairie, auxquels se mêlaient des voix âpres, sèches et gutturales, encourageant les bêtes et les dirigeant vers les brèches de mur, *rentrées* probables de l'oreillard.

L'œil de Tiécelin, fouillant l'espace au-dessous de lui, suivait avec des avivements d'éclat et des clignotements des paupières les silhouettes humaines, devinées plutôt que vues sur l'écran du ciel pâle contre lequel s'écrasait la forêt. Mais il ne bougeait pas de son poste, assuré de sa sécurité provisoire et de l'inattention des chasseurs, uniquement occupés de leur but sur lequel ils concentraient tous leurs efforts et qu'il allait suivre aussi et peut-être leur disputer.

Bientôt les chiens pénétrèrent dans le taillis, aspirant l'air avec force, reniflant bruyamment la rosée, claquant des mâchoires, le fouet battant, cinglant les ronces, insensibles aux piqures des épines, se frôlant, se bousculant, enfiévrés par la recherche.

De temps à autre, l'un deux, tombant sur un sillage plus frais gardant l'odeur du capucin, poussait un grognement plus vibrant, prolongé presque en plainte qui ne doit pas finir et qui faisait par bonds énormes rappliquer tous les autres dans la bonne piste.

Roussard, le lièvre, écrasé sur ses jarrets, les oreilles rabattues, les yeux tout ronds, frémissait à chaque coup de gueule, mais ne bougeait toujours pas de son gîte. Le jeune corbeau, frissonnant lui aussi, regardait l'aïeul comme pour lui demander s'il n'était point temps de déguerpir. Les chiens tournaient autour du chêne dans lequel ils étaient perchés, et il sentait le sang lui cerner les yeux et ses plumes se hérissier sur son cou en voyant d'espace en espace, dans les éclaircies de ramée, de gros mufles noirs quitter le sol, les oreilles retournées, et

se lever en l'air dans leur direction pour un aboi frénétique chaud d'espoir et de colère.

Mais le vieil écumeur ne bougeait pas plus que la branche sur laquelle il était juché et regardait à peine ces inoffensifs étrangers, sentant bien que l'heure d'agir n'était pas venue encore.

Les chiens tournèrent, cherchèrent, furetèrent, s'approchant du fourré de ronces en remblai dans le jeune taillis où Roussard se pelotonnait sur ses jarrets crispés.

Un coup de gueule de Miraut, s'étranglant presque dans sa gorge, fit pousser un cri à l'un des chasseurs hors du bois, et presque aussitôt toute la meute, humant le vent, s'élançait sur la trace du lièvre qui déboulait, grimpant à toute vitesse le talus du coteau pour gagner au pied une avance qu'il eût perdue à le descendre.

Un déchaînement de coups de gueule précipités, haletants, une fanfare enragée sonnait à pleine gorge sous la toiture des frondaisons caressées de soleil, où tous les briquets et les corniaux se ruaient l'un près de l'autre, le nez en l'air, aspirant à pleines narines et semblant mâcher le fret subtil laissé dans le vent par l'oreillard.

La ruée sonore s'engouffra dans les profondeurs vertes où roulaient ses échos, diminuant par degrés jusqu'à se perdre avec les rumeurs de la forêt bruissante dans les lointains mystérieux.

Tiécelin, qui avait tourné le bec à angle droit avec la direction de la chasse, étala sa longue queue pour s'assurer du bon fonctionnement de son gouvernail, allongea alternativement les ailes, puis,

après un signe mystérieux à son disciple, prit son vol en se laissant glisser au ras de la voûte forestière, et s'en alla dans une direction qui semblait indiquer un complet désintéressement du drame qui se déroulait par son domaine.

Il rama l'azur doucement, comme s'il se fût laissé aller à la dérive du soleil, et retraversa presque toute la forêt nonchalamment, puis, après un temps assez long, il s'éleva presque tout droit, sondant l'espace et tendant la tête. Alors il passa très vite au-dessus du chemin de terre qui, depuis des temps immémoriaux, servait à l'exploitation des coupes, un chemin toujours humide, glissant, où de gros blocs de pierre émergeaient d'endroit en endroit comme des îlots secs de chaque côté desquels des ornières profondes s'emplissaient d'une eau immuablement trouble, où les chiens se désaltéraient tout de même avec des claquements de langue qui l'épaississaient davantage.‡

Tiécelin se félicita de sa prudence en apercevant de haut, derrière une grande borne qui le masquait à demi, l'homme guêtré, le fusil à la main, qui, immobile lui aussi, écoutait et regardait. Pourtant le vieux corbeau ni son jeune compère n'avaient en ce moment rien à craindre du chasseur qui n'eût pas exposé, pour de si piètres morceaux, le gibier délicat que couraient ses chiens par la plaine.

Tiécelin ne fit pas semblant d'avoir vu l'homme et ne poussa pas un cri, scrupuleusement imité dans son silence par son compagnon, mais ayant dépassé la lisière, il piqua vers la terre, vola à hauteur d'arbre, contourna pour se faire perdre de vue un

62 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

petit massif extérieur à la forêt et, y pénétrant doucement à mi-branches, il vint se percher presque au bord opposé, face à l'homme et à l'orée du chemin, mais invisible tout de même derrière son treillage épais de branches, moucheté de feuilles.

Et là ils attendirent de nouveau.

Bientôt, au loin, comme noyés dans les rumeurs du matin, sa fine oreille, avant celle du compagnon, perçut les abois de la meute, et son regard aigu fouilla la perspective rectiligne du chemin de terre qui, tout là-bas, rejoignait le vieux chemin vicinal fraîchement empierré.

Il eut un hérissement de plumes en reconnaissant l'oreillard progressant par séries de bonds, alternés de courts arrêts durant lesquels il s'asseyait sur son derrière, et, la tête de côté, inclinait le long cornet noir et blanc de son oreille dans la direction du trajet parcouru sans songer à se rendre compte de ce qui se passait devant lui.

L'homme était presque rigide et Lièvre, occupé des chiens, ne pensait pas à utiliser ses faibles yeux de myope, ses gros yeux latéraux et bombés qui ne distinguaient rien en avant, à fouiller le silence dans lequel il se préparait à s'engouffrer.

Tiécelin fixait le chasseur, et ses prunelles malgré lui s'éblouirent, ses paupières battirent et ses pattes se crispèrent plus fort sur la branche quand il vit le profil de bouc de l'humain se courber lentement sur le fusil et s'immobiliser bientôt. Le jeune corbeau affolé regardait son aïeul avec des yeux agrandis et hérissait en frissonnant les plumes de son cou.

Au même instant une détonation formidable ré-

sonna, ébranlant les couches d'air qui vinrent violemment secouer comme des portes de souffrance leurs tympans sensibles en même temps qu'une épaisse fumée blanche empoisonnait leurs narines.

Le néophyte ne voulait pas attendre son reste et déjà il éployait les ailes pour la retraite quand l'ancien, d'un petit cri énergique, le retint à ses côtés.

Roussard, blessé, crochant à angle droit, regagnait la plaine à une allure vertigineuse, semblant rouler comme une boule grise, moteur vivant cinglé par la peur et par la souffrance.

Alors Tiécelin, le cou allongé dans une expression de ruse et de satisfaction, prit son vol sans hésiter dans la direction suivie par le capucin, à la barbe du maladroit qui sacrait contre son fusil, contre sa poudre, contre le lièvre, et le temps et les buissons et le chemin et les confrères, contre tout, sauf contre lui-même.

Le rôle de l'homme était fini dans la partie qu'il jouait sans le savoir avec Tiécelin. Restaient pour le vieux corbeau les chiens à évincer et l'oreillard à suivre. Le destin sans doute qui venait de se montrer favorable se chargerait des premiers, lui et son camarade s'occuperaient du second.

III

LA plaine au loin s'abluidait de clarté. La rosée s'évaporaient en petits brouillards traînant à fleur de terre, s'accrochant aux haies comme des hardes abandonnées par les mendiants de la nuit, se dé-

64 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

mantelant aux arbres, se déchirant aux buissons ou se posant, gigantesques papillons évanescents et diaphanes, aux arêtes sèches des murs d'enclos.

Lièvre courait toujours comme un fou, sans plan, sans but précis, longeant au hasard des inspirations de l'instinct les longs sillons retournés, les raies de champs d'éteules, traversant les sombres, sautant les murs, faisant des doublés le long des haies, des pointes au bord des sentiers, crochant dans les murgers, s'arrêtant dans les champs de trèfle, sentant la fatigue le gagner et ses pattes s'engourdir sous l'effet cuisant de morsures de plomb, et la nécessité de mettre entre lui et ses bruyants ennemis un dédale inextricable de voies.

La pauvre bête ne se doutait pas qu'au-dessus de sa tête, deux ennemis, non moins acharnés, ne le perdaient pas de vue.

Bientôt Roussard parvint à un vaste labour dont les sillons encore humides, collés par la griffe large du versoir de la charrue, luisaient au soleil et jetaient des reflets comme un miroir convexe. C'était là, il le sentait, qu'il devait faire halte avant que ne le trahissent ses forces épuisées.

Alors il suivit dans toute sa longueur le premier sillon qu'il remonta en revenant sur ses pas, sauta plus loin et en suivit de nouveau un deuxième jusqu'au bout. Il fit ensuite une pointe dans le pré voisin, puis, par grands sauts, retombant les quatre pattes rassemblées, il regagna le centre du labour où il s'aplatit contre un sillon sec, le nez au vent, les oreilles rabattues, immobile, soulevant ses poils pour donner à son pelage, par les jeux de lumière

qui se réfractaient au travers, la teinte exacte de la glèbe.

Et il se laissa aller, les yeux ouverts, à un repos semi-léthargique et douloureux.

Au loin les chiens avaient enfin rejoint l'orée du bois et repris la piste indiquée par leur maître ; mais au bout d'une centaine de pas, après une bordée prometteuse de coups de gueule, leur flair fut mis en défaut. Les nez humaient en vain la terre humide, les mâchoires claquaient d'enthousiasme ou de rage ; l'odeur saine et forte et si excitante qu'ils avaient suivie avec tant d'ardeur à la faveur de la rosée matinale, s'évanouissait avec ce coude brusque, comme si ce long sillage fauve qui les faisait râler de désir avait été cassé par le coup de feu. Le fret de la nouvelle piste s'atténuait, s'évanouissait ou peut-être se muait en un autre plus subtil, plus impalpable. Était-ce une réelle impuissance qui les clouait là ? Peut-être l'odeur fade de la blessure mortelle répugnait irrésistiblement à leurs narines délicates ? peut-être aussi, comme certains chasseurs le prétendaient, n'était-ce qu'une feinte de la part des vieux chiens, peu soucieux de conduire leur maître vers une proie qu'ils étaient sûrs de retrouver lorsque la chasse serait finie ?

Le chasseur eut beau les exciter, les caresser, les gronder, les battre même, tout fut inutile, et au bout de quelque temps il se résigna à souffler dans sa corne de buffle pour appeler ses compères et chercher avec eux à lancer un autre lièvre à la faveur de la rosée propice.

C'était là ce qu'avait prévu le vieux corbeau.

66 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

Quand il fut bien rassuré de ce côté, il quitta avec son jeune compagnon l'arbre dans lequel ils s'étaient abrités.

Rusant tous deux comme s'ils eussent voulu, par leur attitude laborieuse, tromper les humains qui auraient pu passer dans ces parages, ils volèrent à terre et, tout en faisant mine de gratter le sol pour y trouver des vermisseaux, ils s'approchèrent, en sautant, de l'endroit où Roussard s'était tapi.

Quand Tiécelin l'eut découvert il n'hésita pas un instant et lui asséna subitement un grand coup de bec sur la tête. A demi assommé et étourdi par ce choc, Lièvre se réveilla de son cauchemar tragique en proie à une irrésistible terreur et à une horrible souffrance. Il voulut de nouveau jouer des jambes et fuir, se croyant en butte aux attaques du chien. Mais le jeune corbeau, écartant les ailes et le col tendu, se dressa devant lui et lui larda le nez d'énergiques coups de bec.

Roussard alors reconnut l'ennemi et, croyant par une attitude martiale en avoir raison, troussa les babines en montrant les dents.

Mais Tiécelin connaissait la tactique et en avait vu bien d'autres. Tandis que le jeune vorace, effrayé, piquait droit en haut un vol de deux ou trois mètres, lui se contenta de se soulever légèrement de terre et, sans perdre une minute, se mit à piocher la tête et les reins de son timide adversaire avec l'ardeur d'un ouvrier qui veut réparer le temps perdu à muser ailleurs.

L'oreillard, épuisé de fatigue, résistait tout de même, essayant de mordre, mais il évitait à grand'-

peine les coups auxquels il ne pouvait répondre, car ses grandes incisives de rongeur qui tondaient si bien les blés frais trésis, n'étaient guère disposées pour la morsure savante des carnassiers, que l'ennemi d'ailleurs eût évitée avec soin.

Le combat durait, mi-aérien, mi-terrestre, un peu indécis, car le sang de l'oreillard était chaud et vif ; les adversaires se rapprochaient de la lisière du bois et de plus en plus les blessures de Lièvre se multipliaient ; celles du matin, tamponnées de poil que le sang avait collé, se rouvraient ; il chancelait, fléchissait sur ses pattes, courbait les reins aux trois quarts vaincu, et les autres, plus hargneux et plus excités au fur et à mesure que se dessinait la victoire, se ruaient sur lui sans ménagements, lorsqu'un troisième larron changea la face du combat.

IV

PENDANT que Tiécelin et son jeune compère s'es-crimaient du rostre et des griffes contre Roussard, une buse géante, suzeraine incontestée de la tribu rapace du canton, prélevant régulièrement sur les champs d'alentour des dîmes journalières et sanglantes d'alouettes, de moineaux et de bergeronnettes, en observation sur une branche sèche, suivait sans broncher leur manège, le cou à peine incliné, l'œil royal et fier dominant le bec crochu bordé de jaune, attendant l'instant propice pour ravir aux deux maraudeurs assassins de la plaine le fruit de leur crime.

Quand ils furent assez rapprochés de son poste d'observation, elle éploya en un claquement étouffé et moelleux ses vastes ailes en même temps que ses serres dénouaient avec un éraflement les étreintes qui cerclaient la branche de leurs nœuds jumeaux et dont les fibres mortes craquèrent sous l'imperceptible effort de son élan pour la volée.

Après avoir franchi, sans un battement visible, la distance qui la séparait du lieu du combat, sans une hésitation, sans un planement inutile, elle fondit sur le groupe tragique, et, saisissant par les reins le lièvre abasourdi, elle l'enleva dans les crochets vigoureux de ses serres, au bec ahuri des deux assaillants.

Roussard, achevé par ce coup mortel, agita violemment ses pattes en une convulsion frénétique, puis se laissa aller, flasque, la tête ballante, les yeux tout bleus dans leur ove d'argent agrandi, les jambes raidies très vite, une légère écume moussant aux incisives contractées, tandis que le relâchement suprême des intestins le vidait pour la dernière fois.

Les deux corbeaux avaient d'abord frémi sous le vent du corps du rapace plongeant sur eux et l'ombre de son envergure gigantesque. Dans un premier mouvement instinctif de conservation, ils avaient reculé vivement, ahuris et affolés. Mais quand Tiécelin eut reconnu l'héréditaire ennemi, le frustrant sans façons de la proie si laborieusement conquise, il sentit passer sur toutes ses plumes et dans tous ses nerfs comme une rafale de colère où la haine séculaire contre le rapace bien armé se

mêlait à la rage fantastique provoquée par le vol direct dont ils étaient victimes.

Immédiatement, il s'élança à la poursuite du pillard, suivi de près par son jeune compagnon, non moins outré que lui.

Dans la première furie du sentiment qui l'anima tout entier, il ne songea point à autre chose qu'à tomber sur son voleur de toute son énergie coléreuse, frappant n'importe où, au hasard du vol et de sa position, cognant d'en haut, d'en bas, de côté ; mais quelques coups des dures cisailles acérées du rapace, labourant sa peau malgré l'épaisseur de ses plumes, lui rappelèrent qu'il avait affaire à forte partie et que, pour réduire un tel ennemi, il fallait user à la fois de vigueur et de ruse.

C'est pourquoi il chercha toujours à dominer son adversaire, à lui barrer le chemin des hauteurs, afin de pouvoir lui décocher en même temps, dans la position la plus désavantageuse pour la résistance, les coups d'estoc les plus rudes et les mieux assénés.

Alors par un croassement significatif et précis, il indiqua à son allié, dont il voulait utiliser au mieux de leurs intérêts l'énergie exacerbée, la tactique à suivre. Le rôle de celui-ci était de harceler perpétuellement le busard, et, tout en évitant des blessures dangereuses, de s'accrocher au cadavre de Lièvre et le tirer en bas pour détourner de ce côté l'attention de l'adversaire, tandis que lui, le rude assommeur au bec solide comme un pic, profiterait de la diversion provoquée pour asséner d'en haut les coups les plus vigoureux et les plus inattendus.

Le vieux stratège des luttes aériennes, fort de l'expérience d'un siècle et de ses muscles de fer, savait bien que l'autre, empêché par le poids de l'oreillard, serait bientôt forcé, sous les multiples coups de leur double attaque convergente et énergique, d'abandonner sa proie, pour pouvoir, à armes égales, se défendre et se débarrasser de ses deux assaillants.

Aussi le combat, d'un seul coup, atteignit-il à son paroxysme. Le jeune corbeau tournait devant l'oiseau de proie, s'accrochait par instants aux pattes de l'oreillard auxquelles il se cramponnait, tirant en bas de tout son poids, puis lâchant subitement pour provoquer des secousses inattendues qui déroutaient la buse dont les ailes s'agitaient affolées, tandis que l'aïeul, battant l'air au-dessus, lardait le dos de l'ennemi de coups de bec terribles, attendant l'instant propice pour lui envoyer sur la tête, au bon endroit, bien déterminé, visé d'avance, le coup d'assommoir décisif qui leur ferait reconquérir la proie perdue.

Mais le rapace n'en n'était pas non plus à sa première escarmouche. Il comprit parfaitement la tactique des corbeaux avec qui il avait déjà eu, les saisons précédentes, pour des motifs analogues, des démêlés sanglants, et se forgea lui aussi spontanément un plan de bataille simple, joignant la ruse à la force et qui devait, dans sa pensée, suffire à lui assurer une honorable et fructueuse retraite.

Tout en évitant autant que possible les coups dangereux, sans chercher à les rendre, il concentra invisiblement son attention sur le jeune corbeau

qui, aussi hardi et moins méfiant que l'aïeul, le harcelait avec une imprudente activité.

Il resta ainsi passif quelques instants, comme s'il n'eût été préoccupé que d'une chose, conserver la proie conquise en lassant l'assaillant.

Encouragé par cette feinte reculade, le jeune Tiécelin multiplia ses attaques, rasant le corps de la buse, lui piquant les ailes et les flancs lui aussi pour précipiter un dénouement et une victoire dont il ne doutait aucunement.

C'était ce qu'attendait le rapace, et au moment où l'audacieux venant de lui faire une légère blessure au poitrail tournait pour saisir Lièvre par les pattes, brusquement, virant sur lui-même en un battement d'aile, il superposa sa tête à la sienne et, tout en évitant la pointe acérée du vieux lutteur, fendit, dans un choc terrible, le crâne de son jeune et imprudent ennemi.

La tête du corbeau croula sur son poitrail et ses ailes éployées se fermant à demi il tomba, tomba, avec une rapidité croissante, le bec en bas, la queue écartée, les pattes pendantes, dans le vide immense qui enveloppait la grande plaine rousse des labours d'automne fraîchement retournés.

Tout à son but, rivé sur son idée, exécutant son plan, le vieux pirate n'avait pas prévu le mouvement du busard et il demeura un instant décontenancé devant la riposte sanglante et inattendue de l'adversaire.

Quand il vit son favori aimé s'abîmer inerte dans l'espace, blessé dangereusement, mort peut-être, une rage frénétique le saisit : ses paupières battirent

et se frangèrent de rouge, ses yeux étincelèrent, des « croas » s'étranglèrent dans sa gorge, et ses griffes sèches, tels de puissants ressorts noircis par les ans, s'ouvrirent et se fermèrent furieusement comme s'il eût déjà, dans leur étau cruel, tenaillé jusqu'aux entrailles l'assassin de son jeune frère.

Sans réserve, sans ménagements, sans souci de sa propre vie, il lui fondit dessus, s'accrochant aux plumes de son dos qu'il arrachait de gestes saccadés, cognant éperdument sur l'ennemi, sur son cou, sur son crâne, sur ses flancs, pinçant, tirant, arrachant, griffant, battant des ailes.

L'attaque fut si brutale et si impétueuse que la buse, un instant, ploya sur les ailes, abasourdie, mais cet étourdissement ne dura pas et bientôt, secouant la tête comme pour se débarrasser d'un cauchemar intime, sans lâcher sa proie qui pendait toujours, lui immobilisant les serres, elle tourna en arrière son cou mobile et darda sur Tiécelin l'acuité fulgurante de son impassible et fier regard.

Le corbeau ne broncha pas sous ce choc qui eût paralysé tout autre oiseau moins énergique ou moins résolu, et, sans hésiter, il visa les prunelles qu'il voulait crever ainsi qu'il avait fait souvent avec des adversaires plus faibles ou plus timides ; mais l'autre, de mouvements souples et comme en se jouant, l'évitait adroitement et à ses coups de pic elle répondit bientôt par des coups de cisailles qui, sous l'épaisse mante automnale, zébraient de sillons rouges la peau tannée par les ans et enta- maient des chairs coriaces dont l'odeur sauvage, plus fauve que celle du loup, eût fait sans nul doute

reculer d'effroi en hurlant et la queue entre les jambes les jeunes chiens inexpérimentés.

Tiécelin comprit que la situation se gâtait ; il sentit son infériorité à continuer la lutte dans des conditions si désavantageuses, d'autant que l'oiseau de proie continuait à s'élever, que les images de la terre se brouillaient et que le corps, le cadavre peut-être du jeune compagnon de chasse disparaissait déjà dans l'éloignement.

L'autre, d'ailleurs, débarrassé d'un de ses deux adversaires, énervé par la lutte, furieux des blessures reçues, multipliait maintenant ses attaques et ses coups, saignant à demi Tiécelin par les entailles multiples qu'il ouvrait dans sa chair et l'étourdissant de son vol tournoyant et rapide.

Une colère sombre au cœur, le vieux corbeau desserra ses griffes et, tout en se laissant aller moitié planant moitié tombant, il vit s'enfuir l'ennemi qui s'enfonça dans le gris du ciel et disparut pendant que lui dégringolait l'espace en croassant gutturalement avec des intonations lugubres qui tombèrent comme des semailles d'horreur sur la plaine et sur la forêt où elles tirèrent les autres corbeaux des préoccupations de l'heure présente et de leur lutte individuelle et forcenée pour l'existence.

V

DES quatre coins de l'horizon des points noirs surgirent, interrogeant l'espace, convergeant vers le signal de l'ancêtre qu'ils n'apercevaient pas encore,

74 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

se rapprochant en volée sinistre, rayant l'azur et de temps à autre croassant de façon particulière comme pour annoncer leur venue, demander un renseignement topographique ou la cause de ce rappel mystérieux et imprévu.

Décuirassé peu à peu de cette énergie farouche qui l'avait soutenu et animé pendant la bataille, rendu peu à peu, malgré la haine et la rage d'avoir été volé et vaincu, à l'état naturel, vidé de l'excitation qui lui avait fait, en quelques instants, donner tous ses moyens, affaibli par de multiples blessures, Tiécelin avait dégringolé peu à peu, cherchant l'endroit précis où son compagnon était tombé, le nez contre terre, les pattes secouées de convulsions frénétiques.

Il l'aperçut au pied d'un mur d'enclos, au bord d'un parallélogramme d'ombre où tranchait clair le vernis lustré de son chatoyant plumage caressé de soleil. Il gisait là, les yeux grands ouverts, l'un comme fouillant le glèbe où il allait rentrer, l'autre réfléchissant l'azur infini où il avait trouvé la mort, sans rien voir d'ailleurs ni rien sentir de ce qui se passait en lui et au delà de lui, allongeant le cou et ouvrant le bec en suprêmes efforts comme pour aspirer et déglutir quand même un air qui ne voulait plus entrer, hérissant ses plumes et éployant, suprême parade nerveuse de la mort, le large éventail bien fourni de sa queue.

Le sang qui était sorti en gouttes noirâtres des deux trous nasaux de chaque côté de la mandibule supérieure avait agglutiné en coulant quelques plumes fines et courtes en dessous qui pendaient de

part et d'autre de son bec comme la moustache hirsute d'un vieux brave. La blessure du crâne béait en petite bouche égueulée, dentelée d'esquilles d'os, par où coulait le sang, un sang noir qui avait tout autour aplati les plumes en calotte terne. Un tout petit râle s'échappait encore de la gorge, mais les bâillements de bec et les allongements de cou s'espaçaient de plus en plus.

Le vieux corbeau, croassant toujours, tantôt s'élevait en l'air comme pour signaler aux compagnons en marche l'endroit à rejoindre, tantôt retombait auprès du cadavre qu'il flairait du bec et semblait palper. Une inquiétude terrible le saisissait devant le mystère de la mort qui, devant lui, pour la première fois, se déroulait avec cette sombre netteté, car il n'avait jamais pu assister, même de loin, à l'agonie des camarades tombés dans les embuscades, fauchés en pleine vie par les plombs de l'homme. Maintenant, une crainte instinctive l'étreignait dans toutes les fibres de sa chair aux nerfs exacerbés, et il se démenait comme un fou, sans se rendre compte de rien, appelant les autres, ne sentant même pas, sous les pansements rudimentaires de ses plumes agglutinées, les profondes blessures qu'il avait reçues.

Les compères, un à un, à tire-d'aile, arrivaient le bec tendu, interrogeant l'espace, planaient un instant les pattes pendantes et se laissaient tour à tour tomber près du groupe sombre en mêlant, au fur et à mesure de leur venue, leurs croassements de plaintes à la mélodie lugubre de ceux qui étaient déjà là.

Ils se regardaient et criaient. C'étaient presque des miaulements. La langue de l'universelle douleur avec ses modulations âpres et plaintives, pont commun où convergent tous les ramages, sortis du même berceau, nés de besoins parallèles, retrouvait, à travers le dédale des habitudes acquises et de la convention consacrée, sa formule de primitive simplicité dans cette émotion profonde que tous les ailés comprenaient et écoutaient avec angoisse du fond de leurs postes terrestres ou du haut de leurs observatoires aériens.

La terre sous eux semblait vivante, couverte de leurs vols et de leurs sauts. Les ailes écartées en marchant, ils faisaient comme une petite mer sombre dont une tempête de colère aurait soulevé des vagues noires qui se heurtaient avec douleur.

La bande grossissait considérablement, entourant l'aïeul blessé, flairant le cadavre du Benjamin, croassant plus intensément, tantôt en ondes gémissantes, tantôt en rafales de nasillements gutturaux qui décelaient des fermentations ardentes de douleur et de colère en les crânes têtus.

Tous défilèrent devant la victime, sondant son regard, tournant l'œil sur la plaie, ahuris de ce trou dans la tête par où la vie avait fui. Puis, pour un dernier adieu, ils touchèrent du bec le cadavre avec un cri adouci, comme pour un hommage funèbre au mérite de l'assassiné ou une plainte à sa jeunesse.

Ensuite le vieux Tiécelin fut visité soigneusement lui aussi, vérifié sur toutes ses sanglantes coutures, épiluché sous toutes ses faces. Chacun des membres de la tribu, les anciens surtout, voulait voir les

blessures pour en induire les causes précises et chercher le remède dans la vengeance contre l'ennemi.

Mais pendant tout ce temps se relayaient à des postes spontanément choisis avec la sûreté instinctive de l'espèce, les grands mâles adultes à l'œil perçant, à l'oreille infailible, qui veillaient à la sûreté de tous et, par des cris divers, prévenaient la tribu des accidents d'horizon qui se remarquaient dans leur champ de surveillance, suffisamment restreint pour que rien ne leur échappât.

Quand elle se fut suffisamment imprégnée de ce spectacle de mort qui fortifiait et enracinait dans les cerveaux et dans les cœurs la haine vivace de l'assassin et la soif de la vengeance, le vieux corbeau lui-même, malgré la douleur physique des blessures, la honte de l'échec et la pénible étreinte morale à laquelle il n'échappait point, jugea que cette station bruyante et trop prolongée pouvait devenir un danger pour la colonie. Il en manifesta l'idée par un croassement bref, qui fut un ordre pour ses compagnons, car la journée n'était pas finie encore. Chacun, pour accourir au signal d'alarme de Tiécelin, avait interrompu ses occupations personnelles qui, maintenant que le premier étonnement et la grande crise étaient passés, le sollicitaient de nouveau sourdement, luttant contre le sentiment vague, informulable et imprécis qui était peut-être une sorte de respect animal, né de leur vie sociale particulière et de leur solidarité incontestée.

D'ailleurs, ne devaient-ils pas tirer de ce beau jour d'automne toute la provende possible et épais-

78 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

sir sous la peau, dans la prévision des longs jeûnes prochains, la réserve de graisse sur laquelle ils comptaient pour supporter gaillardement la famine annuelle qui, les rudes hivers, les chassait de leur forêt.

L'heure des grandes décisions sonnerait plus tard, lorsque quelques heures de réflexions subconscientes auraient mûri dans leurs cerveaux les plans d'attaque et de vengeance à discuter en assemblée plénière, dans la solitude paisible d'un flot sombre de taillis touffu gardé par des sentinelles à la consigne sévère.

Alors, après ce dernier défilé devant la victime, tous, l'un après l'autre ou par petits groupes alliés, s'élevèrent silencieusement et s'enfoncèrent dans les horizons approfondis de lumière qui les avaient filtrés l'heure auparavant.

Deux corbeaux seulement, ainsi que pour une garde ou une veillée funèbre, restèrent dans les environs afin d'empêcher sans doute la violation de la dépouille de leur frère au cas où l'assassin, attiré sur les lieux de son crime, eût voulu le consommer plus atrocement encore par une mutilation ou un dépeçage de sa victime, peut-être aussi pour protéger le cadavre contre l'attaque toujours possible d'un maraudeur ailé ou d'un quadrupède affamé et dépourvu d'armes offensives. En ce cas, ils eussent rappelé les frères, qui seraient accourus au premier signal de danger.

Tout le reste du jour ils tournèrent dans un cercle restreint autour du défunt, s'en rapprochant de temps à autre pour épier peut-être un signe de vie

renaissante qu'ils attendirent en vain, mais nul ne dérangerait feu Cadet Tiécelin mort en brave, abîmé par les sillons de la terre, que la nuit allait à jamais rouler dans son linceul et que nul ne reverrait demain.

VI

QUAND le soleil à l'Occident commença de baisser, enflammant dans le lointain les vitres des maisons du village, les noirs veilleurs quittèrent définitivement ce lieu sinistre et gagnèrent vite eux aussi le grand chêne où Tiécelin l'aïeul était venu reposer sa défaite et ruminer sa vengeance.

Ils trouvèrent le vieux routier des airs posé sur sa branche morte, l'œil mi-clos, comme abasourdi de souffrance, les plumes agitées de frissons, les ongles crispés, calculant quand même et froidement son plan d'attaque et insensible à la faim.

Bientôt, comme un rayon tiède rasait la cîme de l'arbre, tous rappliquèrent au « coua » poussé par l'un d'eux, invisible dans un coin de bois, et dont le cri fut répété de futaie en futaie comme un commandement fidèlement transmis. Guidés par le vieux, ils repartirent bientôt vers la petite mare solitaire où ils avaient décidé de boire ce soir-là. Sous la garde des petits postes instantanément remplacés, ils trempèrent le bec dans l'eau glauque de la marnière où chantaient quelques grenouilles vertes au goître blanc, nullement effrayées de leur venue, et reprirent en colonne de route aérienne la direction de la forêt.

80 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

Le grand conseil allait se tenir.

La tribu, injuriée, volée, meurtrie dans l'un des siens, se devait une vengeance éclatante. Tous l'avaient compris, tous la désiraient et la voulaient de toutes leurs fibres et de toute leur volonté, âpre, étroite, concentrée sur ce seul but. Il fallait trouver le moyen de la réaliser. C'est ce à quoi avait ruminé l'aïeul, mieux placé que tous les autres et par son expérience et par le rôle direct joué par lui en l'occurrence pour juger des forces de l'ennemi et des moyens de l'atteindre.

D'un « coua » énergique, il coupa les malédictions virulentes des noirs compères, s'excitant de la voix à la vengeance, et croassa le premier, sobre de gestes, et respectueusement écouté, regardé et senti par tous les autres, le col tendu de côté, s'imprégnant des intonations, des jeux de bec, des battements d'ailes, des hérissements de plumes, des avivements d'yeux et des crispations de griffes de l'ancêtre pour saisir jusqu'au fond toute la pensée intime de leur vieux chef.

Tiécelin ainsi expliqua ce qu'était l'ennemi, sa force, et comment il pensait qu'on devait faire et lutter pour arriver à tout prix à le saigner ou le chasser.

L'état de siège fut décrété dans la forêt chez le peuple corbeau. Les postes de sentinelles furent doublés ; il fut enjoint, et chacun se soumit à cette règle, de ne s'aventurer que par groupes de nitée à portée de « croa » des groupes alliés, de signaler le busard chaque fois qu'il serait en vue, de lui rendre par de perpétuelles escarmouches la vie im-

possible en attendant le moment suprême où, toutes ses habitudes étant connues, une action d'ensemble de tous les corbeaux de la forêt et des cantons voisins appelés pour la circonstance, auxquels pourraient même s'unir, comme pour les combats contre les rapaces de nuit, quelques autres oiseaux courageux, mettrait fin par une lutte sans merci, à la rivalité des belligérants.

La consigne fut rigoureusement observée.

Dès l'aube qui suivit, les noires escouades s'espacèrent par le canton, dominées par un double but également captivant et qu'il fallait, malgré tout, concilier : se venger et se nourrir.

Il y eut parmi la gent ailée une perturbation momentanée des mœurs.

L'égoïste tribu des oiseaux noirs, insensible d'habitude et indifférente au sort des autres sédentaires et des migrants, qui ne s'occupait jamais que d'elle-même, semblait avoir pris en patte la cause de l'indépendance ailée et vouloir empêcher ou châtier les abus de pouvoir et les assassinats des puissants princes des airs.

L'ingéniosité vengeresse des corbeaux se traduisait de diverses façons. Tandis que les plus hardis, rencontrant le busard, pour se faire la griffe et le bec, l'attaquaient courageusement sous les plus minces prétextes ou même sous aucun, d'autres, moins audacieux ou plus rusés, le guettaient patiemment, attendant l'instant où il allait fondre sur le petit oiseau qu'il avait fasciné, pour se jeter dans son champ de crime, déjouer son guet-apens, l'agacer, le poursuivre, le harceler et permettre à sa

82 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

proie d'échapper ; d'autres encore venaient carrément se poster près de son gibier, et, tournant de temps à autre le bec en haut vers le zénith où il tournoyait, semblaient le narguer ; d'autres enfin, sans l'attaquer, se contentaient de le suivre en croassant continuellement, soit pour des injures qu'ils lui débitaient, soit peut-être pour prévenir tous ceux qu'il aurait pu chasser, de sa présence dans le pays. Souvent, des journées entières ils le suivaient ainsi, préférant ne pas manger, pour faire perdre à l'adversaire le bénéfice d'une chasse savamment préparée. Puis, le soir venu, ils regagnaient la forêt après un dernier croassement moqueur, en ayant l'air de se désintéresser de lui ; mais, de loin, ils le guettaient encore, surveillant ses allées et venues, épiant ses habitudes pour raconter ensuite au conseil de l'aube ou du crépuscule le résultat de leur espionnage.

VII

DES jours ainsi avaient passé de petite guerre sourde ou violente, d'embuscades aux coins des haies, de poursuite acharnée et de surveillance intensive. Les haines s'étaient accentuées maintenant et précisées de motifs personnels. La vie du busard était devenue très rude elle aussi, si pénible que souvent maintenant, avec l'aurore, il quittait comme un fugitif la forêt pour aller tourner au-dessus des villages, enlaçant de grands cercles silencieux et

rapides, et attendant l'instant propice pour surprendre dans une solitude éphémère, sur les fumiers où elles picoraient et dans les jardins dévastés qu'on leur ouvrait, les poules gratteuses en quête de graines ou d'insectes.

Mais même là ses ennemis le suivaient et, malgré le danger et la peur de l'homme, signalaient par des croassements la présence du rôdeur des airs dans l'azur zénithal.

Alors, sur les fumiers et sous les arbres des vergers, sans se rendre un compte exact du danger couru, les coqs bruyants, sentant peser sur eux l'angoisse d'une emprise redoutable, s'agitaient en battant des ailes, poussaient des « roc-codè » secs et aigus et rentraient précipitamment, les poules autour d'eux, dans les poulaillers et les étables, ou bien se réfugiaient sous l'auvent, au regard des personnes ou des autres défenseurs domestiques.

L'oiseau de proie à la vue perçante, aux forces plus résistantes que celles des corbeaux, ne rentrait en son logis qu'avec le crépuscule, après le coucher des autres oiseaux, profitant souvent de l'engourdissement pépiançant du premier repos pour fondre sur les arbres hospitaliers et emporter, aux cris d'épouvante des autres, un des hôtes de l'auberge feuillue pour son repas du soir. Aussi avait-il fallu à Tiécelin et à ceux de sa race une volonté tenace et des observations suivies pour découvrir cette particularité, car souvent, malgré une résistance énergique, l'instinct de sommeil les endormait, après les fatigues d'une journée bien remplie, sur leurs branches tranquilles avec le soleil tombant.

84 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

Mais, à dater du jour où ils connurent la chose, ils prirent immédiatement l'habitude de s'établir pour leur repos nocturne dans la proximité des retraites des petits oiseaux qui passaient par leur forêt.

Ce fut ainsi qu'ils découvrirent l'asile de l'assassin de leur frère.

Le busard habitait une anfractuosité de roc, au nord de la forêt, la dominant un peu, gardée par une barrière sombre, un enclos éternellement vert de grands sapins, où quelques hêtres clairsemés en bouquets clairs mêlaient leurs rameaux précocement défeuillés aux aiguilles persistantes des grandes pyramides des conifères.

Dès que l'endroit fut repéré, Tiécelin en organisa le siège, un siège particulier, un blocus passif, qui consistait seulement à noter les heures de lever et de coucher de l'oiseau, ses rentrées ordinaires pendant le jour, les lieux à occuper, les points à vérifier et la direction probable dans laquelle, le moment venu, on pourchasserait l'ennemi pour le tuer ou tout au moins empêcher de sa part tout retour offensif.

Ces détails furent bientôt réglés, et un matin, à la suite d'une réunion plénière après le départ du busard vers l'horizon du village, on décida l'attaque pour l'aube du lendemain.

La journée tout entière fut consacrée aux préparatifs du combat. Dès l'instant de la décision, les postes de corbeaux se relayèrent aux rivages du nord de la forêt pour épier minutieusement l'ennemi que, pour mieux tromper, on avait à peu près

laissé tranquille depuis la découverte de sa demeure.

Pendant ce temps, le gros de la tribu resté libre, se contentant, telle une armée de Spartiates, d'un brouet frugal d'insectes forestiers, de glands et de merises, préparait pour le lendemain ses armes de bataille. Ainsi que des guerriers qui ne veulent rien laisser au hasard ils aiguisèrent leur long bec solide en le repassant soit sur des arêtes de pierre, soit sur les branches dures et desséchées des chênes ; ils l'essayèrent en cognant sur les fûts des grands arbres où ils trouvaient par la même occasion des insectes qui s'en échappaient effrayés, et affûtèrent sur les rameaux plus ténus l'estoc et le tranchant de leurs griffes qui zébraient d'égratignures vertes les écorces tendres. Enfin, par un sentiment de coquetterie guerrière, ils lustrèrent avec plus de soin leur noir plumage, s'épouillèrent plus minutieusement, et vérifièrent, en les tiraillant une à une, la solidité des grandes plumes de leur large queue et de leurs ailes arrondies.

On but comme à l'ordinaire au crépuscule, et, sauf les postes de sentinelles composés de vétérans solides, endurcis et implacables, le reste de la nation noire, disséminée en quatre groupes, se jucha dans les camps aériens choisis pour la circonstance et se reposa en attendant l'attaque.

La nuit descendit lente sur leur fièvre guerrière et plus d'un, la tête enfoncée dans l'oreiller de son cou, ouvrit longtemps toutes grandes, sur les ténèbres mystérieuses, ses prunelles sombres désertées de sommeil.

VIII

AVANT que le fifre du merle de la combe eût proclamé le réveil aux frontières de sa futaie, tous les corbeaux étaient réveillés et les quatre groupes, qui n'avaient dormi qu'à moitié, communiquaient déjà entre eux par des estafettes ailées rasant le faite sombre de la forêt de leur flèche plus sombre encore.

Tiécelin passa en revue ses guerriers, puis se posta au sommet du grand chêne, attendant, pour donner le signal du branle-bas, les premières blancheurs de l'aube à l'Orient.

C'était un jour morne d'automne. Il avait plu les jours précédents, mais la veille une soleillée joyeuse et de bon présage, empourprant l'Occident, avait essuyé les branches et séché comme des langues usés les dernières feuilles caduques.

Malheureusement, pendant la nuit, d'épais brouillards s'étaient exhalés de la terre. Rien au levant ne se précisait, tout était gris, un lourd couvercle de brume pesait sur la forêt. Le silence n'était troublé de-ci de-là que par des grattements de souris agitant comme une ferraille irréalles les amoncellements de feuilles jaunes au pied des arbres, ou par les bruits secs de rameaux morts cassant subitement et sans raison.

L'aube ne voulait pas venir. Les corbeaux semblaient piétiner sur leurs branches, essuyant leurs ailes, interrogeant le général qui, maintenant, cher-

chait l'heure, non plus dans un lever problématique du soleil, mais dans l'apparition plus nette d'une silhouette de grand arbre à quelque distance de leur cantonnement.

Tiécelin, tout d'un coup, eut un croassement d'appel et quatre oiseaux se détachèrent de la bande pour prévenir les alliés. Puis, étendant ses larges ailes, il ordonna le départ et tous le suivirent silencieux et graves, ainsi qu'il sied dans les circonstances solennelles.

Le ronflement de leur vol émut le taillis et la coupe où des pépiements les saluèrent au passage, tandis que quelques pies au vol plus court, moins énergique et moins soutenu, s'évertuèrent à leur poursuite dans le pressentiment d'un spectacle curieux et étrange.

La noire phalange arriva au lieu qu'elle avait choisi, à une faible distance du roc où logeait le busard, et attendit, cachée dans les branches noires des sapins, l'instant propice.

Les guetteurs la mirent au courant de la situation.

Depuis sa rentrée, au crépuscule, une poule jaune dans les serres, l'oiseau de proie ne s'était plus montré. Les veilleurs avaient bien vu, dans les dernières rougeurs du couchant, quelques plumes claires s'envoler au vent et en avaient déduit que le rapace, sans doute, plumait sa proie avant de la manger. Mais il ne devait pas être pressé de sortir de son anfractuosité, car la poule était grosse et les reliefs de son butin de la veille pouvaient lui offrir encore un plantureux déjeuner.

88 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

Tout était donc au mieux.

Aux autres coins de l'espace, les vols de nouvelles bandes noires s'allongèrent, fluctuant sur le bois en triangles dont les sommets éloignés se perdaient dans la brume. Le rassemblement s'opérait sans retard et normalement. Il n'y avait plus qu'à se battre, et tous, de toute leur énergie surexcitée par la haine et par l'insomnie, attendaient fébrilement l'instant suprême. Les uns, haussés sur le col, droits et fiers, hérissaient leur toupet de plumes crâniennes en panache menaçant ; les autres, écrasés sur leurs pattes, le cou tendu en avant, le bec légèrement penché, les yeux fixes, crispaient leurs griffes sur les branches bien plus par colère que par nécessité, car de légers balancements de queue suffisaient à maintenir leur équilibre. Tous les becs convergeaient vers le donjon de l'ennemi.

L'énergie s'accumulait, les haines s'avivaient dans l'attente comme des plaies nues sous un vent salé. L'heure était imminente.

IX

ALORS, au bord de sa fenêtre de pierre, on vit s'avancer lourdement sur ses robustes pattes emplumées et tordant le derrière le busard tenant en son bec la carcasse de poule qu'il déposa devant lui avant de scruter l'horizon.

Avec la langueur d'un rentier qui se prélassé et la noblesse d'un héros, la griffe sur la proie conquise, héraldique et fier, il entoura l'horizon d'un

regard circulaire pour juger de la chasse présumable et des événements probables du jour au temps qui s'annonçait ; puis il ouvrit le bec en soulevant à plusieurs reprises le court crochet vigoureux de sa mandibule supérieure et bomba orgueilleusement son poitrail comme un athlète qui s'apprête à se mesurer avec le jour. Ensuite il regarda son plumage ébouriffé, rajusta quelques plumes, en arracha d'autres et se prépara enfin à déchirer la proie qu'il avait dans ses serres.

A ce moment Tiécelin poussa un « coua » formidable et, tel un général qui entraîne d'un élan impétueux ses soldats à l'assaut, il se précipita, les pattes crispées, le bec tendu, sur son ennemi, suivi de toutes ses troupes convergeant sur le rocher en un tumulte effrayant de croassements de colère.

Épouvanté de cette rafale noire qui lui roulait dessus avec cette irrésistible violence, l'oiseau de proie, dans un mouvement instinctif, recula dans le fond de l'aire, oubliant dans son trouble le quartier de poule qu'il avait eu soin de conserver pour son déjeuner.

Tiécelin, en ce moment, encadré de ses plus anciens et solides vétérans, arrivait à sa fenêtre, frémissant de rage.

Il vit là le morceau de viande qu'il aurait pu aisément voler à son rival de jadis, mais chez lui et ses compagnons tous les besoins à cette heure étaient suspendus pour la vengeance, et le débris de poule ne tenta personne. D'un geste bref de patte comme de mépris, Tiécelin l'envoya rouler au bas du rocher en même temps qu'il s'arrêtait une seconde, les

ailes étendues, sur le rebord du repaire de son ennemi. Mais, prudent, il ne perdit point son temps à une dangereuse exploration du couloir de roc où le rapace s'était enfoncé, et toute la horde, pour un siège actif cette fois, commença à tourner, avec d'effrayants croassements nasaux, autour du refuge de la buse.

L'oiseau de proie ne resta pas longtemps sous le coup de l'effroi irrésistible et spontané qui l'avait saisi devant cette invasion soudaine et imprévue ; peut-être avait-il oublié, après tant d'autres, l'aventure sanglante qui s'était dénouée par le vol du lièvre et la mort du jeune corbeau. Pourtant il comprit tout de suite que cette croisade générale de ses ennemis n'était pas une lutte ordinaire pour une pâture disputée, mais un duel à mort et sans merci, longuement préparé par les autres, dans lequel il n'aurait à compter que sur lui-même et ses armes tranchantes, tandis que ses adversaires réunis sentaient distinctement leur force et leur avantage.

Fier et courageux, il sortit de son obscur corridor et s'approcha du bord, le bec entr'ouvert, l'œil menaçant, la serre tendue.

Tiécelin n'hésita pas, et entouré de sa phalange guerrière lui fonça dessus. Alors, pour éviter les coups, la buse, d'un vaste essor, abandonna son aire et prit son vol au milieu des cercles tournoyants d'oiseaux noirs qui l'entouraient de toutes parts.

Le combat fut rude. Les guerriers corbeaux, forts de leur nombre, attaquaient de tous côtés, les uns plongeant de haut, les autres pointant d'en bas, les plus habiles cherchant sous la direction de Tié-

celin à maintenir la lutte près de la terre, et à couper au rapace sa route de retraite au zénith où il s'efforçait d'atteindre pour semer en chemin ses ennemis pris de vertige ou de fatigue.

Tour à tour un toit vivant de voilures noires se reformait sur sa tête pour s'écrouler aussitôt en coups de pics furieux ; une muraille menaçante de becs lui barrait le chemin en avant, un plancher de pointes le menaçait par en bas. La horde, bon gré mal gré, le dirigeait vers le nord, croassant du nez, râclant du gosier, tirant, arrachant, pinçant les plumes, lardant la chair.

Le rapace ne perdait pas non plus son sang-froid, visant lui aussi avec soin, déchirant des ailes, éraillant des poitrails et toujours à travers les passagères crevasses des toitures, il s'essorait avec une infinie persévérance, espérant petit à petit gagner les zones vertigineuses où les corbeaux éblouis, perdant de vue la terre, sentant une sorte de vertige les envahir progressivement, abandonneraient enfin leur poursuite enragée.

Le jour restait obstinément sombre. Toute la horde s'était enfoncée dans la brume épaisse du ciel d'automne, et de la terre, d'où les pies trop faibles n'avaient pu les suivre, on n'entendait que des rafales de croassements qui roulaient sans discontinuer.

La lutte se poursuivait avec un égal acharnement des deux côtés : l'oiseau de proie montait toujours et il y avait déjà longtemps que durait la poursuite, quand, tout à coup, gravissant comme un plan incliné de lumière, à travers la brume

moins dense au fur et à mesure qu'ils s'élevaient, les combattants virent l'atmosphère au-dessus d'eux se dorer d'un soleil blanc dont les rayons, comme des vrilles taraudant le brouillard, arrivaient apâlis jusqu'à eux. Bientôt ils dépassèrent cette zone de lumière diffuse, confins de la ouate d'humidité dorlotant la terre, et ils étalèrent sous le soleil la sombre ordonnance de leurs formations de combat.

Tiécelin dirigeait toujours la bataille, il voulait absolument saigner l'ennemi et venger ainsi d'éclatante façon son injure personnelle et l'insulte faite à la race en l'assassinat d'un de ses membres. Aussi, dès qu'un assaut était donné, reformait-il, sans y participer encore, de nouvelles colonnes d'attaque qui replongeaient sur la buse en cascades consécutives et jamais interrompues. Les encouragements étaient inutiles. Plus exaltés que jamais, bûcherons de la vengeance, les vieux corbeaux cognaient sans relâche, avec une énergie d'autant plus sombre que les ripostes de l'ennemi qui les avaient atteints au début de l'action se faisaient maintenant plus rares.

L'oiseau de proie, visiblement, se fatiguait : ses plumes pendaient en maints endroits comme des vêtements déchirés, tout son corps était troué de coups de pointes ; son sang, en plusieurs points, coulait, et il ne songeait plus, dans le grand désarroi moral où ses forces perdues le jetaient, qu'à protéger ses yeux et garer sa tête pour éviter le fatal coup de massue qui, en l'étourdissant, le livrerait sans défense à l'exécution féroce des ennemis.

Tiécelin vit que le moment d'intervenir était

venu. Il allait enfin consommer l'œuvre de vengeance et alors, comme jadis, au moment de l'assassinat de son frère, il se jeta sur le dos du rapace et se mit à lui labourer le corps de ses griffes et de son bec.

Le busard était perdu.

Mais, à cet instant suprême, tel un abîme qui s'ouvre soudain sous les pas d'une armée, le soleil, mystérieux allié du grand oiseau, d'un seul coup déchira le voile de brume qui masquait la terre, et les prunelles des corbeaux, non habituées par une lente et progressive ascension, papillotèrent de vertige devant ce vide immense dans lequel au loin, par delà des tampons de nuages, poudroyait le sol et se noyait la forêt natale.

Il y eut dans les colonnes d'attaque comme un affaissement subit, et tous, inconsciemment, battant des ailes et fermant les yeux, dégringolèrent de quelques coups d'ailes, saouls d'espace, éperdus de vertige, tandis que le busard, cinglé d'un coup de fouet d'espoir, profitait de cette hésitation pour filer droit en haut de toute la vitesse de ses ailes désespérées.

A ce subit coup de théâtre, Tiécelin comme les autres fut saisi d'un irrésistible effroi en voyant l'abîme béer sous ses ailes et, tout interdit, dans l'étonnement consécutif à cette frayeur jamais éprouvée, il avait lui aussi lâché son adversaire. En relevant la tête et le voyant s'enfuir, déplumé et saignant, il eut un croassement de rage et voulut de nouveau reprendre sa poursuite.

Mais l'antique instinct, violé à la faveur de la con-

94 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

jurament de leur haine et du brouillard d'automne, reprenait, tyrannique, son droit. Les corbeaux, hors des bornes de leur vol qu'un jour clair ne leur eût pas laissé franchir, perdaient toute conscience, et déjà en dessous de lui, chavirant à demi, claquant des ailes, s'appelant en « croas » affolés, les autres dégringolaient, les yeux fous, en proie à un étourdissement bizarre et absolument nouveau.

X

QUAND, dans sa chute, Tiécelin eut regagné les frontières naturelles de son essor aérien, à une distance raisonnable de la terre, sous l'emprise de l'idée fixe de la vengeance, il releva de nouveau la tête pour chercher, dans l'espace inviolable qui l'avait refoulé, le chemin de retraite du busard. Mais l'azur calme, lavé par les pluies des jours précédents, ne présentait, en dehors des agglomérats blanchâtres de vapeur, pas une tache qui pût le remettre sur la piste du fuyard, tandis qu'en dessous, près du sol, toute l'armée en déroute de ses compagnons se débandait peu à peu, fourbue qu'elle était de cette randonnée vertigineuse, encore tout ahurie du sentiment de frayeur éprouvé dans l'espace, et lasse intensément du violent effort dépensé dans la lutte contre la buse et contre la chute.

Vaincu lui aussi, il les rejoignit ; sur le sol, près de cette terre qu'ils avaient crue perdue, ils se retrouvèrent et, comme après une longue absence, se reconnurent. Alors seulement leur revint le souve-

nir de ce qui s'était passé et réciproquement ils se vérifièrent. Aucun d'eux n'était sérieusement blessé, la plupart en étaient quittes pour quelques plumes perdues et de longues estafilades se décelant sur la peau par un léger agglutinement de duvet, mais on n'avait pas tué l'insulteur. L'œuvre n'était pas achevée. La buse reviendrait dans leur domaine et son passage au firmament serait une perpétuelle injure à leur race en même temps qu'une éternelle menace pour la sécurité de leurs expéditions.

Tiécelin ni les autres ne pouvaient s'y résigner. Il fallait, et ceci fut résolu séance tenante, maintenant qu'elle était expulsée du domaine, lui fermer sans retour le chemin du rocher. Aussi, après quelques instants de repos, Tiécelin donna-t-il le signal de regagner au loin, vers le sud où flambait le soleil, leur forêt domaniale pour s'y fortifier et empêcher, par une garde sévère, tout retour soit offensif, soit fortuit.

Alors, à dater de cette heure, toute la nation, stoïquement se réduisant à la portion congrue, insensible aux invites des festoyées de la plaine riche en provende variée, huit jours durant ne quitta pas la forêt qu'elle sillonnait en tous sens de ses patrouilles et fouillait d'heure en heure, tandis que des vigies, au faite des plus hautes futaies, inspectaient sans relâche les quatre coins du ciel.

Rien n'apparut. La confiance en la victoire conquise naquit et se consolida dans la tribu. La surveillance commença à se relâcher durant le jour, où quelques-uns seulement d'entre eux, volontaires de la cause commune, restaient seuls dans la forêt,

96 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

dont ils connaissaient plus intimement toutes les ressources qu'ils exploitaient méthodiquement tandis que les autres battaient la plaine et les haies d'alentour.

Mais un crépuscule, au moment où toute la tribu réunie se perchait en rond pour le conseil du soir, on entendit vers le nord le « coua » d'alarme d'une sentinelle. L'effet fut fantastique.

Tous aussitôt, toutes ailes tendues, se ruèrent vers le point signalé, fous de colère et de rage. Aux rayons obliques du soleil tombant, face à face, en l'air, ils virent de loin leur compagnon aux prises avec le rapace.

Un tonnerre de croassements ébranla la voûte croulante des frondaisons, et l'oiseau de proie entendant ce signal menaçant abandonna précipitamment la lutte, s'enfonçant à larges coups d'ailes dans l'azur noirci du nord d'où il était revenu.

Toute la bande s'engouffra derrière lui dans l'espace et monta, monta jusqu'à ce que, la nuit leur ayant à tout jamais fait perdre le sillage du fuyard solitaire, ils regagnèrent enfin dans la forêt leurs chênes hospitaliers.

Alors l'état de siège fut proclamé de nouveau et dura longtemps, longtemps.

Les jours passèrent avec leurs alternances de soleil et de pluie, leurs troupeaux moutonnant de brouillards, leurs sombres couvertures de nuages qu'éventraient de rares et froides soleillées. Les gelées coupèrent les dernières feuilles, les fruits pourrirent, la forêt se dénuda.

Indomptable, la petite république noire, docile à

la dictature du vieux chef, gardait l'espace conquis, se relâchant à peine de la perpétuelle surveillance à laquelle elle s'était astreinte.

Bientôt tomba la neige, le froid devint cuisant, la pâture introuvable. L'heure du départ annuel était depuis longtemps passée. Entêtés, Tiécelin et sa gent résistaient tout de même, et sur les arbres grêles, malgré tout, montaient, le ventre vide, d'interminables factions.

Cela dura des jours et des jours. Les corbeaux affamés étaient devenus presque squelettiques ; des jeunes moins résistants crevèrent de faim sur leurs branches. Les autres oiseaux sédentaires les craignaient et les fuyaient ; des défaillances comme des trahisons se manifestaient chez quelques égoïstes qui, domptés par la faim, venaient tournoyer autour des villages.

On n'avait pas revu l'oiseau de proie.

Alors, troublé tout de même lui aussi, dévoré de colère, Tiécelin, le vieux cynique à la carcasse momifiée, au regard halluciné sous les plumes fournies de ses cils noirs, un matin de froid sombre et de bise cinglante, réunit toutes ses cohortes et, donnant enfin le signal du départ, les emmena vers le soleil.



LE FATAL ÉTONNEMENT DE GUERRIOT

LE long des coudriers et des aulnes du sentier qu'il suivait pour la quinzième fois déjà de la journée, l'écureuil Guerriot, une faîne entre les dents, sautait de branche en branche, les petites oreilles droites à peine pointant, l'œil vif, la queue en traîne retroussée ou relevée en panache s'épanouissant juste au-dessus de sa tête comme un parasol gracieux.

Sous son poids les branches élastiques fléchissaient et se redressaient, giflant les prêles et les fougères, et lui, l'habile sauteur, le jongleur infatigable, profitant de l'élan qu'elles lui donnaient en se redressant, détendait en même temps tous les muscles de ses jarrets et de ses reins pour se projeter plus haut et plus loin encore, comme une exhalaison des arbustes ou une balle que les sylvains enfants de la forêt se seraient tour à tour renvoyée, jouet joyeux et vivant.

Il allait frétilant, tous les muscles bandés, bondissant très haut pour redégringoler presque jusqu'à terre et toujours comme s'il avait été le prolongement multiplié de toutes les branches frôlées

on le revoyait dans toutes les trouées de soleil, semblant nager dans des lames de verdure, épave joyeuse à la dérive d'un beau jour.

Il revenait de la lisière de sa forêt où il visitait les noisetiers et les hêtres, cherchant pour sa provision d'hiver les noisettes jaunes et les fâines mûres plus précoces là-bas qu'aux alentours de sa demeure.

Le moment était venu de la récolte. Finies les journées entières de jeu dans les branches des sapins et des chênes, les poursuites continuelles, les cachettes aux fourches des arbres, les cabrioles fantastiques, les équilibres audacieux. La moisson annuelle s'annonçait, car bientôt tomberaient et pourriraient les fruits, bientôt l'hiver, le froid, les pluies, la neige le confindraient dans sa retraite caverneuse ou aérienne. Car son logis d'hiver serait soit une anfractuosité de roc bien nettoyée, soigneusement matelassée de mousse et de feuilles sèches, distribuée en compartiments égaux, en greniers distincts où s'entasseraient côte à côte et séparées ses provisions diverses ; soit une volumineuse boule à la charpente de bois maçonnée de feuilles empilées ou de mousse longue, consolidée de brindilles qui la hérissaient comme une petite forteresse bien abritée à la fourche solide d'un gros arbre inaccessible, un sapin de préférence.

C'était là qu'il retournait à chaque voyage, une noisette ou une fâine dans sa petite gueule mi-fermée où saillaient les lames jumelles de ses grandes incisives ; une noisette grosse, jaune, lisse, décoiffée de sa « chaule », ou une fâine bien remplie, volumi-

neuse et lourde, qu'il avait choisie dans sa cupule triangulaire éclatée avec tout le soin dont le rendaient capable son instinct de bête et sa sûre expérience.

Il recommençait sitôt arrivé, toujours sautillant, toujours joyeux après avoir rangé sa goulée dans son petit grenier où, l'hiver, bien calfeutré, il la reprendrait au fur et à mesure de ses besoins et rejetterait au dehors les débris inutiles et encombrants soit par une petite cheminée latérale, soit par l'ouverture principale, le boyau d'entrée qu'il pouvait ouvrir du dedans et renfermer solidement avec des matériaux résistants rejointoyés de mousse.

Il avait fait ainsi la saison précédente et recommencerait chaque année après avoir laissé toute la saison chaude sa maison ouverte et vide comme pour l'aérer de ce long hivernage clos et la retrouver toute saine à l'automne.

Il avait passé la belle saison dans sa maison de campagne, une petite boule de mousse reconstruite chaque printemps, un pavillon vert suspendu à une fourche de chêne où il abritait ses annuelles amours.

Mais sitôt les petits élevés, partis, dispersés, il s'était laissé aller joyeux à vivre seul en gaieté et sans souci sous le soleil, mangeant au jour le jour les fruits de la forêt, de ceux-là qui ne durent qu'un temps, s'aventurant parfois dans les prairies frontières pour s'y empiffrer de cerises qui ne se conservent point et quelquefois aussi, mais rarement, sanguinaire, saignant, dans leurs nids ou sur les branches, où il les saisissait à l'improviste, les petits oiseaux.

Le plus souvent, content du jour et de la vie, il sautait de branche en branche, tout son corps roux au vent, giclant éperdument comme une large étincelle de feu au moindre choc qui émouvait l'arbre sur lequel il se trouvait ou comme une gerbe lumineuse que les pas du soleil auraient fait rejaillir des flaques miroitantes des frondaisons.

Il mangeait là où il était, le plus souvent tout de même au même endroit sous les hauts sapins qui faisaient un îlot sombre dans la mer sylvestre et où il retrouvait les joyeux compaings.

Ils montaient le long des grands fûts droits, dégarnis jusqu'en haut, qui ressemblaient aux mâts de cocagne naturels, dressés là en permanence pour une fête intime et forestière, au haut desquels les « pives » dans les rameaux supérieurs, comme des prix s'offrant à l'audace des conquérants, pendaient lourdes de la graine dont ils étaient friands. Ils y grimpaient soit tour à tour, soit en se poursuivant avec des cris aigus, plus à l'aise le long de ces arêtes vertigineuses que sur le sol mou, où les longues griffes de leurs pattes entravaient leur marche hésitante.

Et quand un rappel d'oiseau ou de bête arrivait à eux, ils dressaient leur petite tête au vent, écoutaient attentivement et filaient aussitôt dans la direction du bruit pour retrouver le geai Jacquot, Margot la pie, s'amuser de leur caquetage, de leurs courbettes, de leurs caresses ou de leurs querelles. De haut les contemplant, ils s'établissaient le plus souvent dans les fourches des branches, la tête seule visible, la queue largement touffue, s'aplatis-

sant sur le dos ou voltigeant en éventail autour du corps pour tromper l'ennemi dont ils auraient pu craindre quelque attaque inopinée.

Guerriot était ce jour-là sorti de la forêt ; il avait couru sur le mur de lisière aux grosses pierres mous-sues, patinées de hale, effrayant les lézards qui se chauffaient au soleil et rentraient précipitamment dans leurs retraites en le voyant filer, la queue verticale, l'arrière-train en l'air, la tête basse, comme fuyant une correction.

Il avait visité des noisetiers et des hêtres, choisi sa faîne et regagné par le chemin des branches, plus familier et plus commode, l'entrée de la forêt.

*

* *

Le sentier s'ouvrait comme un porche ténébreux dont la voussure ogivale flamboyait dans le soleil, et dont le faîte, ainsi qu'un tablier de pont jeté entre deux arêtes sombres, s'ourlait d'un parapet tout vibrant de lumière. Sur le sol battu comme une aire, où le vent coulait en frais courant, clapotant aux feuilles des bords, d'immenses racines, déchaussées par le passage des humains, s'élançaient, le coupant en travers, et ressemblaient à des tronçons de serpents géants dont les nœuds auraient simulé d'étranges verrues, et de qui la tête et la queue seraient restées enfouies dans un sinistre enlacement de ronces, de branches pourries et de feuilles mortes. Parfois un grattement de rat, frémissant dans les rameaux cassés et agitant de petits sautil-

lements ce fouillis morbide et vénéneux avec le bruit d'une tête qui se lève ou d'une queue qui frétille, donnait plus encore à ces masses noueuses l'illusion sinistre de la vie.

Des coudriers et des aulnes, en cet endroit moins touffu, avaient réussi à vivre et formaient un semblant de barrière lâche, à claire-voie, s'allongeant le long du sentier comme une chaîne souple, frêle, flottante, aux maillons par endroits cassés d'une morsure de serpe et que venait heurter, de place en place, l'élan vigoureux et non contenu d'une branche basse de charme ou de hêtre.

Le soleil qui caressait les faîtes, cherchant comme un indiscret ami à s'insinuer dans le mystère familial du haut taillis, décochait d'espace en espace quelques rayons inquisiteurs qui venaient s'aplatir ou ricocher sur la terre après s'être insidieusement faufileés entre les branches moins feuillues d'alentour, mais de temps à autre aussi, comme si les grands vétérans de la forêt, responsables de ses destinées, eussent été soucieux de n'en rien laisser surprendre à un intrus, le vaste essor touffu d'un rameau de chêne, sentinelle avancée dans le ciel, s'étendait en haut comme une main pudique pour cacher cette espèce de nudité partielle à tout regard indiscret.

Attentif aux bruits, égayé d'un rayon de soleil, d'un vol d'oiseau, d'un bourdonnement de mouche, Guerriot s'arrêtait parfois au faîte d'un rameau balancé, saluant l'espace, défiant le vide et repartait de plus belle dans une détente fantastique de muscles, une explosion de nerfs qui le faisaient

jaillir plus haut que son but sur lequel il retombait gracieux, en un ploiment élastique des branches, les pattes en avant, la queue droite, les griffes tendues comme des crampons solides et sûrs.

Justement le sentier, silencieux à son départ, s'égayait d'un rappel de merle au pied du gros chêne.

Qu'est-ce que pouvait bien vouloir cet ordonnateur austère, au frac éternellement correct, des concerts printaniers à cette heure du jour ? D'ordinaire c'était à l'aube et au crépuscule que son « tcha-tcha » régulier réclamait les autres oiseaux pour la consigne du jour ou le mot d'ordre de la nuit. Bizarre, ce bruit ! Il faut voir, et Guerriot se précipite, la petite tête enfoncée dans son cou comme un galopin faussement timide, se penchant vivement à droite, à gauche, en avant, de côté, pour découvrir, derrière les multiples rideaux de serge des frondaisons, le siffleur à bottes jaunes appelant ses confrères.

Assez bas perché sur un rameau flexible, il se penchait nerveux, l'œil vif fouillant le vide, étonné de ne rien voir et de ne plus entendre quand un grand chien roux, poussant des abois furieux, reniflant bruyamment, le nez en l'air, arriva sous son arbre et, l'effrayant par son élan et ses coups de gueule, le fit jaillir de côté dans un envol éperdu, en même temps qu'une rude voix humaine se faisait entendre, et qu'une violente détonation étonnait la mer calme des feuilles à peine ondulant sous la brise du matin.

Et aussitôt il sentit glisser tout autour de lui des sifflements aigus comme un vol de frelons irrités

que le chien aurait lâchés en l'air à ses trousses et qui passèrent en rafale subitement évanouie.

Les oreilles hérissant leurs pinceaux de poils, la queue en bouclier sur le dos, les dents claquant de colère et de peur, il filait comme un trait, brancheyant à toute allure, s'enroulant autour des arbres, rebondissant plus loin, en haut, en bas, de côté, dans une fuite éperdue, fantastique, pour faire perdre sa trace à l'ennemi aboyant qui l'avait épouvané de ses cris et menacé de ses sifflements ; — car Guerriot, n'ayant vu que le geste du chien, lui attribuait naturellement, par un sentiment très droit de logique, et le coup de fusil et le cinglement des plombs.

Il regagna par un habile crochet sa boule de mousse où il déposa la faîne qu'il n'avait pas lâchée et fila se cacher au haut d'un arbre voisin, sondant l'espace au-dessous de lui et écoutant au loin les aboiements du chien qui s'en allait et dont le départ calma progressivement sa frayeur coléreuse.

Comment ce lourd animal qui le menaçait de la terre avait-il bien pu faire pour lancer à sa poursuite cette rafale de sifflements qui lui avaient fait dans sa fuite hérissier les poils et plier les reins ! Mais plus rien ne troublait la forêt et Guerriot repartit de nouveau à sa récolte, longeant le sentier accoutumé, où ses bonds brusques et impétueux semblaient casser des vitrages de verdure et favoriser l'espionnage du soleil qui se glissait aussitôt dans les failles ménagées par son complice.

Plusieurs jours se passèrent ainsi dans la quiétude et le joyeux labeur d'une bonne récolte.

Il redescendait son sentier, une noisette aux dents cette fois, pour la porter dans la case de son grenier appropriée à cette provende, quand il fut surpris par un claquement sec, accompagné de sons gutturaux qui le firent subitement grimper tout droit au gros arbre sous lequel il passait.

Arrivé aux premières branches, se sentant hors d'atteinte d'une attaque ordinaire, il fit brusquement halte et regarda à terre. Il y vit un étranger à deux pattes qui le considérait attentivement. Guerriot aussitôt se jeta du côté opposé à l'homme, dissimulant son corps derrière le fût du charme, et regarda à son tour lui aussi cet être bizarre au pelage multicolore, prêt au premier geste de menace à sauter au large et à le semer, ainsi qu'il avait fait pour le braillard des jours précédents.

Mais l'homme ne criait pas comme le chien, il ne faisait pas de gestes menaçants, donc il ne pouvait être dangereux ; un peu drôle seulement, et d'autant plus que bientôt il sembla diminuer de grosseur et s'affaïsser sur lui-même.

Il devenait de moins en moins menaçant et avait l'air tout apoltronni de sa rencontre. Très étonné, Guerriot ne le quittait pas des yeux.

Alors l'autre lentement porta à son épaule un long tube sur lequel sa tête, comme morte, sembla tomber inanimée et l'éleva progressivement dans la direction de Guerriot qui, nullement inquiet, le regardait faire sans bouger.

Bientôt le tube s'immobilisa et l'écureuil, face à face avec ce trou noir qui le regardait fixement et l'œil rond de l'homme rivé sur le canon, qui le

fixait aussi, sentit comme un malaise pénétrant et un choc étrange en lui.

Il aurait voulu fuir et ne voyait point de danger. Il sentait pourtant quelque chose d'angoissant qu'il ne comprenait pas, qui pourtant le menaçait et le liait à cet assemblage étrange que ses yeux ne pouvaient plus quitter, fascinés qu'ils étaient par ce trou fixe et sans paupière.

Plus avant sa tête anxieuse aux yeux plus fixes se penchait, attirée par le gouffre de ce regard vide et par l'éclat flamboyant de l'œil qui semblait le surplomber.

Ah ! le grenier aux provisions, les belles noisettes jaunes, les fâines bien pleines, les calmes journées de l'hiver, bien au chaud dans le logis aérien, tranquille et sûr !

Guerriot sent sa tête qui ne pense plus ! Il faut fuir, fuir ! Brusquement il va secouer ce charme, tenter le geste, esquisser l'élan. Trop tard ! Un immense éclair rouge jaillit de l'œil vide, un saisissement plus grand et plus fou perce le petit crâne bossué et cingle sous le poitrail blanc le cœur chaud de la pauvre bête qui sauta et dégringola sur le sol, encore aux dents la grosse noisette jaune déchaulée, qu'elle serrait plus fort entre ses petites mâchoires raidies par l'étonnement suprême de la mort.

L'ÉVASION DE LA MORT

LA mare stagnait, écrasée sous le soleil d'un midi de juin. Un voile transparent de vapeur impalpable, comme fauflé aux grands roseaux de la rive, en couvrait de sa gaze ténue le miroir étincelant. Les grandes feuilles larges des plantes aquatiques, les agglomérats d'algues d'eau douce, les câbles entortillés et verdâtres de vauchéries simulaient des trous d'usure que les saisons auraient faites dans son tain flamboyant, son tain que renouaient et changeaient au fil des jours et au cours des nuits la touche vigoureuse des coups de soleil ou la caresse laiteuse des rayons de lune.

Les saules qui la bordaient au couchant serraient leur ombre sur leur fût comme des femmes qui ramassent leurs jupes autour de leurs jambes pour se protéger des flaques de chaleur et des éclaboussures de soleil.

Des bulles légères de gaz, comme des défauts passagers, venaient de temps à autre crever en soupir de respiration pénible, en suivant, telles des trachées pulmonaires, les grosses tiges des nénuphars qui ourlaient le pourtour de leurs feuilles d'une dentelle fugace de rides, comme s'ils eussent

tenté traîtreusement d'agrandir l'usure du miroir éternel de ce coin de ciel.

Mais presque aussitôt tout retombait dans la lourde torpeur que n'agitait pas un fil de vent, que n'égayait pas un chant d'oiseau et que berçait seule, dans les prairies fauchées, la cantilène monotone des grillons.

Le peuple vert des grenouilles avait presque suspendu dès l'aurore son concert : seules encore, dans le matin, quelques solistes enragées, au goître blanc, gonflant leur membrane tympanique à fleur de peau, avaient lancé leur chant monotone de croa, croax, corex, croex.

Mais toutes maintenant restaient immobiles, figées sur les feuilles où l'engourdissement les avait surprises, les yeux grands ouverts dans leur cercle d'or, respirant l'infini sans songer, muettes, ne daignant même pas jeter un coup d'œil aux imprudentes sauterelles qu'un saut étourdi et imprévu avait déposées parmi elles, ou aux mouches multicolores qui, comme dissoutes dans la vapeur, bombillaient autour de leurs asiles.

C'était pour elles l'heure de la grande paix et du grand repos ; elles partageaient la torpeur générale, elles participaient à la quiétude universelle qui les endormait avec toute la vie et les liait au reste de la création dans la confiance inconsciente que nul danger n'était proche, qu'aucun ennemi n'était à craindre.

Quelques-unes s'étaient aventurées dans les grandes herbes de la rive, et, aplaties sur la terre humide que nulle vibration de pas ne faisait trembler, elles

savouraient aussi, sans savoir, la torpeur bienfaisante de la vie suspendue dans la joie.

*
* *

La mare stagnait, abrutie de soleil.

La tête haute, les cuisses ramassées, l'échine cassée à angle obtus, le ventre replet, Rana, dans l'attitude hiératique où l'avait immobilisée Midi, reposait sur le socle d'une feuille flottante de nénuphar avec laquelle se confondait sa robe verte lamée d'or.

*
* *

Rana avait déjà cinq ou six fois vu revenir la saison où le sang peu à peu s'engourdit comme sous la brûlure périodique de ce midi de plomb, et où une force mystérieuse la contraignait, avec toutes les commères, transies et muettes, à franchir la sombre forêt aquatique des algues vertes qui garnissaient le centre de leur domaine, pour chercher dans la couche marneuse des profondeurs l'asile d'hiver.

Cinq ou six fois, elle avait vu sa mare envahie avec les pluies d'automne par les hordes grasses des grenouilles rousses, aux tempes sombres, pèlerines de l'été, qui les délaissaient au printemps, après la saison de l'amour, pour courir les champs et les prés, en quête de sauterelles et de vermisseaux.

Sur la mare, le silence, comme à la veille d'une

crise, bourdonnai plus lourd et plus haletant ; des signes imperceptibles semblaient transpirer des choses, qui disaient que la vie, lentement, par degrés, allait de nouveau tout ressaisir et tout entraîner dans son courant.

Rana sur sa feuille eut un clignotement. Donnait-elle par là, à la vie, le signal de recommencer — ou bien ce signal venait-il d'ailleurs, de la terre ou du ciel ? — Un vent tiède et léger rida imperceptiblement l'eau de la mare, un oiseau siffla ; le sol au lointain vibra de pas lourds dont frissonnèrent les sœurs aventurées dans les roseaux. La vie reprenait avec ses dangers et ses luttes sans qu'on pût préciser quel ressort invisible, se déclanchant dans le mystère, l'avait tirée de la somnolence où elle s'était enlisée.

Une grosse sauterelle verte aux longues antennes, telles des aigrettes coquettement rejetées en arrière, aux cuisses charnues, tomba les pattes repliées comme deux barres parallèles autour de son corps. Ses ailes fines aux nervures délicates comme de tendres feuilles n'étaient pas encore refermées que déjà Rana, détendant ses pattes de derrière, la gueule ouverte, l'engloutissait en retombant dans l'eau qui sembla ployer sous elle ainsi qu'une couverture élastique.

La chasse recommençait.

Des insectes de couleur, des mouches tournoyaient sur la mare avec un petit vrombissement qui se mariait aux vibrations continues des couches d'air surchauffées se balançant au-dessus de l'eau.

Des « pflocs » consécutifs entre les roseaux indi-

quaient que la vie palpitait sur la mare, des vols d'oiseaux zébraient l'azur, des cris de faucheurs, des hennissements d'étalons sillonnaient la plaine, des pas lourds de bœufs ébranlaient la terre.

La conscience renaissait en Rana réveillée lorsque, tout à coup, des chocs brusques, précipités et consécutifs de compagnes plongeant dans l'eau l'immobilisèrent en lui annonçant un danger.

Quel danger ? L'homme, le pas d'un bœuf ?

Mais une espèce de sifflement dans les joncs, droit devant elle, la médusa subitement.

Laissant par derrière, parmi les lentilles vertes tapissant la mare en cet endroit, un sinistre sillage, comme si l'eau même eût éprouvé une répulsion invincible à le combler, une grande couleuvre, entre les portiques des roseaux, dressa sa tête plate, ses yeux fixes plongés en elle intensément.

Alors, le malaise qui avait empêché la grenouille de suivre instinctivement le geste des compagnes s'enfla en un engourdissement stupide qui la paralysait sur l'eau, les pattes de derrière allongées en rames immobiles la soutenant malgré elle de leurs nageoires écartées. La couleuvre la fixait de ses yeux ronds et fixes, sûre de sa proie qu'elle ne quittait pas. Son collier de couleur claire changeait du jaune pâle à l'orangé sous l'influence de l'émotion violente qui l'emplissait ; son dos et ses flancs verdâtres tranchaient à peine sur la couleur de la flore marécageuse que son ventre d'un noir bleuâtre frôlait en dessous.

La gueule était close encore. La bête semblait immobile, mais insensiblement sa queue appuyée

114 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

sur les herbes poussait la tête, et la large gueule aux mâchoires libres, s'ouvrant lentement, projetait en avant la fine langue bifide frétilante.

Rana ne percevait plus rien de la vie. Elle était séparée de son monde, retranchée de la société des compagnes, extériorisée de son marais qu'elle ne reconnaissait plus, tout entière sous l'emprise d'une volonté invincible qui la liait à elle et cassait ou plutôt rongeaient tous les autres liens avec les choses et avec la vie.

Elle voyait la gueule qui s'ouvrait comme un gouffre où elle devrait s'engloutir. Quelque chose pesait sur elle aussi sûrement que la fatalité de l'instinct qui la poussait, aux pluies d'automne, vers la demeure hibernale. Mais rien d'angoissant ne l'étreignait quand elle creusait son caveau dans la vase de la mare, tandis qu'ici l'angoisse de l'inconnu et de la peur, se superposant à l'inévitable, la crispait douloureusement.

La gueule s'ouvrait ; la distance diminuait, la volonté de l'autre pesait plus dure et plus implacable, l'envahissait toute, disposait de tous ses nerfs, commandait à tous ses muscles, et préparait tout son être pour le but auquel elle tendait.

Rana ne voyait plus que le trou de la gueule, maintenant large ouverte, qu'un demi-pied à peine séparait de sa tête, et ses cuisses se rassemblaient sous son ventre.

Alors d'un seul coup, d'un seul bond, aussi précis et réglé qu'une trajectoire mathématique, elle se jeta la tête la première dans le gouffre.

La large gueule se fendit plus large encore, se

dilatant progressivement. Rana ne sentait plus rien, tandis que son cœur vivace continuait à battre et que les pattes de derrière écartées s'agitaient encore faiblement hors de l'abîme, comme un dernier adieu à la vie.

Une bave gluante et tiède l'enveloppait, un mouvement lent et irrésistible l'entraînait impitoyablement vers des profondeurs.

Et tout se tut.

De la mort ainsi glissa sur elle, où plutôt ce n'était pas encore de la mort, mais une vie passive, presque négative, une vie suspendue, non pas dans la quiétude comme au soleil de midi, mais cristallisée, pour ainsi dire, dans l'angoisse, car quelque chose d'imperceptible, comme un point de conscience peut-être, vibrait encore en elle pour la souffrance.

Puis il y eut un grand choc qu'elle ressentit vaguement au mouvement de ses pattes encore libres, et par degrés, lentement, sans autre cause, l'angoisse de la volonté annihilée diminua et s'évanouit pour ne plus laisser subsister que de la souffrance physique.

Le mouvement de déglutition qui l'entraînait dans le gouffre noir s'était arrêté de lui-même, les parois du gouffre — l'œsophage de la couleuvre — étaient molles et sans ressort, les pattes de derrière de Rana pendaient, la tirant par en bas doucement. Alors elle les secoua pour chercher un point d'appui : rien ne résistait, elle se sentit glisser petit à petit sans se rendre bien compte de ce qui se passait, et, tout d'un coup, comme si une force providen-

tielle et inconnue l'eût tirée hors du gouffre, elle s'échappa lourdement de la gueule et dégringola dans le vide.

*
* *

Pendant que la couleuvre, immobile sur la mare, déglutissait laborieusement sa proie, les mâchoires horriblement dilatées, sans penser à sa sécurité, un grand oiseau de proie, une buse géante l'avait aperçue, lui avait fendu d'un coup de bec la boîte crânienne et l'avait emportée dans ses serres pour la pâture de la soirée.

C'était ce choc qu'avait perçu vaguement Rana, se sentant dégagée de l'influence hypnotique de la bête enlevée, pliée en deux, la tête pendante, aux serres de l'oiseau ; et c'était sa propre pesanteur qui l'avait tirée par en bas, en la faisant glisser sur les coussins gluants de la gueule de son ravisseur.

Et elle tombait, toutes pattes écartées, lourdement, tandis que se perdait en un infini où ses yeux ne pouvaient atteindre son sauveur inconnu qui s'évanouissait de son monde.

A peine réveillée de la léthargie qui l'avait envahie, elle ne se rendait pas compte de ce qui se passait, quand un heurt violent de tout son corps contre la terre sèche et craquelée l'aplatit brusquement, les pattes raidies dans la douleur, le ventre mou, écrasant les poumons dont l'air s'échappa avec un bruit de rot, tandis que l'intestin et l'estomac s'étaient en dehors de sa gueule sur la langue large et charnue qui pivota sur sa charnière anté-

rieure et fut crachée en avant, elle aussi, dans la violence du choc.

Le jour passa, les heures se traînèrent. Rana était toujours immobile, on l'eût pu croire assommée si, peu à peu, au bout d'un temps assez long, l'intestin, l'estomac et la langue, sous l'influence de forces intérieures invisibles, n'étaient rentrés d'eux-mêmes par la bouche pour reprendre leur place normale.

Lentement aussi, les poumons se remplirent ; Rana sembla se gonfler comme une baudruche dans laquelle le crépuscule aurait soufflé de la vie, et les paupières, allongées par la mort, surplombèrent de nouveau le cercle d'or de son regard étonné. Elle eut un papillotement, ses yeux se fermèrent et les pattes se rassemblèrent instinctivement sous son corps.

De nouveau elle perçut le monde extérieur : ses yeux virent, ses membranes tympaniques se tendirent, sa peau verruqueuse frémit. Elle laissa les sensations l'imbiber, puis les chercha : elle regarda et écouta.

En haut la nuit était drapée comme chaque soir avec ses larmes d'or pareilles aux yeux des compagnes, inaccessibles vers luisants des prés noirs d'un paradis promis, mais il manquait à ses habitudes le peuple des sœurs, les palais de roseaux et la bonne humidité coutumière du marais.

Comment avait-elle bien pu faire pour désertier cet asile ? Quelle poursuite endiablée de sauterelles l'avait entraînée si loin ? Que s'était-il passé ? Rien ne répondait. Il fallait à tout prix retrouver l'élé-

ment essentiel de sa vie, la bonne eau tiède où elle s'ébattait avec aisance et avec joie. Autour d'elle, c'étaient des herbes inconnues et molles, au parfum mièvre ; les grillons chantaient, les vieilles perdrix chanterelles faisaient ti-irouit, « paye tes dettes », roucoulaient les cailles.

Et tout à coup, par delà le taillis touffu des herbes odorantes, les tiges raides des graminées d'où pendaient des grappes d'épis, les sombres ombelles des carottes sauvages et des berces, les colliers d'argent des grandes pâquerettes, elle entendit au lointain la rumeur monotone du chant de ses sœurs.

Sans souvenirs, sans essayer de rattacher ces deux branches de son existence cassées par l'aventure, elle bondit à travers les touffes dans la direction des voix, s'arrêtant à chaque saut pour se diriger sans encombre et sans perte de temps.

Elle sauta, sauta, vite, toujours plus vite, reprise dans l'orbe de la vie qui bruissait et l'entraînait.

Bientôt se dressa devant elle le quadrilatère de joncs qui bordait la mare au levant et qu'elle tourna pour arriver sous les saules, à la berge qui surplombait la surface de l'eau, trouée de petites têtes au goître blanc.

Alors d'un saut magnifique et spontané, elle entra dans son monde et dans sa vie et mêla sa voix à celle des compagnes qui chantaient sous le clair d'étoiles.

LA CAPTIVITÉ DE MARGOT

RADOTANTE comme une aïeule en enfance qui répète sans savoir le même cri, monotone d'intonation et vide de sens, saoule du matin au soir, inconsciente de la dignité sauvage que, prisonnière, elle avait su garder d'abord avec ses geôliers, Margot la pie, ravalant pour le plaisir des humains ses besoins et ses gestes, ne se faisait plus depuis longtemps les amères réflexions qui avaient tant attristé les premiers jours de sa captivité.

Loin, bien loin maintenant la mer moutonnante des frondaisons, les corridors de verdure, les chênes hospitaliers où s'ébattait jadis, parmi les senteurs sylvestres, sa jeune liberté. Pourquoi, après avoir échappé à la glu de la mare, au trébuchet de l'oiseleur, au plomb du braconnier, à l'appeau du chasseur, s'être fait prendre et finir ainsi !

*
* *

Un matin, à quelques coups d'ailes du nid, elle avait tout d'un coup pris conscience de sa vie en ne recevant plus du bec maternel la pâtée coutumière d'insectes et de fruits. Aucune fibre en elle n'avait frémi de cet abandon, l'instinct filial qui survit

quelquefois chez certains animaux supérieurs à la période d'élevage n'existait pas chez elle, car la sollicitude maternelle était morte avec l'éveil de sa conscience. Elle ne ressentit même pas l'espèce d'ennui, né de l'ignorance, qui étreint les êtres livrés pour la première fois à eux-mêmes, en face de tous les problèmes de l'existence. Un subconscient lui disait qu'elle ne devait pas craindre la vie. La forêt s'ouvrait à elle comme un domaine, ruisse-lante de couleurs, de lumières, de rumeurs, im-prégnée de chaleur, crevant de provende. Elle n'avait qu'à y pénétrer, qu'à se laisser porter sur le flux de vie née avec elle et comme pour elle ; et, légère, insouciante, caquetante et jacassante autour de ses sœurs qui, elles aussi, prenaient leur place dans la forêt, elle s'abandonna joyeuse à la vie, contemplant son sort sous un angle heureux de jeunesse, de lumière et de fête.

Ses sœurs n'étaient pour elle que la société fa-miliale aux mœurs connues, aux habitudes com-munes, le point d'appui sur lequel sa vie person-nelle, son égoïsme de bête pouvaient se reposer ; leurs gestes, le critérium indispensable pour juger des autres habitants ailés qui hantaient comme elle les rameaux touffus des futaies forestières. Elle conservait avec elles et avec toute sa gent cette solidarité de race, moins accentuée chez les séden-taires que chez les migrateurs qui sentent bien plus, eux, devant la multiplicité des besoins, la nécessité de s'unir, de s'entr'aider et de se défendre mutuelle-ment.

Elle n'aurait, comme Tiécelin le corbeau, porté

secours à un compère en train de disputer à un dangereux rapace la proie convoitée. Elle faisait partie des privilégiés de la forêt chez qui les instincts altruistes sont le moins développés, pour l'unique raison que les besoins, ces grands maîtres des sentiments et des mobiles, étaient pour elle moins impérieux et les dangers moins pressants.

Ni les éperviers, ni les buses ne songeaient à faire de Margot leur pâture, préférant aux aléas d'une course et d'une lutte pour un morceau si peu friand, la chasse aux passereaux inférieurs, aux gallinacés sauvages, à la chair délicate, et incapables de se soustraire autrement que par la fuite à leur attaque impérieuse et violente.

Elle n'avait pas à s'inquiéter outre mesure de sa nourriture, car, peu délicate sur le choix des becquées, elle gobait indifféremment les insectes, les fruits, et n'hésitait même pas, l'occasion se présentant, à démolir ou à dévorer la couvée tardive d'un petit oiseau qu'elle assommait ou éloignait, à grands coups de bec, du nid où le retenait son instinct maternel.

Son plumage aux reflets changeants, son habit aux basques trop longues et comme étriquées, non plus que sa chair amère et coriace ne pouvaient guère tenter les humains, et elle n'avait réellement à craindre, mais elle l'ignorait, que la fantaisie meurtrière d'un chasseur désœuvré, en mal du coup de fusil où essayer son adresse.

Aussi, peu jalouse de la provende qui abondait dans la forêt, conviait-elle par un jacassement particulier, une sorte de roucoulement non disgracieux

et presque tendre, les sœurs en maraude à venir partager au gros chêne de la clairière ou à l'alisier de la tranchée la robuste platée de glands ou le délicat dessert de fruits rouges et sucrés qu'elle avait découverts, et dont elles se gavaient toutes, à qui mieux mieux, en caquetant comme des hommes un peu ivres devant les reliefs d'une plantureuse ripaille.

Quelquefois, souvent même, elles accueillaient Jacquot, le cousin geai, faraud, parant son habit roux de passepoils bleus, qui s'en venait à leur invite cogner du bec lui aussi et se dilater le gésier jusqu'à l'étouffement.

Et tous les soirs, après la buvette en commun à la flaque du coin ou à la source du taillis, et les envols capricieux vers l'horizon, immobiles aux quatre coins du bois, elles répondaient à l'appel de l'ancêtre Margot, la vieille pie de la forêt qui les conviait à se rassembler dans le chêne ou dans le foyard qu'elle avait soigneusement choisi pour la nuit, selon la lune, le temps, les vents ou autres accidents secondaires, et que son instinct de bête, augmenté de sa prévoyance d'aïeule, lui avait fait élire entre tous.

Elles se reconnaissaient à petits cris joyeux, étouffés, presque attendris, sautant de branche en branche, hésitantes, capricieuses, se querellant doucement pour une place qu'elles ne désiraient pas, se bousculant, animant l'arbre tout entier dont les rameaux, les feuilles s'agitaient de leur mouvement perpétuel et semblait exhaler la joie de recéler toute cette vie fourmillante et heureuse.

Puis, petit à petit, au fur et à mesure que s'enfonçait le soleil, que diminuait la lumière et que planaient sur elles le mystère de la nuit et le danger d'attaques nocturnes, la rumeur s'assourdissait, se ponctuait de silences que ne troublaient bientôt plus que de légers cris tombant çà et là de branche en branche comme un bonsoir tardif ou un appel au sommeil.

Des jours heureux avaient passé sous le soleil ; des jours de bavardage et de goinfrerie, dans les palais verts, compliqués et changeants des taillis, dans les pavillons clairs, soleilleux de la coupe, à côté des geais lourdauds, des merles dégagés et vifs, des corbeaux cyniques et monotones et des grives méprisantes ou peureuses.

Elle connaissait les arbres hospitaliers, les ravins abrités, les sources fraîches, les oiseaux amis, les rivaux et les ennemis.

Elle avait été très surprise de voir des matins entiers les geais passer sur sa forêt, s'abattant tous comme pour une pause prévue, une halte immuable, à un même grand chêne aux branches sèches, comme au point de repère d'une étape bien définie. Elle avait d'abord suivi les premiers, puis, voyant qu'ils dépassaient la forêt et s'enfonçaient vers le midi en longue chaîne grise, les avait abandonnés pour revenir à son point de départ, et huit jours entiers, amusée et curieuse, elle avait escorté, durant leur passage par son domaine, leur monotone et long défilé.

Où pouvaient-ils aller ainsi ? Quel ennemi puissant, quel rapace à l'appétit fantastique les chassait

de la forêt natale en même temps que les cohortes silencieuses des ramiers et ces nuages gris de san-sonnets, tournant comme des nuées d'orage avant de s'abattre sur les chaumes herbeux ou sur des labours fraîchement retournés ? Elle suivait leur manège avec étonnement, attentive au moindre spectacle nouveau, au moindre cri inconnu.



La curiosité était le défaut de Margot, le péché mignon de toutes ses sœurs agaces, qu'elle voyait, comme elle, accourir au premier signal étranger à leur vie.

Elles avaient entouré de loin et peureusement Guerriot l'écureuil, franchissant sans ailes, de bonds fantastiques, les abîmes qui séparaient les arbres, grimpant tout droit avec une agilité incompréhensible, et assisté de haut aux fanfares des chiens courant le lièvre.

Les bruits les plus éclatants, les rumeurs les plus violentes n'effrayaient point Margot. Elle avait entendu le coup de tonnerre qui avait arrêté l'oreillard sans soupçonner sa provenance ; elle avait suivi, curieuse, et sans y rien comprendre, les gestes de l'homme, rejetant à l'épaule son long tube fumant et d'une main tenant en l'air le lièvre mort...

Seule, l'odeur de la poudre l'avait incommodée et comme induite en méfiance, mais elle était tout de même restée sur son « foyard », à peine dissimulée, contemplant la scène, tandis que les merles

s'étaient enfuis avec des sifflements aigus et que les corbeaux filaient au loin à tire-d'aile en poussant des croassements de rappel significatifs.

Margot n'avait jamais éprouvé le danger de la présence de l'homme ; mais tout de même, à voir le lièvre inerte entre les mains de son vainqueur elle avait senti qu'elle devait se méfier de lui, bien qu'elle ne pût établir entre sa situation d'animal ailé, qui lui semblait inaccessible aux étrangers terriens et celle du lièvre mis à mort, de relation réelle et précise. Elle pensait un peu comme Guerriot, qui devant l'homme grimpe à l'arbre le plus prochain, s'y établit dans une fourche, et, le corps dissimulé, contemple, se croyant provisoirement en sûreté, et attendant le geste menaçant devant lequel il déguerpira, le braconnier qui l'ajuste paisiblement et va le faire dégringoler de sa retraite aérienne.

Mais il semblait vraiment qu'avec ces jours d'automne et le pèlerinage au loin des geais et des ramiers, la providence qui lui avait rendu si aimables les premiers mois de sa vie dans la forêt avait disparu elle aussi.

Sans doute, la nourriture restait abondante et variée, les ruisseaux épanchaient le même cristal frais, mais les premières gelées qui avaient suivi les pluies torrentielles et persistantes des derniers jours de septembre, en la refroidissant, avaient comme endeuillé la forêt. La gent ailée s'y faisait de moins en moins nombreuse, et l'humidité qui s'évaporait sous les soleillées fugaces en brouillards frais et persistants la bardait comme une malade d'une

ouate translucide de solitude et d'ennui. La toiture de feuilles se crevassait, jaunissait, s'écaillait petit à petit et laissait insidieusement filtrer sur les réfugiés des rameaux, sur les hôtes familiers des branchages des filets de pluie qui délustraient les plumages et engourdisaient les ailes.

Les feuilles tombaient toutes, tantôt lentement, à regret, une à une les soirées calmes, sans que rien, sinon leur couleur, laissât supposer leur chute prochaine, ou par rafales les jours de tramontane avec des crépitements secs et grêles qui faisaient sursauter dans leurs gîtes de ronces et fuir vers la plaine, entre les rais des sillons gris comme eux, les vieux lièvres roux.

Il s'accumulait sur la forêt de la solitude, de l'ennui, de l'angoisse, et tout ceci pesait à l'âme de Margot, aux âmes de ses sœurs, qui, avec le soleil levant, après un rassemblement instinctif, un bref lustrage des plumes ébouriffées par la brume de la nuit, prenaient leur vol vers le soleil et s'égrenaient comme une semence épandue à la volée par les doigts du matin, au hasard des haies qui bordaient les prairies de la combe ou de la plaine. Elles y venaient chercher des fruits que la forêt leur eût facilement fournis, mais qu'elles préféraient quérir ailleurs.

Et comme si les éléments n'eussent pas suffi à brouiller sa vie, à attrister ses jours, voici que les choses, elles aussi, semblaient prendre à tâche de devenir leurs complices et de se liguer contre sa gent.

Un beau soir, à l'heure où le soleil du crépuscule faisait cuivroyer la surface polie d'une petite mare

ombragée d'un saule, elle avait, le bec empâté encore de baies sucrées décrochées aux haies, rejoint vivement ses compagnes qui s'y abattaient toutes un instant avant de regagner l'asile de nuit choisi par l'aïeule.

Or, voici que, tout d'un coup, une des sœurs voulant s'enlever n'avait pu prendre son essor, et une autre de même et une troisième aussi.

Les pattes nerveuses repliées sur elles-mêmes, se redressant en vain pour l'élan, refusaient de quitter le sol et d'exécuter le saut nécessaire pour prendre l'envol, car ce n'est pas immédiatement de terre que les ailes s'éploient pour la volée. Elles étaient là, aussi empêchées que les hirondelles aux pattes trop courtes, naufragées sur des grèves de boue.

Comme si une force invincible les eût clouées, elles restaient les pieds rivés, immobiles, battant des ailes et criant de détresse. Et Margot se demandait curieusement ce qu'elles avaient ! Avec bien des peines, les prisonnières réussissaient lentement à soulever une patte exténuée par l'effort, au bout de laquelle tenait, fixée à tous les ongles, comme une corde flexible qui s'étirait doucement sans se rompre, puis demeurait ainsi, s'allongeant ou se raccourcissant selon le mouvement de la patte, tandis que l'autre jambe restait immobile sous l'étreinte gluante qui la maintenait par en bas. Et si elles voulaient à son tour soulever cette autre patte, il fallait, pour donner à l'effort la force suffisante, reposer la première et se river de nouveau au sol.

Trois étaient prises ainsi, celles qui, arrivées les premières, avaient choisi les places les plus commodes pour boire à même l'eau de la mare. Les autres, parmi lesquelles Margot, avaient été contraintes à se percher sur de grosses pierres qui n'y étaient pas les jours précédents, et faisaient autour de l'eau, sauf à l'endroit où se débattaient les sœurs captives, comme un collier ou un rempart.

Elles étaient obligées, pour atteindre la surface de la mare, de s'accroupir et de se pencher en avant, en tendant le cou, au risque de tomber et de se noyer parmi ces câbles verdâtres de mousse qui dissimulaient un fond vaseux et traître.

Suspendant cette laborieuse déglutition de l'eau puisée à petits coups, elles essayaient en vain de comprendre le mal qui subitement venait d'atteindre leurs compagnes. En vain elles voletaient au-dessus et alentour ; les autres continuaient à piailler éperdument en levant alternativement les pattes comme si elles avaient été atteintes d'une folie subite.

Le soleil, à l'occident, s'enfonçait derrière un éperon pourpre de nuage. C'était l'heure de désertier la plaine solitaire et de regagner les bois. L'aïeule au loin rappelait. Et une à une, lentement, comme à regret, Margot et les sœurs libres avaient pris leur essor, abandonnant là les prisonnières, qui, les voyant partir, agitaient plus violemment les pattes et battaient l'air de leurs ailes inutiles dans un désespoir de cris, assourdissant à entendre.

Sans doute elles narrèrent l'aventure à l'aïeule. Mais quand l'aube reparut et qu'elles revinrent à

la mare, elles ne trouvèrent plus là que des plumes brisées et quelques os rongés qui attestaient un drame nocturne mystérieux et terrible.

Aussi, pour Margot et pour toutes les pies, la mare fut désormais maudite et jamais plus, même aux jours brûlants d'été, elles ne devaient accepter l'invite miroitante de sa fraîcheur pour y tremper leur bec et y lustrer leurs plumes.

*
* *

D'autres jours suivirent avec leurs cortèges d'ennuis et de revers, car, malgré tout, diminuait maintenant la provende. Les fruits mûrs tombaient et pourrissaient sur le sol, les insectes mouraient ou s'abritaient sous la casaque chaude des écorces des arbres ; les récoltes devenaient des glanes et les repues de frugales collations.

Mais, dociles à l'instinct, malgré l'égoïsme conservateur de l'individu, dominait tout de même en elles, comme un besoin supérieur et subconscient, le souci de conserver la vie de la race ; et invinciblement, comme si quelque démon malfaisant de caquetage les eût poussées, quand l'une d'elles découvrait la pâture, le cri de ralliement lui sortait de la gorge et faisait rappliquer des quatre coins de l'horizon les commères éperdues, avec qui elle se disputait ensuite violemment à coups de bec la parcimonieuse portion sur laquelle toutes se précipitaient avidement.

C'était une heure indécise d'une après-midi bru-

meuse. Aux écoutes sur la branche dépouillée d'un « foyard » où elle se reposait de quêtes infructueuses, Margot scrutait l'espace de son œil inquisiteur et vif, quand, d'un fourré encore touffu, sous un chêne plus résistant, elle entendit le cri de ralliement de sa gent et y répondit aussitôt.

S'élevant en l'air au-dessus du lacis semi-squelettique des futaies, elle aperçut au loin deux autres agaces qui convergeaient à tire-d'aile vers le rendez-vous signalé, et y porta son vol elle aussi.

Bientôt l'odeur de la poudre, comme au jour de la mort de Lièvre, incommoda ses narines, car elle fit peu de cas du tonnerre éclatant qui l'avait précédé, ignorant tout de ses causes et de ses résultats, et les bruits l'incommodant, en somme, beaucoup moins que les odeurs.

Elle continua son chemin, et, plus dense et plus incommodante, accompagnée d'un nouvel ébranlement tonnant, l'odeur de la poudre monta dans l'air. Rien ne l'arrêtait. Elle arrivait elle aussi, après les sœurs plus habiles, quand un nouveau coup de feu déchira l'espace, illuminant sinistrement le sous-bois et qu'à ses oreilles des sifflements aigus, accompagnés d'un cinglement atroce au poitrail, lui firent, dans un cri plaintif, virer de l'aile et s'enfuir au loin.

Et presque aussitôt, se superposant inconsciemment, la vision de jadis et celle-ci se dressèrent en elle ; l'homme tenant toujours ce long tube fumant, et s'élançant pour ramasser à terre le cadavre inerte d'une compagne assassinée.

Son sang, qu'elle n'avait jamais vu, coulait en

gouttes rouges comme les baies blettes des sorbiers sur le gilet bigarré de ses plumes qui s'agglutinaient pour un pansement naturel et spontané. Un plomb lui avait traversé les chairs, et, sans mettre sa vie en péril, lui avait appris par là que l'homme était un danger. Mais que pouvait bien faire, auprès de l'assassin, la sœur traîtresse qui les attirait dans le piège ? Du même endroit le signal d'invite venait toujours ; c'était une vesprée calme de fin d'automne ; pas un fil d'air ne frôlait la forêt où les dernières feuilles, à l'extrémité des rameaux menus, se serraient, agitées comme des mains difformes pour un adieu triste ; le son s'enfonçait dans les lointains, et de temps à autre le même bruit sinistre déchirait l'espace. Des pies, des geais, les grives attardées, les derniers merles tombaient dans l'embuscade ; seuls les vieux sédentaires, pleins d'expérience et de prudence, et les savants corbeaux à l'oreille exercée ne s'y méprenaient point, sachant fort bien discerner la voix de l'oiseau de son captieux simulacre, l'appau traître du chasseur.

*

* *

Elle commençait ainsi à recevoir les dures leçons de la vie, ayant à lutter simultanément contre la triple coalition des éléments, de la faim et de l'homme.

Ah, l'homme ! elle le redoutait tant maintenant, armé ou non, car moins sagace que les corbeaux et les vieilles commères ailées, elle ne distinguait point

encore le dangereux braconnier à l'arme assassine du vulgaire quidam à l'inoffensif bâton. Elle les fuyait tous, encore que la curiosité, sa passion dominante, dût lui faire souvent courir les risques de rencontres périlleuses pour satisfaire à ses impétueuses exigences.

N'était-ce pas un de ces derniers jours ensoleillés encore qui rendent plus amère par leur beauté diaphane d'arrière-saison la perspective de l'hiver levant, qu'elle avait cédé autant au désir de voir qu'à celui d'écraser sous la raillerie et les coups de bec un héréditaire ennemi : chouette, grand-duc ou hibou, un hideux rapace nocturne, égaré, perdu, naufragé dans la lumière.

Ah ! la belle ruée des oiseaux de jour contre cet ennemi commun jetant sinistrement aux échos des alentours ses lugubres appels de détresse.

Tous se précipitaient pour le voir, battant de l'aile, ouvrant des yeux fous qui ne voyaient point et incapable de répondre aux furieux assauts de bec des ennemis. Il y avait un bruissement féroce d'ailes hétérogènes et cinglantes depuis le crépitement léger des petits rouges-gorges, aux tui-tui colorés, sortis de leurs troncs d'arbres, jusqu'au ronflement sourd, prolongé en rumeur des grands corbeaux voraces, qui, les griffes tendues, semblaient palpiter de désir à la pensée d'une chair à déchiqueter sous le pic solide de leurs becs.

Mais brusquement le cercle des oiseaux noirs s'élargit. Il y eut sur leur ligne de bataille un flottement. Sur un « coua » particulier de l'un d'eux, la bande disciplinée, docile au signal ou à l'ordre

donné, s'abattit sur des chênes à quelque cent mètres du lieu d'appel, et, comme Margot elle aussi arrivait pour prendre part à la curée commune, un oiseau tomba sous le plomb meurtrier du chasseur pendant que l'air retentissait du tonnerre bien connu, que décidément les corbeaux battaient en retraite et que continuaient à tourner autour du nocturne artificiel les imprudents oiseaux qui tombaient à chaque coup sous les plombs de l'homme.

Elle avait échappé au danger.

*
* *

La neige tomba, une poudrée légère dans le désœuvrement plat d'une soirée d'hiver, couvrant le sol d'un drap mince, troué aux endroits humides, et précisant dans l'aube du réveil, comme d'un coup de crayon lumineux, la joliesse ténue des dessins des rameaux.

Margot, ne trouvant rien à manger, partit rôder autour du village, derrière les haies des vergers et les murs d'enclos, pour chercher parmi les reliefs abandonnés par les humains la pâtée de ce jour. Sous l'abri des haies où la neige n'avait pu atteindre des plaques de terre apparaissaient. Elle s'y précipita, lorgnant de côté les maisons fermées, aux portes closes barricadées devant le froid ennemi.

Un morceau de chair odorait bon parmi l'émiettement des mottes d'une taupinière. La bonne aventure ! Et, v'lan ! un coup de bec pour le déjeuner du matin. Mais comme une réplique instantanée,

aussitôt qu'elle eut touché ce bout de lard, traîtreusement enfilé dans une invisible tige de fer, deux gifles formidables, la souffletant de chaque côté du cou, l'étourdirent subitement en la retenant prisonnière.

Combien de temps passa-t-elle ainsi ?

Elle fut réveillée par un bruit sourd et un ébranlement du sol sur lequel elle gisait. Là-bas se dressait une formidable silhouette.

Alors elle se vit prisonnière, comprit le piège, l'amorce, et s'arc-boutant violemment sur ses pattes, tirant de tous ses muscles, allongeant la tête et le bec dans le prolongement du cou, elle réussit à se dégager des deux cercles de métal qui la maintenaient. Au nez ahuri de l'homme qui accourait elle prit son vol, dédaignant le bout de lard devenu pourtant inoffensif, et s'enfonça avec des cris de peur dans l'horizon éblouissant de neige que faisait fondre peu à peu le tiède soleil de midi.

Elle venait encore de l'échapper belle et se promit bien d'être plus circonspecte à l'avenir, et de ne se jeter dans une aventure que lorsque l'exemple de ses sœurs l'aurait dûment avertie qu'elle n'y courrait aucun danger.

*
* *

Mais vraiment, ce matin d'hiver où la gelée blanche scintillait de feux varicolores au soleil levant, où la plaine flamboyait comme la surface d'un immense diamant aux innombrables facettes, ou

rien de près ni de loin ne pouvait faire soupçonner de piège et d'ennemi, comment n'aurait-elle pas, comme toutes ses compagnes d'ailleurs, accouru à l'appel de détresse d'une sœur souffrante.

C'était peut-être comme au crépuscule de jadis, près de la mare maudite ; mais là, il n'y avait point d'eau ; nul arbre ne se dressait ; seule, au loin, derrière un épaulement de terrain, une fumée bleuâtre montait calme et droite dans le froid sec du matin.

Comme au bord de la mare, en effet, sans que rien lui pût faire deviner la cause d'une telle souffrance ou d'une telle détresse, une pie, le dos acculé contre une planche assez large, comme pour se protéger de l'humidité de la terre, agitait frénétiquement en l'air ses deux pauvres pattes en piaillant désespérément.

Et de tous côtés à la fois, de sa forêt et des bois voisins, la gent de caquet vain accourait au rappel, moins pour porter secours à la compagne en péril que pour contempler le curieux spectacle qu'elle pouvait offrir à leur curiosité désœuvrée.

Les ailes fixées à la planche par deux doubles pointes invisibles qui lui causaient une atroce souffrance qu'aggravait encore l'horreur de sa position, les pattes et le ventre en l'air, la prisonnière, en proie à un vertige fou, comme si l'espace tout entier eût chaviré sur elle, le côté droit de la tête battant contre la paroi de la planche, sondait de son seul œil ouvert, agrandi par la souffrance et par l'effroi, l'abîme infini du ciel céruléen que ses sœurs emplissaient de leurs cris et de leurs tournoiements.

Peu à peu elles s'approchèrent de la captive, vo-

lant de plus en plus bas, et se posèrent enfin toutes autour d'elle, sautant curieusement, tendant le cou, allongeant le bec, et raccourcissant progressivement le diamètre du cercle qui les séparait de l'objet de leur curiosité. Bientôt Margot, plus excitée que les autres, oublieuse de sa résolution passée, et ne soupçonnant rien, passa, repassa et sauta par-dessus la criarde dont les griffes des pattes se tordaient, s'ouvraient, se fermaient frénétiquement, comme cherchant un point d'appui où s'agripper pour reprendre la station droite.

Les autres pies approchaient aussi. Nulle n'y comprenait rien, et autour de la malheureuse c'était un caquet indéfinissable et énervant de commères, un entremêlement de corps, un enlacement de gestes, de sauts de côté inquisiteurs, et de coups d'œil ahuris.

Mais tout d'un coup, passant à portée des griffes de la captive et se penchant sur elle pour mieux voir et mieux juger, Margot fut saisie violemment au cou par les pattes de l'autre, qui se cramponna à elle de toute la force de ses nerfs surexcités intensément par le désespoir. Un autre cri, un cri étranglé et aigu, le sien, répondit au cri de la prisonnière et leurs râles se mêlèrent en une cacophonie étrange dont les autres restèrent immobiles d'étonnement et silencieuses d'effroi.

Margot à tout prix voulut se faire lâcher, et comme ses râles étaient impuissants à décider la première à se dessaisir de ce grêle et mouvant point d'appui, il y eut entre les deux, sous les yeux ahuris de la tribu, un duel étrange et sinistre.

Les griffes de la prisonnière serrent à l'étouffer le cou de Margot, qui tire en arrière de toutes ses forces pour lui faire lâcher prise ; en vain. Ses pattes raidies par la colère et par le danger piétinent la terre gelée, et elle glisse et tombe allongée sur le poitrail de la compagne ; mais elle se redresse aussitôt, furieusement agressive, et cherche de son bec à demi perclus à lui percer la poitrine ou à lui crever les yeux. Elle ramène ses pattes libres dont elle enfonce les griffes dans le ventre de l'autre, en se rejetant en arrière dans l'attitude de l'effort le plus violent ; elle la piétine avec rage, mais l'autre, comme insensible à ses coups, roidie par une idée fixe, serre toujours sa griffe de plus en plus fortement.

Margot s'étrangle, son œil devient rouge, son bec s'ouvre frénétiquement pour aspirer l'air qui manque à ses poumons, son cœur saute convulsivement, tandis qu'autour d'elle caquette et jacasse de nouveau la gent, amusée maintenant de cette lutte farouche.

Les piailllements s'élèvent plus aigus, plus précipités, plus étranglés des combattantes, arrivées au paroxysme de la haine dans la défense réciproque de leur existence, quand, tout à coup, avec le déchirement d'air brusque des ailes qui prennent leur envol, un lourd silence tombe comme un ruissel de solitude sur les deux combattantes.

Un ennemi commun vient sans doute d'apparaître à l'horizon, et instinctivement, sans le connaître, pressentant l'homme, mais sans cesser de lutter avec rage contre son ennemie, Margot com-

prend qu'il faut l'éviter et se taire. Cependant l'autre continue de piailler de toute sa gorge, et bientôt surgit, distinct et brutal malgré l'éloignement, le danger appréhendé. Au loin, grandissant par degrés, énorme, monstrueux, l'humain approche, vingt fois plus haut que Margot, masse horrible, fantastique, dont les pas ébranlent le sol qui s'écrase en mottelettes, et font sur son passage destructeur un large sillon sombre entre les berges rutilantes des diamants évanescents de rosée, scintillant aux doigts fluets des herbes rases du gazon dégarni.

Il vient effrayant, rauque, soufflant comme un volcan son haleine chaude qui fume dans l'air glacé du matin, tel le tuyau de la cheminée de la chaumière ou la meule sylvestre du charbonnier de la coupe.

Il a sans doute un air effrayant, car Margot se ressouvenant des dangers anciens, oublie la douleur de son cou meurtri dans le choc formidable de frayeur qui l'emplit toute à sa vue. Ah ! le corps étiré de l'oreillard, la chute inerte des sœurs sous le plomb cinglant : c'est un danger semblable qui la menace, et, sans comprendre la mort, elle la sent venir dans ce pas lourd qui s'avance vers elle.

Ses plumes ébouriffées, son œil fou lui donnent sans doute un aspect étrange, car l'homme, en la fixant de ses yeux froids, pousse un éclat de voix sonore, un rire terrible qui l'agite tout entier et centuple encore la frayeur dont elle est saisie.

Alors il se baisse, et dans une poigne rugueuse, étau formidable autrement puissant encore que les griffes qui la retiennent, elle se sent prendre les

pattes, perd l'équilibre et reste suspendue au-dessus du corps de l'ennemie, serrée violemment aux deux extrémités par les griffes haineuses de l'une et la pince chaude et implacable de l'autre.

Un cri qui est déjà un râle s'échappe de sa gorge. Elle croit que c'est l'instant fatal, et, dans le désarroi précurseur de la mort, laisse pendre comme deux rames mortes ses ailes inutiles.

Mais, tout d'un coup, elle sent se desserrer la griffe geôlière sous un pouce musculeux qui s'introduit contre sa chair comme un levier tout-puissant. Elle respire enfin, elle n'est pas morte, sa tête est dégagée, son cou est libre. Elle n'est plus maintenant prisonnière que de l'homme seul qui la tient par les pattes en la regardant de cet œil fascinant, rond, fixe, lui montrant ce sourire insolent du vainqueur auquel elle ne comprend rien, sinon que sa situation est terrible et qu'elle ne reverra jamais sa forêt.

Alors, dans le sentiment violent de la conservation, elle essaie de lutter contre son geôlier, et de son bec conique aussitôt s'escrime de toutes ses forces sur les poings qui la maintiennent.

Mais les poings du braconnier sont durs comme les fûts des vieux chênes sous l'écorce desquels courent les insectes en été, et il répond à ses attaques furibondes et impuissantes par des éclats de rire sonores qui lui font redoubler encore les coups de bec dans l'énergie exacerbée de l'instinct conservateur.

Alors comme s'il en était fatigué ou qu'il eût prévu ce manège, l'homme ouvre la porte grillée

d'une grande cage qu'il a apportée avec lui et qu'il avait posée à terre, y jette brusquement Margot et referme aussitôt la prison.

Se précipiter contre les barreaux, s'escrimer du bec et des pattes, des ongles et des ailes, pour rompre cette muraille métallique qui la garde, passer les pattes au dehors, se battre la tête aux barreaux, Margot essaie de tout, mais tous ses efforts sont vains ; rien ne bouge, rien ne fléchit, rien ne plie.

Et, ironique, au-dessus de sa tête, la main cynique et terrible, invulnérable et hors de sa portée, balance par un crochet la prison mobile qui la transporte vers l'inconnu et vers la mort.

*
* *

Les bruits les plus divers et les plus inattendus purent bien frapper son ouïe inattentive, elle n'y prit garde. Elle était dominée par une seule idée, s'enfuir : elle était occupée d'un seul but, rompre ou desserrer le fer des barreaux, et quand elle se vit entourée d'une haie fantastique d'humains elle ne sut jamais comment et avec quelle rapidité subite avait pu grandir et se multiplier cette horde formidable d'ennemis.

Elle était incapable de les distinguer ; ils se ressemblaient tous malgré leurs tailles différentes, leurs physionomies diverses et leurs costumes variés. Ils avaient tous pour elle la même odeur, ils frayaient avec son bourreau et se résumaient en une seule idée s'intensifiant : l'ennemi, le danger, la mort.

Le cercle des ennemis se mouvait avec elle ; il en sortait des tempêtes de cris, de rires, de paroles, effrayantes pour Margot, qui, ne comprenant rien au caquetage de ces gens, et chez qui, tout-puissant, subsistait seul l'instinct de conservation, estimait en une généralisation brusque que ces cris, se rapportant à elle, ne pouvaient signifier que le désir et la volonté de la mettre à mort pour jouir de sa chair : ainsi avait-elle vu faire jadis aux voraces corbeaux, s'abattant dans un tumulte fantastique de cris sur une charogne à demi décomposée de bête, et sur un lièvre blessé, cerné, achevé à coups de bec et dévoré sur place. Il en était sans doute ainsi pour elle, et tout cri, parole ou rire, échappé d'une gorge humaine, faisait plus fort battre, sous son habit noir et blanc aux longues basques, son cœur chaud d'oiseau jeune au sang vif.

Tout d'un coup, parmi un chaos confus, un tumulte violent d'odeurs étrangères, lourdes et chaudes, il se fit nuit autour d'elle, et ses yeux noirs, aux pupilles excessivement dilatées par l'horreur, furent comme blessés d'un choc de ténèbre.

Pendant quelques instants elle demeura ahurie sous le double effet combiné de ce déluge malodorant et de cette obscurité sinistre ; puis peu à peu elle s'accoutuma. Ce n'était pas la ténèbre de la nuit, c'était le demi-jour, sale et gris de la cuisine villageoise, de la pièce quelconque d'une maison rustique devenue auberge par l'ambition rabougrie d'un paysan, rentré de la ville avec quelques sous et que la nécessité d'une distribution mal comprise oblige à transformer en salle de débit.

Au centre, se dressait un robuste pilier de pierre avec de rustiques crochets en fer forgé, scellés à même dans la masse, aussi vieux que la bâtisse, auxquels pendaient des essuie-mains douteux ; dans deux coins, des tables basses où traînaient des verres à moitié vides, embués de vapeur, et d'un autre côté l'obèse poêle de fonte, au court tuyau, au nombril rouge, où un grand feu de bois, clairant vif, répandait par toute la pièce une chaleur rance. Enfin, dans le fond, du même côté que la porte, montait le tuyé, immense cheminée villageoise, de quatre mètres carrés de surface à la base, s'effilant en haut en tronc de pyramide, s'ouvrant et se fermant par deux planches articulées, formant sur le faite une toiture mobile qui se manœuvrait du dedans au moyen d'une longue corde de chanvre, durcie et noirâtre, pendant près de la gueule d'un four de campagne où l'on cuisait le pain. Le pilier arc-boutait deux pleins-cintres perpendiculaires l'un à l'autre qui soutenaient les deux parois intérieures du tuyé, les murs de la maison en formaient les deux autres.

Tendues transversalement, de fortes perches, sèches, noires et dures, supportaient des jambons racornis, des alignements de saucisses, tandis qu'aux parois se faisant face deux gros crochets de fer, encastrés dans la maçonnerie, soutenaient deux immenses bandes de lard, demi-manteaux d'un corps de porc, saigné récemment, et sous lesquels flambait doucement un feu parfumé de branches de genévriers.

Et au centre de tout ceci, rouge et grasse, parmi

ses cuivres rutilants, sa vaisselle cliquetante sur un évier s'épanchant dans la cour, l'hôtesse, et, comme des satellites, l'hôte et deux enfants, un petit garçon et une fillette qui allaient devenir, à la suite d'une brève transaction, les maîtres de Margot.

Brusquement la cage fut jetée sur une table, à côté de verres sales où se voyait encore l'empreinte crasseuse des doigts des ivrognes, et cinq ou six personnages l'entourèrent aussitôt.

Il y eut de grands gestes de bras et de mains qui frappaient l'une dans l'autre, et que, plus effrayée que jamais, comme si elle eût assisté aux préparatifs de son supplice, Margot suivait de ses prunelles affolées, dilatées par l'horreur. Il y eut de petits doigts qui passèrent au travers des barreaux de la prison, et qui peut-être se voulaient apprivoiseurs et caressants, mais qui semblaient à Margot gros de menaces et la firent se jeter tout contre la paroi opposée de la cage, se demandant si elle ne menacerait ou ne frapperait pas à coups de bec ces griffes ennemies, plus frêles que les siennes, et dépourvues de pointes offensives.

Mais la peur fut la plus forte : il y avait autour d'elle un tel tintamarre de verres qui se choquent, de têtes qui se renversent, de cous qui se gonflent, de bras qui s'agitent, de liquides qui s'engloutissent !

Ah ! cent fois, mille fois plus redoutables que les éperviers et les busards ces ennemis géants, aux ruses multiples qui auraient épuisé d'une seule lampée la flaque d'eau limpide conservée par le pas d'un bœuf dans le terrain humide et marneux du sous-bois, et dont une seule bouchée l'eût fait

disparaître tout entière dans l'immense réservoir du ventre.

Et puis toutes ces choses qu'elle ne connaissait pas, qui lui semblaient hostiles : les couteaux affilés, éblouissants, dont elle voyait la lame si mince, complice de l'homme, fendre en deux sans effort les grosses miches de pain, les cuivres résonnant au moindre heurt, et sur la paroi d'un mur, accroché à un clou, le tuyau métallique bien connu, le fusil qu'elle avait vu jadis entre les mains de l'assassin de Lièvre et des sœurs imprudentes.

Mais, plus que tout cela encore, ce qui l'effrayait, c'étaient les masses épouvantables de ces gens qui vaquaient par la pièce ; ils semblaient monter du mystère et s'élancer dans l'espace ; c'était ce plafond énorme, fermé de toutes parts, qui pesait sur elle de toute sa masse et dont elle appréhendait obscurément la chute ; enfin une sensation d'écrasement qui l'affolait et lui faisait soit rentrer la tête dans le cou à chaque balancement des choses décrochées de la muraille, soit se musser dans le coin le plus reculé de sa cage au moindre mouvement de va et vient des hommes qui l'entouraient.

Malgré tout, dans ce désarroi moral sans nom où l'avait jetée l'aventure, elle éprouvait une sorte de satisfaction relative à sentir entre elle et ses bourreaux la fragile palissade des tiges de fer. D'hostile, la cage devenait alliée et protectrice, car Margot ne pouvait attribuer la trêve dont elle jouissait qu'à l'impuissance où se trouvaient ses ennemis d'exécuter leurs desseins.

Elle devait vite revenir de cette opinion, mais,

en attendant, incapable de se rendre compte de la résistance que les barreaux pouvaient offrir à une attaque inopinée, elle se sentait dans leur sein protégée d'un écrasement qu'elle eût cru inévitable sans leur rempart ajouré.

Toute la journée se passa ainsi en mortelles inquiétudes, en transes continuelles, au milieu d'un défilé incessant d'ennemis qui répétaient tous le même geste, porter à la bouche le verre rempli, comme pour indiquer à Margot, dans un langage d'un symbole accessible, la destinée qui la guettait.

Pourtant, nul ne lui fit de mal. Les plus méchants se contentèrent de tourner la cage, ce qui causait à la pie des frayeurs indicibles, car elle ne pouvait deviner la cause précise de ce tremblement de sa maison. C'était sans doute une attaque à son asile, mais quelle attaque ? — Et elle croyait que c'étaient les murs qui tournoyaient, les hommes qui couraient, les tables qui se dressaient, les casseroles, les meubles qui se mettaient en branle pour l'engloutir et la broyer dans leur tourbillon criard et désordonné.

Enfin l'obscurité se fit. Brisée par la fatigue, par l'émotion et par la faim, la prisonnière, habituée à reposer plus tôt, ferma malgré tout ses paupières. Un vent frais d'air sur ses yeux les lui fit rouvrir subitement ; une main sombre planait sur elle qui la frôla et disparut avec un bruit sec de ressort qui clique. La porte de la cage avait été de nouveau ouverte par l'ennemi ; elle n'était pas en sûreté dans sa palissade de barreaux. Et, la tête ballot-

tante, elle agitait avec ses dernières ressources d'énergie flageolante cette idée horrible, quand un jour factice, d'abord rougeâtre et fumeux, sembla trouer la pénombre, puis éclata en rayonnements vifs avec de grands îlots de lumière crue et des pans d'ombre violents qui faisaient des gouffres mystérieux où s'agitaient confusément des vies larvaires.

Les paupières de Margot, inhabituées, se fermèrent violemment sous cette clarté de lampes comme des rideaux insuffisants, une cretonne de chair mince à travers laquelle passait de la terreur filtrée par l'angoisse de sa première vision, et, dans un cauchemar aussi long que dura la veillée, elle eut la sensation confuse et atroce de forces tourbillonnantes, s'agitant autour d'elle, contre lesquelles elle était absolument impuissante à se défendre.

Puis ce fut tout de même la nuit et le silence et le sommeil. Ce sommeil fut un repos. Ce ne fut pas sans doute la douce béatitude des nuits d'été, à l'abri des vertes toitures élastiques, dans le voisinage pressenti des compagnes. Mais Margot ne faisait pas non plus partie des animaux supérieurs chez qui l'instinct conservateur, plus fort que le besoin de repos, fait veiller longtemps la bête, face à face avec le danger, attendant la défaillance dont elle profitera pour reconquérir la liberté perdue ; elle dormit donc et se reposa.

Éveillée avec l'aube, alors que tout reposait encore dans la maison, elle vit les choses sortir lentement de l'ombre ; elle put les contempler inertes, mortes au mur ou sur le sol, et faire entre celles-là

qui ne se mouvaient pas et les humains qui s'agitaient une première classification ; les premières n'étaient pas des ennemies, elles avaient une vie semblable à celles de sa forêt, les vivants seuls étaient à redouter.

Après ce premier et long examen où la curiosité presque toujours l'emporta sur la frayeur, et aussi naturellement que si elle eût été dans sa forêt, sans songer d'où pouvait lui venir cette provende inattendue, elle attaqua indifféremment les graines connues qui traînaient dans sa cage, et d'autres choses inconnues, des friandises odorantes et tentantes : gâteaux, biscuits, sucre, qu'une main providentielle avait emprisonnées entre les barreaux.

Sur une petite tasse, pleine d'eau tiédie où surnageaient des poussières complexes, elle aplatit son cou presque horizontalement, ouvrit le bec au niveau du liquide, l'y plongea tout entier en l'entr'ouvrant selon un angle très aigu, puis releva vivement la tête pour déglutir l'eau ainsi puisée, dans un renversement du cou et un redressement du bec qui semblaient une contemplation du plafond ou une extase mystique, et elle recommença plusieurs fois de suite ; ainsi buvait-elle jadis aux flaques fraîches perdues aux combes marneuses des sous-bois de liberté.

Alors, dans la semi-tranquillité des besoins primordiaux presque satisfaits, s'associa dans son esprit cette première idée que les êtres bruyants et terribles qui l'entouraient n'en voulaient peut-être pas à sa vie, puisque seuls ils avaient pu, for-

çant la retraite et sans lui faire de mal, lui donner la nourriture dont elle avait besoin. Toutefois, craignant un piège ou une reprise, peut-être même une fuite de cette provende prisonnière au fer de ses barreaux, elle se hâta de dévorer tout ce qu'il en restait en entendant dans l'étable voisine le clairon criard des coqs et des aboiements de chien.

Elle connaissait les seconds, qui ne l'inquiétaient que médiocrement, n'ayant jamais eu à souffrir ni à se méfier de ces braillards à quatre pattes dont le nez, même dans leurs courses les plus folles et leurs enthousiasmes les plus frénétiques, ne quittait jamais le sol et dédaignait l'espace aérien où se passait sa vie ; mais elle appréhendait beaucoup le tintamarre des premiers qu'elle ignorait complètement. Et de nouveau la saisit l'angoisse de l'inconnu, quand, bientôt, des voix humaines avec des heurts et des chocs sourds retentirent derrière les murs qui limitaient la pièce.

Bientôt, dans un tumulte sabotant de pas pressés, l'homme parut. Pour Margot c'était encore l'ennemi, le semblable de celui qui l'avait capturée, car, même dans la suite, quand elle connut particulièrement tous ses bêtes, elle ne put jamais établir quel était celui qui l'avait transplantée du champ de givre où elle râlait, aux griffes de la compagne, à cette maison triste et enfumée.

Elle le regarda de côté, curieuse et défiante, le bec tendu, prête à la défense, et l'autre, en voyant qu'elle avait dévoré ses provisions, poussa une exclamation de gaieté sur le sens de laquelle se méprit la prisonnière, car les plumes de son cou se

hérissèrent et son œil noir, en s'agrandissant, brilla plus intensément.

Alors l'ennemi resemait du grain dans la cage et mit de nouvelles sucreries entre les barreaux, tandis que Margot, ahurie et enflant son aile, reculait vers le côté opposé, le bec fixé vers lui.

Puis il se mit à sa besogne, et, tout en vaquant, le balai à la main, aux soins de propreté de la cuisine, du coin de l'œil il surveillait la pie, pour voir si elle ne toucherait pas aux friandises qu'il lui avait renouvelées. Margot n'y songeait guère ; elle voyait des nuages de poussière s'élever et s'enfuir devant le balai de l'homme qui la guettait ; elle sentait peser sur elle la question de ses regards louches ; elle se croyait le but de ses efforts et de son travail et faisait des recherches louables pour déduire logiquement, des faits et gestes qu'elle lui voyait accomplir, l'idée qui pût se rattacher à son sort.

Deux idées directrices se combattaient dans sa cervelle : les mouvements et les bruits de l'homme lui étaient-ils favorables ou hostiles ? ou, pour être plus précis, car les deux idées qui la hantaient étaient bien définies et nettes, l'homme voulait-il la remettre en liberté ou la tuer ? car Margot ne songeait pas qu'il pût y avoir entre les deux de solution moyenne, n'ayant jamais vu de captif et n'en ayant jamais fait.

Son séjour en cage lui paraissait donc une situation passagère, mitoyenne, une sorte de station avant d'être rendue à la liberté première ou mise à mort.

Et aussitôt l'espoir lui vint que l'homme la remet-

trait en liberté puisque, déjà longtemps, il l'avait laissée tranquille et lui avait même donné la provende, dont manquaient là-bas, par la forêt dénudée, les sœurs libres et maigres.

A ce moment la porte de la chambre tourna de nouveau, et la femme fit son entrée. La question se compliquait, les regards de Margot se portèrent alors alternativement de l'homme à la femme, cherchant à distinguer ces deux êtres de même structure, qui lui paraissaient identiques, et rechercher si elle devait plus se défier du premier que du second.

Son odorat et son ouïe, son odorat surtout, lui firent augurer favorablement de la bénignité du deuxième, car la femme ne sentait pas le tabac et, encore que sa voix fût désagréable et criarde, elle se rapprochait un peu, par le timbre, de celle des êtres de sa gent, moins rude et moins rauque que celle du mâle. Mais, quand les enfants parurent, ce fut à leur taille plus rapprochée de celle du niveau de la table qu'elle les jugea différents des premiers. Elle n'était pas obligée de lever le bec pour suivre leurs yeux et elle n'avait pas à craindre qu'ils tombassent sur elle pour l'écraser.

Ce fut ainsi qu'elle commença à connaître les êtres et les choses domestiques. Les enfants vinrent pépier autour de sa cage, l'appelant de vocables adoucis et caresseurs qu'elle écoutait, le cou tourné de côté, avec une allure féminine un peu coquette, lui passant à travers les barreaux de petits morceaux de biscuit et de gâteau, auxquels, de temps à autre, elle donnait un coup de bec rude et précipité,

qui faisait cascader le rire dans leur gorge, à son grand ébahissement.

Mais comme ils ne cherchèrent pas à lui faire de mal, pas plus d'ailleurs que les autres humains qui, dans la journée, vinrent s'asseoir à table, choquer le verre, crier et rire et se secouer, elle eut vite confiance en les gens de la maison, et, vers la fin de la journée, acceptait presque toutes les friandises qu'on lui tendait à travers les barreaux. Gavée depuis le matin, elle les touchait à peine pour y goûter, et les laissait retomber au pied de l'écuelle où tiédissait son eau, les mettant peut-être en réserve par on ne sait quel instinct qui ne s'était jamais manifesté dans ses heures de liberté et qui naissait sans doute de l'inquiétude sourde, de l'irréductible méfiance envers l'homme, écloses avec la captivité.

Plusieurs jours consécutifs, ce fut ainsi une accoutumance lente et calme aux êtres et aux choses, dans l'attente d'une délivrance qu'elle espérait toujours prochaine et dont elle manifestait le désir en cognant à coups de bec aux barreaux de sa prison.

Elle connaissait maintenant tous les habitants du logis ; elle avait appris à distinguer les enfants à leur odeur particulière, à leur costume aussi, et se livrait à chacun d'eux selon le degré de confiance qu'il lui avait inspiré, moins par ses intentions personnelles à son égard que par ses attributs particuliers : odeur, voix, vêtement, gestes, taille. Elle se fiait plus à son instinct qu'aux apparences. Elle préférait la petite fille, plus douce, et sa mère, au petit garçon turbulent et vif, et surtout à son père,

à l'organe tonitruant, puant le tabac par tous les trous de son tricot et soufflant une fumée qui l'empestait, plus désagréable encore que celle dont ses narines avaient été offusquées le jour où son sang perla rouge aux mailles touffues de son gilet bigarré.

Elle attendait inlassablement sa délivrance, à laquelle elle croyait de toute la force de son amour de la vie, décuplée de la confiance lentement acquise en ceux qui l'entouraient.



Elle vécut bientôt dans une sorte de fièvre qui lui faisait interpréter dans un seul sens et déformer, selon le besoin créé par son désir, les actes les plus ordinaires qu'elle voyait accomplir, ceux même auxquels elle s'était déjà habituée et dont elle avait saisi la signification. L'instinct de liberté, bouillant en elle, dominant tout, renversait les associations d'idées qui auraient dû être stables. D'un autre côté, les geôliers, interprétant en résignation à son sort cette vivacité inaccoutumée, cette légèreté sautillante, ce babillage frénétique, songeaient à réaliser enfin leur désir, et à donner à la vie de Margot et à sa situation dans la famille sa position définitive.

Il y avait donc un malentendu, une incompréhension réciproque, créant un état extrêmement dangereux pour la captive, qui précipitait sans le vouloir un dénouement fatal.

C'était une après-midi morose de fin d'hiver, un

temps de dégel qui confinait tout le monde à la maison, dans la paix somnolente des chambres chaudes, tandis qu'au dehors le paysage se dénudait, sale, gris, cinglé de pluie, fouaillé de vent, et semblant tituber de spleen comme un ivrogne qui reprend sa marche après avoir dormi dans les fossés du chemin.

Il y avait de l'ennui qui cernait la maison, qui assiégeait les êtres, qui filtrait au travers des murs : l'angoisse des changements de saison résonnant en coups sourds aux cœurs des humains, et que Margot égayait de ses sauts saccadés et de son babil fiévreux, ce qui décida ses maîtres à agir.

Bientôt, une main qu'elle jugea libératrice ouvrit la porte de la cage, et déjà Margot se précipitait sur l'ouverture, quand cette main, comme celle du braconnier de jadis, étendit toute grande sur elle la menace de sa quintuple pince de chair musculeuse et perfide.

Margot battit en retraite au fond de la cage, mais la main l'y suivit, volontaire et terrible, et bientôt elle plana sur son corps comme un oiseau de proie qui va fondre sur sa pâture. Le temps de lever le bec et de la voir et elle s'abattit en effet, brutale et puissante, l'entourant comme une sangle épaisse, lui serrant le poitrail et le dos, et l'attirant au dehors malgré sa résistance, dans une cascade de l'eau du bol renversé et un basculement de la cage qui s'écroulait sur le sol.

Mais alors Margot, de grands coups d'ailes impétueux et brusques, de coups de bec et de coups de griffes, simultanés et violents, se fit lâcher par

l'homme, et, prenant son vol d'un rapide coup d'aile se précipita vers la lumière et vers la liberté.

Un choc violent, une meurtrissure au bec, une blessure au poitrail, et elle s'abattit sur un évier humide, parmi un tintamarre fantastique de vaisselle renversée ou cassée pendant que la main, plus rude et plus brutale, s'abattait de nouveau sur elle et la serrait frénétiquement.

Margot ne savait pas ce que c'était que la fenêtre et les vitres transparentes qui dressaient un obstacle infranchissable et traître entre le jour libre et la prison. Elle s'était précipitée contre le verre qui avait résisté au choc, et, dans l'étonnement d'un pareil résultat, laissant ployer ses ailes, elle s'était abattue lourdement.

Maintenant, l'homme furieux la tenait, la serrant violemment comme pour l'étouffer, et Margot comprenant qu'on lui refusait la liberté, crut que sa dernière heure était venue.

Elle se débattait de toutes ses forces, essayant de griffer de ses pattes les mains solides qui l'emprisonnaient, mais elle se rendait bien compte que ses efforts, comme jadis dans la plaine fatale, seraient vains, et elle frémit de toutes ses plumes quand elle vit luire, aux mains de la femme, des ciseaux brillants qui s'ouvraient comme un bec éclatant et perfide et se refermaient avec un sifflement sinistre.

Ce bec allait la dévorer.

Elle fut retournée, comprimée, immobilisée dans des mains anonymes et presque aussitôt elle sentit au croupion une douleur atroce, comme si, prises

dans un engrenage implacable, les grandes plumes rectrices de sa queue, le gouvernail sûr de son vol, eussent tourné dans leurs alvéoles avant de s'arracher.

Puis ce fut aux rémiges : successivement elle sentit s'engourdir, sous d'effroyables pincements, son aile droite et son aile gauche, puis elle entendit des crissements secs, accompagnés d'un petit bruit crépitant de choses légères qui tombent.

En même temps, à demi étouffée par la poigne de l'homme, elle râlait lugubrement comme une poule saignée, dans les derniers sursauts de l'agonie. Elle attendait le coup final, sans se douter de ce qu'il serait, sans savoir, dans l'angoisse indicible d'une douleur plus aiguë encore que celle qu'elle venait d'éprouver.

Et voilà que, brusquement, sans savoir pourquoi, bien que fût toujours vive la douleur des plumes secouées dans sa chair, l'étreinte se desserra, et elle se trouva posée, ahurie, sur un coin de table, entourée du rire ironique et gouailleur, qu'elle ne comprenait pas du reste, des gens de la maison et des hôtes passagers du cabaret.

Alors, sans se rendre compte de ce qui s'était passé, elle bondit en éployant ses ailes pour filer de nouveau et quand même, à tire-d'aile, vers la fenêtre ; mais ses ailes impuissantes, au contraire de l'accident de la mare, ne la soulevèrent pas ; elle retomba lourdement sur la table, aux éclats de rire plus violents de ceux qui l'entouraient.

En vain, et pendant longtemps, battit-elle ses deux moignons rognés, son corps ne se soulevait

plus. Seules, ses pattes, restées solides, exécutaient le saut préliminaire, qui, si gracieux d'habitude, était ridicule et grotesque, et la pauvre mutilée agitait en vain sa tête, ses pattes, son corps, son cou, comme si elle essayait une danse douloureusement risible, sans autre résultat que de provoquer un déchaînement régulier et criard de rires exaspérants.

Alors elle se rendit compte que quelque chose était changé, qu'un abîme venait d'être creusé entre elle et la liberté, qu'elle ne pourrait plus ni voler, ni s'enfuir, qu'elle était irrémédiablement captive, et comme si un violent désespoir se fût emparé d'elle, elle s'enfuit vers sa cage fermée où elle ne put rentrer, tourna autour, se blottit derrière contre les barreaux, enfouit sa tête sous son aile rognée, et refusa obstinément de manger, de boire et de bouger pendant tout le reste du jour.

Les gens autour d'elle défilaient comme des visiteurs auprès d'un malade, s'enquérant, parlant gravement. Indifférente, abîmée dans sa douleur, elle les laissait passer et dire, sans autre geste qu'un hérissément frissonnant et comme frileux des plumes marquant avec la vie qu'un immense désespoir de bête agitait là ce pauvre corps désemparé et mutilé.

*
* *

Mais chez Margot, jeune encore, les sensations étaient fugaces, les sentiments à fleur de cervelle,

et après le sommeil de la nuit, car elle dormit malgré tout, elle avait non pas oublié complètement son sort et sa captivité, mais dilué en partie son désespoir dans le besoin de l'appétit à satisfaire et le souci de la sécurité. Elle mangea donc aux gâteaux et aux friandises qu'on lui présenta ; elle but dans la tasse l'eau fraîche qu'on lui versa et, de table en table, de chambre en chambre, promena, en sautillant, une douleur qu'abolissait progressivement la curiosité incongrue dont elle était affligée.

Elle examina tout avec un soin qu'on eût dit méticuleux : mais qui pourrait être sûr de savoir sous l'angle de quels besoins elle jugeait des choses ? Il y avait certainement celles qu'on pouvait manger, puis les objets brillants qui l'attiraient, par un sentiment instinctif de malsaine et irrésistible curiosité, enfin la plus grande partie qui ne l'intéressaient que par leur nouveauté et vaguement, selon l'instant, la place qu'ils occupaient et l'utilité toute spéciale qu'elle en tirait momentanément.

Elle affectionna bientôt particulièrement la table d'où lui tombaient les bons morceaux, la table où brillaient les couverts de métal, l'acier des couteaux, les couleurs vives et chaudes des vins et des liqueurs, les reflets de lumière aux ventres des soupières.

Pendant les repas, elle tournait autour des convives, le cou tendu de côté, la tête penchée obliquement pour suivre les mouvements qu'ils faisaient, et écouter si l'un d'eux ne la convierait pas à recevoir le relief attendu. Elle avait assemblé assez vite à l'idée de plaisir sensuel, c'est-à-dire de mangeaille,

les deux syllabes de son nom, Margot, et quand elles retentissaient, on la voyait, la tête tournée, fixer avec une rigoureuse exactitude, selon une perpendiculaire à son trou auditif, la direction de celui qui l'appelait et y sauter et y courir, les moignons étendus pour faciliter sa course et accélérer son allure.

Elle était là autour, avec le chien Miraut, qu'elle ne craignait pas beaucoup, le chat Mitis, aux allures doucereuses, aux oreilles extrêmement mobiles, aux narines palpitantes, à la queue perpétuellement en mouvement, dont elle redoutait la griffe acérée, encore qu'il y eût entre les deux un pacte de tolérance tacite, conclu à la suite d'une violente querelle, où ils avaient appris mutuellement à respecter l'un, les griffes de l'autre, le second le bec solide de la première.

Alors les jours commencèrent à défiler monotones et gris parmi l'abondance d'une nourriture savoureuse et variée, tandis que la grande douleur désespérée du début s'en allait peu à peu, sous la double influence déprimante de la chaleur lourde, étourdissante, de l'intérieur enfumé et des digestions laborieuses d'un perpétuel festin.

Le dehors, la rue, le soleil lui étaient encore interdits, mais elle les avait presque oubliés, et seul, un instinct sommeillant lui faisait encore, à chaque réveil, battre des moignons comme pour l'essai d'un vol interdit et l'espoir d'une liberté perdue.

Elle connaissait les coins paisibles de la cuisine, le retrait derrière le poêle auprès du cendrier de pierre, sous la gueule du four où l'on cuisait le pain ;

elle savait les endroits d'où elle pouvait narguer Mitis et agacer Miraut sans craindre la griffe du premier et la dent du second.

D'ailleurs ses agaceries avec Miraut ne dépassaient jamais la limite des plaisanteries permises entre bons camarades. Celui-ci, lors de leur première rencontre, l'avait flairée longuement, la bousculant même un peu du museau avec des frémissements de mufle, qui, pour quelqu'un d'averti, décelaient des nuances d'impressions très délicates. Sur quoi il s'était fait un jugement et un sentiment : quelque chose comme une indifférente ou plutôt une passive pitié pour cet être sauvage, prisonnier, déchu, pas même bon à manger et parfaitement incapable de lui nuire.

Miraut, en tant que chien courant, n'attachait que la chasse du gibier à poil, ou, faute de mieux, comme pis-aller, une pointe en coups de gueule sur un piètement frais de perdrix et de cailles. Quant aux grives, merles, pies ou autres oiseaux des bois, fi ! ce n'était pas digne de son nez.

Aussi maintenant, quand un excès d'ennui ou un débordement de bonne humeur se manifestait chez Margot, elle allait furtivement par derrière saisir dans son bec le bout de la queue du chien qu'elle pinçait légèrement, puis s'enfuyait en sautant et revenait, tandis que Miraut, pas très ennuyé au fond, ni fâché, lui tournait obliquement un gros œil rond, poussait un grognement, ou d'un geste brusque la menaçait de sa dent, sans jamais lui faire le moindre mal, ainsi qu'il agissait d'ailleurs avec les enfants auxquels il était habitué.

Margot ne se permettait pas de ces plaisanteries avec Mitis, et si par hasard un conflit surgissait pour l'attribution d'un morceau, elle battait prudemment en retraite après avoir dûment envoyé, pour la satisfaction de son amour-propre, quelques bons coups de bec à son ennemi.

Elle appréhendait beaucoup les buveurs dont les grosses mains l'effrayaient, et, en général, n'aimait pas qu'on l'empoignât, car, chaque semaine d'abord, chaque quinzaine plus tard, l'homme recommençait avec les ciseaux, dans la crainte d'une évasion problématique, la première opération qui avait définitivement fermé à Margot le chemin des airs. Aussi, quand elle le voyait saisir le bec de métal brillant qui sifflait, commençait-elle à se cacher partout où elle se croyait introuvable ou inaccessible : sous les meubles, dans les coins obscurs et étroits, jusque dans le sommier à ressort du lit où, pour l'atteindre, il avait fallu bousculer la literie et créer par toute la pièce un désordre fantastique, un remue-ménage impossible.

Ç'avait été ensuite une poursuite éperdue dans la maison, car, se voyant découverte et sur le point d'être saisie, Margot avait cherché son salut dans la fuite, et ce ne fut qu'après un quart d'heure d'une course désordonnée qu'à bout de forces, le cœur sautant, elle s'était laissé saisir par la fillette dont elle escomptait moins de brutalité et plus de pitié. Mais la petite l'avait dû remettre à l'homme, et ce jour-là, comme les autres, Margot subit son sort : l'opération douloureuse et offensante des ailes raccourcies.



Cependant le printemps venait. Par les fenêtres, le soleil, forçant les voiles de buées, entraît dans les pièces de la maison, faisant danser autour de ses rayons des sarabandes de poussières, illuminant les vieux cadres dans lesquels s'empourpraient des chromographies violentes, jouant avec les surfaces polies, se reposant complaisamment aux ventres des bouteilles, aux panses des soupières qui luisaient comme des joues rebondies d'ivrogne enluminées par le vin.

Ce jour-là, Margot fut plus vive, plus sautillante, plus fiévreuse ; souvent elle sauta jusqu'à la fenêtre, tâtant du bec sans y rien comprendre les vitres rigides et respirant par tous les pores cette chaleur naturelle dont elle était sevrée depuis si longtemps.

Elle n'avait jamais osé sortir par la porte, car chaque fois qu'une poussée violente l'ébranlait dans un bruit sourd, s'encadrait en même temps, dans son chambranle, la face, pour elle rébarbative, d'un client dont elle se défiait toujours et dont elle craignait la masse pesante, s'ébranlant, en faisant trembler sur leurs étagères les tasses, les verres et les bouteilles dans un tintement étouffé et comme peureux.

Peut-être que les choses avaient peur aussi, puisqu'elles murmuraient et frissonnaient lorsque l'humain s'approchait en martelant le sol de ses gros souliers garnis de clous.

C'était par la fenêtre qu'elle voulait sortir ; un midi de mai ensoleillé elle lui fut enfin ouverte.

Quand elle fut sur le rebord extérieur, changeant brusquement d'atmosphère, passant de la lourdeur malade et empuantie de la cuisine à la pureté et à la fraîcheur printanières, elle éprouva une sensation analogue à celle qu'elle avait ressentie jadis en s'engouffrant dans la maison.

Déshabituée de la lumière, de l'air vif, de l'espace infini où elle voguait jadis, elle eut, en y rentrant, un éblouissement, une peur instinctive de revoir un monde oublié, lointain, presque étranger.

Mais cette sensation ne dura pas ! Tout au fond de son cœur restait trop vivace l'amour des espaces et l'instinct sauvage, c'est-à-dire l'instinct de vivre sa norme au milieu des semblables et non parmi des étrangers.

Une réminiscence venue des tréfonds de l'être, comme une grande vague d'équinoxe sauvage, balaya tout le passé, et ses ailes frémissantes s'ouvrirent largement pour l'essor et la fuite vers la forêt.

Lourde elle retomba sur le sol, étourdie du choc qu'elle n'avait pu prévoir, se souvenant de sa situation que l'enthousiasme grisant lui avait fait oublier, et sentant sourdre en elle un désespoir immense contre lequel elle voulait lutter. La forêt était au loin, dans la direction du soleil ; elle le sentait intensément ; elle y irait tout de même, courant sur ses pattes, battant des moignons et serait libre. Et elle partit !

Mais elle n'avait pas fait dix sauts que le brou-

haha de la rue et le mouvement fantastique des masses l'épouvantaient. Des animaux qu'elle n'avait jamais vus de près ni d'en bas, des chevaux et des bœufs, traînant derrière eux des fracas assourdissants de ferraille, se mouvaient, criaient, menaçaient ; des hommes aux gestes cinglants, aux cris aigus, les accompagnaient ; des gamins lançant des cailloux convergeaient vers elle en hurlant : partout il y avait danger, menace d'écrasement et de mort. Le cercle sans cesse renouvelé qui lui barrait la route était infranchissable, la mort l'y guettait, les gamins lui jetaient des pierres qu'elle évitait à grand'peine, et se rapprochaient ; il fallait au plus vite battre en retraite vers la sécurité. Ce fut une douleur atroce pour elle ; elle rentra, et, morne, désespérée, courut se cacher sous la gueule du four, près du cendrier où elle resta tout le jour, immobile et aussi désolée que l'après-midi où le maître lui avait rogné les ailes.

Avec le sommeil pourtant s'assoupit la douleur, et le lendemain, attirée par une invincible force, elle revint se percher dans l'embrasure de la croisée, défiant et résignée, observant avec soin le champ de liberté restreint dans lequel elle pourrait, à l'avenir, évoluer sans péril.

L'entrée de la maison ne donnait pas directement sur la rue ; une petite ruelle, comme un large sentier, resserrée par deux bâtiments, et entre les cailloux de laquelle se dressaient des touffes d'herbe fine et robuste, y conduisait. Mais devant la porte, entre la maison et un vaste hangar ouvert à tous les vents sauf du côté qui faisait face à l'entrée,

s'étendait une cour assez grande, à peine sablée, givrée d'herbe rase par endroits et barrée au nord par un gigantesque fumier, suintant un sang brunâtre, dégouttant dans des rigoles noires qui l'entouraient comme les fossés d'un ancien château féodal.

Sous la fenêtre où elle était, un gros tronc à peine équarri, équilibré sur trois pieds rustiques, serrait entre ses fibres comme une minuscule croix byzantine l'enclume à chapeler les faux ; elle y sauta pour gagner sans encombre le sol, et ne voyant pas dans cette première aventure de danger immédiat.

Alors, elle évolua avec soin par toute la cour et le hangar, sondant les trous, retournant les petites planches, remuant les cailloux, puis sautant par bonds successifs pour arriver à se percher sur une échelle de voiture, afin de pouvoir contempler d'assez haut et de points de vue divers et variés, le paysage où elle aurait à vivre ses jours, et se familiariser le plus vite possible avec les choses qu'il fallait se concilier.

Mitis, assis sur le seuil de bois, usé au milieu par le baiser claquant des sabots, par la morsure des gros clous de brodequins, les oreilles horizontales, épiant sans en avoir l'air les bruits de l'intérieur, la regardait faire avec indifférence.

Le clairon du coq l'effraya tout d'abord au point de la faire se cacher derrière les tas de bois du hangar ; mais voyant, au bout d'un certain temps, qu'elle n'était pas poursuivie, elle sortit, et, ayant reconnu la cause de ce vain tintamarre, elle demeura quelques instants tout étonnée qu'un oiseau

si petit pût pousser des cris si compliqués et si perçants.

Elle l'examina longtemps, croyant à une fumisterie ou à une trahison comme l'appeau du chasseur ou le grand-duc articulé. Elle tourna autour de Chanteclair, qui, grave, la crête en cimier, les barbillons écarlates au vent, la regardait d'un œil indifférent, comme n'appartenant point à son sérail.

Quand elle se fut bien rendu compte qu'il était réel et vivant, elle demeura un peu ahurie, et pendant longtemps elle ne s'en approcha qu'avec appréhension comme d'un être bizarre et énigmatique.

Ce ne fut que plus tard, quand elle eut bien observé ses gestes et compris sa vie, qu'elle l'engloba dans la même dédaigneuse colère dont elle enveloppait les êtres de sa gent.

Elle vécut dès lors moitié dans la cour, moitié dans la maison, se promenant, farfouillant, observant ce qui se passait au dehors, clignant de l'œil vers la rue, cherchant gravement sous les petits morceaux de bois, se perchait aussi haut que possible et guettant les moineaux qui l'agaçaient par un sentiment complexe et un peu trouble de jalousie indéfinie à les voir voler librement, et de mépris à les sentir, de bon gré, s'approcher de l'homme. Elle cherchait à les assommer en leur flanquant de grands coups de bec, mais les autres ne s'y frottaient point et s'ils ne craignaient guère les poules, ils l'évitaient avec soin.

Elle n'osait trop se risquer avec Chanteclair, ni avec les gélines qui lui paraissaient de taille à sou-

tenir ses querelles ; d'ailleurs, elle les voyait prisonnières de l'homme, et n'avait pas encore à ce moment contre cette race, comme contre les moineaux, des mobiles de haine nettement précisés.

Mais au fur et à mesure que le soleil devenait plus chaud, l'air plus odorant, que les arbres verdissaient, quelque chose comme une vague saoulerie montait en elle, la troublait, et se manifesta bientôt par d'inexplicables colères contre les poules qu'elle voyait se rouler dans la poussière, égratigner le fumier et s'enfuir devant le coq...

Toutes les Picorées de la basse-cour éprouvèrent en moins d'une semaine la solidité du bec de Margot et la résistance des muscles de son cou. Elle avait l'air de se promener ou de jouer indifférente, et, au moment où elles s'y attendaient le moins, leur bondissait furieusement dessus, s'éreintant à les poursuivre et à les frapper dans la joie d'apaiser un impérieux et primordial besoin.

Elle mettait même à les rattraper un acharnement particulier, cherchant à les acculer dans quelque coin où la bestiole ahurie, désarmée, se laissait cogner en hérissant ses plumes, garant sa tête et poussant de petits gloussements étranglés de douleur et de crainte, sans songer, dans sa stupidité de bête, désarmée de sentiments courageux par un long esclavage domestique, à résister à une attaque aussi audacieusement décisive.

Tout serait bien allé et les victoires particulières sur les Picorées auraient pu durer longtemps, si, certain midi, au moment où, rassemblées en tas, elles becquetaient le grain que la main de la pa-

tronne venait de leur épandre, Margot n'avait voulu continuer ses exploits et s'attaquer à l'une d'entre elles. Mal lui en prit. Sentant sa force, toute la gent géline rassemblée, épousant la cause de la sœur, tomba à cols raccourcis sur Margot, et se mit en devoir de lui rendre en bloc, et généreusement, les coups de bec qu'elle leur avait précédemment distribués. Ce fut un beau tumulte ; les têtes se redressèrent, abandonnant le grain, les plumes se hérissèrent, les ailes s'enflèrent, et des piaulements précipités et brefs de colère s'exhalant de tous ces becs tendus en avant firent un vacarme de caquets indescriptible. Fortes de leur nombre, de leur solidarité reconnue, le cou baissé elles s'élancèrent, cognant de toutes leurs forces sur Margot qui, devant cette horde menaçante, battit précipitamment en retraite. Mais la troupe colère la suivit, et, cognant d'un côté, tapant de l'autre, lui arrachait des plumes et lui trouait la peau.

La porte de la maison était ouverte. Elle s'y engouffra, entraînant à sa suite toute la bande furieuse, ivre de colère, assoiffée de vengeance, qui l'eût infailliblement mise en pièces si les hommes ne s'étaient brusquement levés devant cette invasion subite et n'avaient mis en déroute le troupeau gloussant. Dès lors, Margot ne se frotta plus à Picorée.

*
* *

Les jours de pluie elle faisait les délices des hôtes du cabaret, qu'elle égayait par ses mouvements

vifs, ses recherches grotesques et ses petits cris perçants.

Elle prenait tout ce qu'on lui jetait, comestible ou non, et, selon le caprice de l'heure, le mangeait ou le cachait dans quelque coin, sous son bout de planche ou un caillou léger. Il n'y avait plus maintenant dans la cour de morceau de bois qui ne recélât quelque morceau de pain, de sucre ou de pomme de terre, même des sous, ce qui procurait de temps à autre aux bambins de la maison de bien agréables surprises. On se demandait pourquoi ces cachettes dont profitaient les poules, car rarement elle les revenait visiter, n'ayant jamais faim, et les petites pièces de monnaie, peu brillantes, ne la charmaient pas outre mesure.

Mais les couverts d'argent, les ciseaux d'acier, la montre de l'homme la séduisaient ; par une prescience étonnante, elle sentait que ses hôtes l'auraient corrigée s'ils s'étaient aperçus qu'elle les dérobaient ; aussi épiait-elle l'instant où elle serait seule pour, par un sentiment de possession exclusive, une avarice particulière, voler et cacher les choses brillantes qu'elle désirait. Elle vola ainsi plusieurs couverts d'argent qu'elle transporta dans un grand trou, au fond du hangar, derrière une haie défensive de fagots où elle apporta dès lors tous les objets un peu brillants qu'elle put dérober. Ce fut ainsi qu'elle suscita un jour, sans le savoir, une rixe qui faillit devenir tragique.

Elle rôdait sous les tables, une après-midi brumeuse, désœuvrée, cherchant parmi les choses quelque motif de jeu ou de chicane, se garant des pieds

des buveurs qui tuaient là le temps en vidant des verres et contant des histoires.

Ils étaient là quatre ou cinq autour de la table ronde, les coudes sur un tapis de toile cirée, éclaboussé de vin, gueulant et riant, très excités, presque ivres, choquant les verres et les bouteilles, et ayant déjà vingt fois failli se prendre aux cheveux pour un mot vif jugé blessant ou une histoire salée dans laquelle les susceptibilités exacerbées voulaient voir des allusions offensantes.

Ennuyé par ces clients, l'hôte les pria impérieusement de régler leur compte et de se retirer, les prévenant fermement qu'il ne leur donnerait plus rien à boire.

Après avoir un peu parlementé et vidé leurs verres, l'un d'eux, plus ivre que les autres, brandit de sa poche une grande bourse de cuir multicolore dont il délaça lentement les cordons, et en sortit une pièce de vingt francs qu'il voulait remettre au tenancier de la gargotte. Margot sautillait toujours à terre presque sous les pieds de l'homme. Malheureusement, dans les gros doigts engourdis encore par des libations multipliées, le louis chavira, glissa et tomba. L'ivrogne recula sa chaise afin de prendre l'espace suffisant pour se baisser et le ramasser. Il ne vit rien. Les autres avaient écarté leurs pieds avec bruit et Margot, comme effrayée par ce tintamarre, filait le bec haut vers la porte. Nul n'y prit garde. L'ivrogne chercha, jura ; les autres se penchèrent aussi ; l'hôte et l'hôtesse s'approchèrent et leurs regards aigus fouillèrent les raies du pavé. On ne voyait rien. On frota des allumettes, on alluma

une chandelle. Rien n'apparut. L'ivrogne sacra plus fort, cria, se fâcha ! Il avait bien sorti une pièce de vingt francs (quelqu'un l'avait dû prendre), ce n'était pas un tour à jouer à un client ou à un ami ! Les autres ivrognes protestèrent de leur bonne foi, il les mit hors de cause et s'en prit au patron, qui les mettait dehors. D'abord, pourquoi les mettait-il à la porte ? Alors il y eut des injures, des menaces, des cris ; des gifles claquèrent, des coups de poings sonnèrent, des coiffures voltigèrent, le sang gicla d'un nez ; la table bascula, culbutant les litres, les verres dans un tintamarre effrayant, tandis qu'une mêlée sanglante agitait cette grappe d'hommes, se déchirant, se frappant, hurlant, dans la certitude de l'honnêteté de leur cause, et que l'hôtesse levait les bras au ciel, envoyant chercher des voisins pour séparer ces gens qui se cognaient toujours au hasard, ne sachant d'ailleurs plus au juste pourquoi.

Comme on ne revit jamais la pièce, l'aubergiste resta convaincu que l'ivrogne n'avait rien sorti de sa bourse, qu'il n'avait ouverte que pour avoir un motif de lui chercher noise, et chacun se rangea à son avis.

Margot seule possédait la vérité, et si elle gagnait la cour si précipitamment, c'était qu'elle emportait dans son bec la pièce qu'elle avait saisie sur le soulier de l'ivrogne au moment où elle était tombée sans faire de bruit.



Ce fut vers ces temps qu'un des clients de l'auberge eut cette inspiration fatale pour Margot : si on l'habituaît à boire du vin !

La chose fut difficile, l'odeur de la purée septembrale non plus que sa couleur lui inspirant une insurmontable défiance. Il fallut user de ruse et faire flèche de ses sentiments bien connus de gourmandise pour l'amener au but. Comme par mégarde, un jour que Margot était sur la table où un buveur partageait avec elle un biscuit dont elle était friande, il laissa tomber dans son verre, où il avait mis au préalable du vin blanc très sucré, le morceau qu'il tendait à la pie. Alors il lui approcha le verre et malgré son appréhension, Margot vint le retirer par petites miettes, car il s'était défait, goûtant ainsi en même temps au liquide sucré qui lui sembla exquis. C'est pourquoi, peu après, l'homme lui tendant de nouveau le verre sans l'appât du biscuit, elle y vint boire goulûment et y retourna toute seule plusieurs fois de suite.

Insensiblement on colora le liquide et on diminua la dose de sucre, si bien qu'au bout de quelque temps Margot ne buvait plus que du vin et dédaignait profondément le bol d'eau fraîche à la surface duquel la poussière surnageait comme une écume grise.

Les premiers effets du vin sur Margot furent curieux : elle caqueta tout le jour, sautant d'une table à l'autre, agaçant les clients, leur flanquant des coups de bec, puis passa en titubant devant Mitis qui la regardait les moustaches droites, les oreilles en casse-cou comme une coiffure de gavroche, avec

l'air de se moquer d'elle, et alla aussitôt tirer la queue de Miraut avec une indiscretion répétée qui lui attira un coup de gueule plus énergique, disant clairement que la plaisanterie avait suffisamment duré.

Ahurie de cette réplique, elle écarta les jambes en soulevant un peu les ailes, du geste d'une comère qui, les poings sur les hanches, se prépare à invectiver une voisine, et lui tint, un quart d'heure durant, un discours prolix et obscur où les mêmes consonnances revenaient à intervalles réguliers, à la façon des malédictions antiques, mais dont Miraut eut le bon esprit de ne se point déranger.

Puis, comme étourdie de son verbiage, elle s'alla fourrer sous le retrait du cendrier et dormit.

Chaque jour elle buvait davantage et son humeur querelleuse s'en accentuait ; aussi s'attira-t-elle de verts grognements de Miraut, de légers coups de pied au derrière des ivrognes et quelques sérieux coups de griffe de Mitis.

Maintenant elle ne voulait plus boire que du vin, et quand, pour une bonne plaisanterie, un client lui tendait un verre contenant de l'eau, dès qu'elle y avait trempé le bec, prise de colère, selon l'inspiration du moment, elle flanquait un bon coup de bec au mauvais plaisant ou bien de la tête et du cou lui renversait brusquement son verre.

Elle subit dès lors sans défiance, dans le désarmement passif de la brute qu'aucun noble subconscient de bête ne domine et ne dirige, les plaisanteries les plus ineptes et les plus méchantes.

Comme elle saisissait indifféremment pour le

cacher tout ce qu'on lui tendait, elle prit un jour, par le bout enflammé qu'un ivrogne lui présentait, une cigarette qu'il venait d'allumer. Il y eut un fusement de corne qui brûle, une odeur de roussi, un petit râle atroce de souffrance, et pendant que les buveurs se tordaient de rire, la pauvre bête, le bec ouvert par une douleur sans nom, s'enfuyait sans rien voir, de tous les côtés, heurtant les murs, se cognant aux meubles, poussant des cris plaintifs et des râles de désespoir. Deux jours durant elle vécut ainsi sans boire ni manger, le bec ouvert, reprenant peu à peu, par la souffrance, conscience de sa vie animale, de sa déchéance, et restant tout le temps sombre et désolée dans son obscur recoin.

Enfin elle remangea, elle rebut, de l'eau d'abord, puis du vin de nouveau qu'elle avalait par petites becquées ; elle redevint hargneuse, jouant de moins en moins, s'alcoolisant de plus en plus, et passant son temps à boire dans le verre des ivrognes, à sommeiller dans son coin ou à radoter dans la demi-veille de l'ivresse le même cri, pouai ! pouai ! monotone et vide.

*
* *

Rien de particulier n'avait signalé cette journée. Margot avait bu comme d'habitude, et comme d'habitude s'était couchée avec le crépuscule un peu après la rentrée des poules.

Tapie dans son retrait, les plumes ébouriffées, la tête enfoncée dans le cou, le bec pendant, les pau-

pières nues, closes, elle frissonnait, en proie à un de ces cauchemars impossibles où s'associent les sensations les plus burlesques et les plus douloureuses.

La lumière d'une des lampes à pétrole, dégarnie de son abat-jour, donnait en plein dans son recoin, et il lui semblait qu'une horde de chats et de poules, alliés contre elle, l'entourait, la menaçant de cigarettes allumées et brûlantes. Elle se secouait pour échapper à leur poursuite, levant les pattes alternativement et fermant désespérément son bec de toutes ses forces pour ne pas être brûlée.

Les deux syllabes de son nom, violemment prononcées, la tirèrent ahurie de ce sommeil pénible. Elle ouvrit ses yeux, qu'elle referma aussitôt avec douleur dans le choc brusque de lumière aveuglante dont ils furent emplis. Mais l'appel fut répété : Margot !

Elle ne bougea pas, encore sous l'appréhension de son rêve mauvais, méfiante, angoissée, sentant l'impossibilité de fuir dans ce monde étrange, presque inconnu pour elle, et tant redouté, de lumière et de nuit.

Mais deux mains la soulevèrent et, brutales, la jetèrent sur la table, face à la lampe, entre les verres à pied rougeoyant de liqueur, qui semblaient posés aux quatre coins de la table comme des bornes qu'elle ne devait pas franchir. Éblouie et folle de peur, elle se retourna pour fuir la clarté qui lui faisait mal, tandis que les hommes riaient bruyamment de son embarras et de sa souffrance.

— Viens boire un coup, Margot !

Et un verre lui fut tendu.

Mais Margot fermait obstinément le bec et les paupières, sentant obscurément dans la raucité des voix un danger à redouter.

— Elle ne veut même plus de vin, cette gueuse-là, fit un ivrogne. Si on lui faisait prendre un marc !

Et aussitôt il présenta à Margot, dans un petit verre, l'eau-de-vie qu'il lui destinait. Mais le bec restait clos, la bête ne comprenant pas, apeurée, ne voulant rien.

Alors de force un homme lui desserra le bec, tandis qu'un autre lui versait successivement et coup sur coup trois cuillerées d'alcool dans le gosier.

L'effet fut fantastique.

Immédiatement Margot se redressa, sembla grandir, ouvrit ses yeux fous, écarta les ailes violemment, les battit avec force et, fixant la lampe intensément, dardant sur elle la fixité étincelante de ses prunelles frangées de sang, épouvantant les buveurs qui se reculèrent, elle se précipita d'un élan irrésistible sur la lumière, sur cette lampe que, dans son cerveau affolé, elle rendait responsable de l'atroce brûlure qui lui dévorait l'intérieur.

La lampe, violemment heurtée, chavira, roula en morceaux sur le sol, enflammant le pétrole, brûlant le tapis, les chaises, la table, allumant un commencement d'incendie qui étouffa et flamba vive Margot, allégeant peut-être par cette souffrance extérieure l'horrible douleur qui lui rongait le cerveau et les entrailles.

Et lorsque les buveurs eurent éteint le feu allumé par la pie ivre-folle, devant le cadavre à demi carbonisé et raidi de la bête morte ou plutôt dé-

176 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

livrée, l'un d'eux, résumant l'opinion générale, énonça gravement avec la suprême inconscience des humains :

— Cette charogne-là ! hein ! si c'est méchant tout de même !

LE PREMIER LIÈVRE DE MIRAUT

C EPENDANT l'ouverture approchait. Les munitions commandées étaient arrivées à bon port, comme on dit, et les deux chasseurs en avaient fait le partage tout en se communiquant, pour la cinquantième fois peut-être, leur recette particulière concernant le chargement des cartouches.

La demande de permis venait d'être envoyée à la sous-préfecture par les soins de Jean, le secrétaire de mairie. Lisée avait fait prendre auparavant chez le percepteur le reçu de vingt-huit francs, ce qui provoqua devant Blénoir, le facteur, une scène de ménage terrible, d'ailleurs prévue depuis longtemps et à laquelle les deux hommes ne prêtèrent que l'attention qu'elle méritait. Et puis, la veille du grand jour, devant Miraut bien en forme, le braconnier, très loquace et débordant de joie, confectionna ses cartouches.

Le fusil du père Denis, dûment dégraissé et astiqué, avait été décroché de la panoplie où il trônait parmi trois vieux sabres de pompiers ou de gardes nationaux, un couteau... arabe ou turc qui avait été sans doute fabriqué au Petit Battant ou à Rivotte, faubourgs de Besançon, afin d'éviter d'inu-

tiles frais de transport, un chassepot (souvenir des désastres) et deux vieilles carabines simples, l'une à pierre, l'autre à piston, ornées des pontets en cuivre et munies de canons immenses.

Avec un plaisir enfantin, devant son compagnon qui avait appuyé les pattes contre sa poitrine pour lui lécher la barbe, Lisée, deux doigts sur les gâchettes, levant et abaissant les chiens, fit sonner et résonner les batteries du flingot en interpellant Miraut :

— Hein, c'est-ti avec çui-là qu'on va les descendre, demain ?

— Bouaoue ! applaudissait Miraut.

— Et celle-là, en va-t-elle occire un ? reprenait-il en lui montrant une cartouche de quatre soigneusement sertie. Il n'aura pas peur du coup de fusil, ce petit, au moins ! Non ! c'est un grand garçon !

Miraut, qui probablement ne comprenait pas le sens particulier de chacune de ces confidences, entendait tout au moins la signification générale et manifestait, par des abois continuels, des frôlements calins de tête, des grattements de pattes, d'incessants battements de queue, des velléités d'embrasser et de lécher, son approbation et sa joie.

Lisée, depuis longtemps, avait convenu avec Philomen qu'ils partiraient le lendemain chacun de son côté, afin de tenir à peu près tout le terrain de la commune, et qu'ils se retrouveraient vers les huit heures et demie, un peu plus tôt ou un peu plus tard, selon les hasards de la chasse, à la tranchée sommière du Fays pour faire ensemble ce bois important et se poster aux bons passages.

Le soir, il prépara à Miraut une bonne soupe

épaisse et substantielle, car le lendemain, avant le départ, il ne voulait lui donner que quelques croûtes insignifiantes, un chien courant étant réputé, à juste raison d'ailleurs, chasser avec plus d'entrain et d'intérêt quand il n'a pas le ventre plein. Ce fait, il se coucha et s'endormit paisiblement, certain comme un vieux soldat de se réveiller à l'heure qu'il s'était fixée.

Et en effet, à trois heures et demie, le lendemain matin, il était debout. Il s'habilla, chaussa ses brodequins soigneusement graissés, mit ses houzeaux, endossa sa vieille veste à grandes poches, boucla sa cartouchière sur ses reins, mit tremper un bout de sucre dans une goutte de marc pour avaler au moment du départ et, tandis que chauffait son « jus » sur la lampe à alcool, il alla ouvrir à Miraut.

Les deux amis se firent fête en se retrouvant : petits mots d'amitié et abois, tendres caresses de la main et coups de pattes cordiaux ; Miraut même essuya d'un large revers de langue la joue droite et le nez de son maître.

— Le coup de « patte à relaver ¹ », l'excusa celui-ci en s'essuyant de la manche, un sourire d'indulgence aux yeux.

Et tout en buvant et mangeant, il envoya à Miraut, qui les attrapait au vol, quelques tranches de pain qu'il avalait sans les mâcher ! Là-dessus, heureux comme des rois, ils sortirent, et bien avant que le soleil ne fût levé, arrivèrent au haut des Cotards où ils voulaient commencer.

¹ Patte à relaver : chiffon pour laver la vaisselle.

C'était un bon matin. Un temps calme, une rosée suffisante laissaient un fret abondant aux endroits où le gibier avait passé.

Dès qu'on longea le mur de la coupe, Miraut, renonçant à son jeu favori qui consistait à lever la cuisse à toutes les mottes et à toutes les bornes, se mit à quêter avec ardeur. Bientôt il rencontra un fret, trouva une rentrée, s'engouffra dans le taillis et le reste ne fut pas long à venir.

Cinq minutes plus tard, le lièvre déboulé filait par les sentiers et les tranchées du bois avec le chien à ses trousses.

« Il va monter, songeait Lisée, posté au haut du crêt à cinquante mètres du mur d'enceinte, ils montent toujours. »

Mais le capucin ne monta point et, zigzaguant ainsi qu'un levraut, s'en alla faire au loin, toujours en restant sous bois, un crochet assez grand.

Cependant, la chasse marchait à un train d'enfer. Le chien, sans doute, serrait de près son gibier et Lisée, qui connaissait à peu près tous les trucs des oreillards, jugea rapidement : « Il va sortir au sentier de Bêche qu'il remontera et Miraut va me le ramener par le chemin de la pâture. » En hâte, il se porta vivement à ce poste afin d'arriver assez tôt, car dans ces cas-là il est préférable d'arriver dix minutes d'avance que cinq secondes trop tard.

Le braconnier avait eu bon nez de courir.

Il n'y avait pas une minute qu'il était là, au bord du chemin de terre, devant un buisson avec lequel il se confondait, lorsqu'il vit l'oreillard s'amener,

bride abattue, les oreilles basses, allongeant de toute sa taille, ventre à terre littéralement.

« Un beau coup de fusil ! » jugea-t-il. Rien de plus simple qu'un tir en pointe, ni de plus sûr pour un chasseur exercé. Lisée, en amateur, jouissait intensément du court instant qui le séparait du dénouement de cette chasse. Le lièvre arrivait à une allure fantastique et lui, immobile, la crosse à l'épaule, la tête légèrement inclinée, attendait calmement qu'il fût à portée.

Au point strictement repéré d'avance, à trente mètres, pas un de plus, ce qui eût compromis l'efficacité du tir, pas un de moins (c'eût été un assassinat !), il pressa la détente de sa gâchette droite.

Le coup retentit puissamment dans le calme du matin, et l'oreillard, lancé comme un bolide, vint bouler cul par-dessus tête à quinze ou vingt pas du chasseur.

Miraut, qui sortait du bois et arrivait au haut du sentier, fut étonné de ce coup de tonnerre formidable et s'arrêta net une minute pour écouter, car ce bruit terrible venait de la direction suivie par son lièvre. Il sentit qu'il devait y avoir du Lisée dans cette aventure et n'en douta plus l'instant d'après quand il distingua la voix de son maître le hélant à pleins poumons :

— Tia, Miraut, tia, par ici ! tia, mon petit !

Sans lâcher la voie chaude du lièvre, il reprit sa poursuite en donnant à pleine gueule lui aussi et arriva bientôt sur le lieu du drame, devant Lisée dont le fusil fumait encore, un Lisée riant d'un large rire et qui du doigt lui désignait à terre un

cadavre roux, allongé, saignant par les narines, sur lequel le chien se rua sans tarder et avec frénésie.

— Tout beau, tout beau ! mon petit, calma le chasseur. Ne le déchire pas. Allons ! doucement, doucement !

Alors, sans haine aucune, comme s'il eût caressé Mitis ou Moute, Miraut lécha doucement et longuement sa victime morte et la puça même d'avant en arrière et d'arrière en avant. Puis, excité sans doute par l'odeur du sang, il renifla le ventre et ouvrit la gueule pour y aller de son franc coup de dent.

Lisée jugea que c'était suffisant... Toutefois pour que Miraut n'eût pas couru pour rien et pour l'encourager à continuer, il lui coupa successivement, à la dernière jointure, les quatre pattes du lièvre et les lui jeta une à une.

Elles disparurent comme une bouchée de pain, poil et os, et griffes, et viande, et Miraut attendait encore tandis que Lisée le félicitait, tout heureux.

LE LIÈVRE FANTÔME

IL passait pourtant quelque part, à moins qu'il ne fondît et s'évanouît comme une poudrée de neige au soleil du printemps, ce roi des capucins du Fays, ce maître oreillard qui savait tous les tours, ce prince des bouquins qui roulait depuis des saisons et des saisons des générations de chiens.

Cette fois, il avait à ses trousses Miraut, le plus fameux chien de tout le canton, et Lisée, le braco, un riche fusil, qui prenait bien des permis mais chassait quand même en tout temps, et ces deux gaillards-là allaient lui donner du fil à retordre.

La lutte commença un matin de novembre, un beau matin givré que la terre sonnait sous le talon, où le limier trouva son fret à cinquante sauts de son gîte, et, sans perdre un vain temps, comme les camarades moins expérimentés, à « ravauder » sur le pâturage, vint, après quelques coupes savantes, lui fourrer sans façon le nez au derrière.

Roussard lièvre comprit qu'il avait affaire à un maître et qu'il fallait gagner au pied. Alors, bondissant de son gîte, il fila comme un trait, allongé de toute sa longueur, ventre à terre, yeux tout blancs, oreilles rabattues, moustaches en avant,

tandis que la bordée coutumière de coups de gueule suivait son déboulé.

Miraut avait beau avoir bon jarret, il ne put longtemps soutenir la course à vue, d'autant que Rousard, qui connaissait l'homme et n'ignorait pas la signification des coups de fusil, avait grand soin de profiter, pour se défilier, de tous les abris et de tous les couverts utilisables.

Au bout de cinq minutes de ce train d'enfer, l'aboi du chien était à un kilomètre derrière lui... il avait le temps.

Le soleil se levait. Sur l'épaule du crêt chenu que dessine le Gep, où quelques vieux arbres, par endroits, dressent leurs ramures grêles, ses rayons rouges passaient, implacablement rectilignes, semblant trancher comme des faux sanglantes les moissons de pénombre massées dans la gorge des combes, ou encore, douaniers vigilants du jour, taraudaient de leurs sondes d'or les forêts captives de la terre, comme s'ils eussent voulu en expulser violemment la vénéneuse contrebande de mystère et de frayeur que la nuit essaie, avec chaque crépuscule, d'introduire furtivement sur le monde.

Au bout des glaives des grandes herbes, aux pointes des piques des arbrisseaux, son feu émoussait sans bruit la trempe fragile d'acier diamanté que l'humidité et le gel avaient fixée de concert, tandis que sous les pattes des deux coureurs, une bande d'un vert plus cru, comme approfondie par son regard brûlant, marquait leur sillage dans la grisaille argentée des gazons courts.

Ni l'un ni l'autre ne s'en apercevait. Mais le

vieux bouquin, tout en enchevêtrant sa voie de pointes et de crochets, réfléchissait à ce qu'il devait faire.

Il ne connaissait point Miraut ; cependant, au peu de temps qu'il avait mis du premier coup de gueule au dénichage du lancer, il avait pu juger que c'était un adversaire de taille et que, par conséquent, le poilu bigarré qui l'accompagnait était fort à craindre lui aussi. Toutefois, comme ce brûleur de poudre-là devait être nouveau au pays, il décida en son for intérieur qu'il pouvait, sans hésiter, employer la vieille tactique.

C'est pourquoi, après un détour raisonnable, suffisamment long pour prouver sa vigueur, il redescendit l'un des chemins qui menaient au bas du Fays, à la croisée des voies où ces imbéciles d'humains l'attendaient régulièrement, mais où il se gardait bien de passer.

Dès qu'il arriva à deux portées de fusil de ce poste dangereux, il s'arrêta, s'assit sur son derrière, tourna ses oreilles vers les quatre vents, resauta au bois, fila vers le haut des jeunes coupes et disparut.

Quand Miraut, qui n'avait point perdu de temps aux doublés de Roussard, arriva quelques instants après, qu'il eut repris la piste nouvelle et l'eut suivie jusqu'au haut des jeunes coupes, hors du fossé du bois, il trouva quelques pointes qu'il ne suivit pas, selon sa vieille tactique, mais il tourna autour de l'endroit pour retrouver la bonne piste et ne trouva rien.

Il raccourcit son cercle... rien encore ; il le doubla,

toujours rien ; il suivit l'une après l'autre et minutieusement toutes les pointes... plus de fret.

Furieux alors, Miraut jappa, gueula, hurla à pleine gorge contre cette sale bête, et Lisée, sans tarder, vint le rejoindre, ahuri de voir pour la première fois en défaut son compagnon, cette maîtresse bête, ce nez inroulable, ce roublard des roublards.

Il n'y avait point de buissons dans la plaine, et la coupe, récemment nettoyée par les bûcherons, était nette comme un champ d'éteules.

Le chien et l'homme longèrent des deux côtés le mur de bois, pierre à pierre, abri par abri ; ils visitèrent le pied de toutes les souches et de tous les arbres qui restaient : baliveaux, chablis, modernes, anciens, rien, rien, rien !

Ils s'en allèrent bredouilles ; cependant cela ne devait pas se passer ainsi.

Deux jours après, Miraut vint relancer l'oreillard que Lisée cette fois attendit sur le chemin où il était passé le premier jour, mais Roussard en prit un autre et vint se faire perdre tout comme la première fois, au même endroit. Deux jours plus tard, cela recommença encore. Et ainsi tout le mois de novembre.

A la fin, Lisée, dès le lancer, monta à ce poste extraordinaire, afin d'en avoir le cœur net. Ce jour-là, Roussard, qui était assez vieux pour ne pas se fier seulement à son oreille, mais qui savait aussi voir et renifler, approcha bien de la coupe, mais n'y entra point et s'en fut se faire perdre loin, loin, bien loin...

C'était tout de même rudement vexant.

Et Miraut et Lisée, toute la saison, s'acharnèrent à poursuivre ce lièvre fantôme, ce capucin sorcier que personne n'avait jamais pu joindre ni voir, qui crevait les chiens les plus forts et roulait les meilleurs.

Mais chaque fois que Lisée montait en haut de la coupe, Roussard n'y venait pas, et chaque fois qu'il se postait ailleurs, Miraut, hurlant de rage, fou, l'œil hors de l'orbite, le poil hérissé, venait le perdre là et s'en retournait la tête basse et la queue entre les jambes, malade de dépit et de rage vers son maître, qui sacrait bien de toute sa gorge comme un braconnier qu'il était, mais n'y pouvait rien.

Enfin, un jour de février, Lisée, posté à deux cents pas de l'endroit maudit et caché derrière un gros chêne, eut la clef de l'énigme. Le cœur tapant d'émotion, il vit Roussard sauter du bois, faire ses doublés et ses pointes, revenir à son centre d'opération et, d'un seul saut, bondir en l'air d'un élan fou, comme s'il escaladait le ciel pour retomber... Ah çà ! la coupe était nette ! où donc était-il retombé ? Lisée, de derrière son arbre, écarquillait ses quinquets. Il ne vit rien, rien, plus rien du tout ! Roussard avait disparu.

— Celle-là, par exemple, elle était forte !

Miraut, en râlant de rage, car ce n'étaient plus des abois qu'il poussait, arriva juste pour se trouver nez à nez avec son maître. Celui-ci, sûr ou presque de n'avoir pas eu la berlue et blême d'émoi, regardait de nouveau par tout le sol et examinait méthodiquement chaque pouce carré du terrain où Roussard eût pu se trouver.

Ce devait être au pied de cette souche. Mais non, rien. Il fallait qu'il se fût envolé vers le ciel. Lisée trembla.

Ses regards, instinctivement, montèrent pour interroger l'azur et... ce qu'il vit :

Au sommet de la vieille souche pourrie, dédaignée par les bûcherons, à quatre bons pieds au-dessus du sol, entre quelques rejets gris comme le dos du capucin qui se confondait entièrement avec eux, Roussard lièvre s'aplatissait, immobile, les oreilles rabattues, sans souffle, n'émettant aucune odeur, et aussi souche que la souche elle-même.

Que de fois le braconnier, son fusil à la main, avait passé à un pas de lui, inspectant le pied de la souche, sans songer à regarder dessus ; on dit tant que les lièvres ne font pas leur nid sur les saules !

— Vous croyez peut-être que je l'ai tué, fit Lisée à quatre ou cinq camarades à qui il narrait ses malheurs ! Voilà bien ma veine ! Ce jour-là, je n'avais justement pas pris mon fusil, car la chasse au lièvre était fermée, et le père Martet, le brigadier forestier, qui ne badine pas là-dessus, faisait sa tournée aux alentours. Alors, comme je ramassais un rondin pour l'envoyer sur le râble de l'oreillard, lui qui n'avait jamais bougé les fois d'avant... tout d'un coup, avant que j'aie seulement levé le bras... frrt, se mit à détalier avec Miraut à ses trousses, et jamais, vous m'entendez bien, jamais il n'est revenu là et on ne l'a jamais revu. Et vous me direz encore qu'il n'était pas sorcier, ce coquin-là !

L'IMPRUDENTE SORTIE

MIRAUT fit « bouaoue ! bouaoue ! bou » au bas du remblai des Cotards, dans les prés frais et verts où la rosée alourdit les lances de l'herbe fine et résiste jusqu'à midi au soleil qui s'évertue de tous ses rayons à sonder le mystère matinal de ce coin solitaire.

Goupil, le renard, le vieux rôdeur du canton des Bougeottes qui finissait sa tournée (c'était le matin) en flânant, repu, dans les sentiers étroits des raies d'un champ de betteraves, leva subitement à ce cri son nez inquiet tout barbouillé de terre.

— Oui, il était tard décidément ! Le soleil rôdait déjà derrière les pans de pourpre d'un rideau pelucheux de nuages et les sonnailles de troupeaux se rendant aux pâturages tintaient aux portes du village.

Goupil ne perdit point de temps à écouter ces bruits indifférents ni à faire réflexions sur l'opportunité qu'il y aurait eu pour lui, à cette heure indue, à être dissimulé dans un taillis épais ou dans un trou profond, et, avant même que Miraut eût relancé aux échos de la combe et de la forêt son cri de guerre, il avait filé prudemment par ses chemins à

lui, ses sentiers de casse-cou et ses raccourcis périlleux pour gagner les coins propices à une fuite sans péril et assurer sa retraite.

« Bouaoue ! bouaoue ! » reprenait Miraut, excité par le fret puissant qui montait des foulées du sauvage, tandis que l'homme, à ses côtés, sifflotait en lui montrant le bois. Mais Goupil détalait déjà (oh ! sans se presser !) il savait qu'il avait le temps, le vieux fouinard, et le braillard poilu non plus que son long et puant camarade des terriers groupés, c'est-à-dire des maisons, le méchant porteur de tonnerre, ne le tenaient pas encore.

Dès le premier coup de gueule, son oreille exercée de sauvage avait démêlé tout de suite que le chien était dans son sillage et les abois prolongés et sourds et distants l'un de l'autre, injures familières qui suivirent, l'avaient confirmé aussitôt dans cette juste opinion.

Or, la rosée était bonne (Goupil en savait quelque chose !), il n'avait pas trop musé en montant la côte, et, avant une traversée de bois, deux minutes à peine, l'ennemi serait dans les betteraves à l'endroit où son coup de gueule l'y avait surpris.

Effectivement, une bordée précipitée d'abois frénétiques suivit, et bientôt, l'un trotant devant l'autre, par le mystère épineux des fourrés, ils gagnèrent le taillis des grands bois.

C'était une poursuite enragée, mais calme tout de même, parce que régulière et sans à-coups. Goupil, plein d'expérience et sûr de soi, allait son petit train, sa longue queue balancée légèrement, avec, derrière lui, à quelques centaines de sauts, les inju-

res de Miraut qui revenaient, monotones et persévérantes : « Bouaoue !... bouaoue !... bouaoue !... » parmi les crépitements de branches, les froissements de feuilles sèches, les sifflements de merles surpris et les garrulements amusés de geais curieux, suivant de haut, de chêne en chêne, la course de ces deux imbéciles à quatre pattes qui, se ressemblant, se combattaient au lieu de s'unir comme eux pour fuir le mystérieux bandit des maisons.

Cependant, tout en fuyant Miraut, Goupil écoutait, car il savait, le vieux charbonnier aux pattes noires, que la sale bête aux crocs robustes était moins redoutable que l'allié malfaisant qu'elle guidait.

Et soudain, en effet, le museau frémissant, Goupil s'arrêta net. En arrivant à la tranchée de la voie au Loup, quelque chose avait craqué là-bas, en avant : une de ces cassures sèches de grosse branche comme seul en provoque le métal, en particulier les clous barbelés que laisse avec son fret, dans les chemins humides, l'habitant des terriers groupés. Il renifla un coup, deux coups... passa sa langue fine sur ses babines noires et, l'œil clignotant, crocha prudemment pour une autre direction.

Ah ! oui ! il s'en doutait ! Ils étaient bien ensemble, les deux alliés assassins. Pas d'hésitation alors, la fuite sous bois pouvait être dangereuse... et, après avoir décrit quelques grands cercles dans le taillis, simple histoire de faire brailler Miraut et de dérouter l'homme, il fila vers son trou des Bougeottes, à l'abri de ses murailles de roc.

Dans le sentier de la voie au Loup, le chasseur,

frémissant, haletait, en entendant son chien s'approcher. Un instant encore, pensait-il, et les branches basses du taillis s'écarteraient pour laisser voir le museau chafouin du citoyen à longue queue qu'il était certain de ne pas rater. Le doigt sur la détente, prêt à tirer, il attendait...

Miraut faisait toujours : « Bouaoue... bouaoue... » et, tout d'un coup, v'lan ! lancé de toute son ardeur sur ce sillage odorant, facile à suivre comme une grande route, il vint trébucher, gueule ouverte, dans les jambes de son maître, qui faillit bien lui lâcher dans le nez son coup de fusil.

Les deux compères, ahuris, se regardèrent.

Les yeux de Miraut disaient : « Tu ne l'as pas vu ? » tandis que l'homme traitait son féal d'imbécile et d'idiot.

Miraut, alors, remit le nez à terre, reprit sa piste à lui, et, à quinze pas de là, vint buter à l'endroit où Goupil avait croché.

Il relança une bordée terrible de bouaoue !... bouaoue !... et, pressant la poursuite, le nez à terre, après trois circuits rageurs, vint donner ferme à l'entrée du trou où Goupil s'était retranché.

« Oute ! oute ! oute ! » Et il reniflait : roun ! roun ! aroun ! au seuil de la caverne pour reprendre ensuite son aboi et avertir le maître, tandis que Goupil, accroupi, recroquevillé tout au fond du souterrain, respirait, lui aussi, à pleines narines, l'odeur caractéristique de son vieil adversaire.

Quand les deux alliés furent réunis, la rage de Miraut sembla grandir encore ; les abois devinrent plus menaçants, plus secs, plus rageurs. C'étaient

presque des plaintes, et le vieux renard craignit tout de cette colère frénétique quand, malgré l'étroitesse du chemin, il vit et sentit que le chien cherchait à se faufiler dans son boyau de terre.

A ce moment, la voix de l'autre se fit entendre et cette voix, bien qu'elle parût moins menaçante, ne s'arrêtait pas non plus, et elle changeait de timbre et de volume, et Goupil écoutait de toutes ses oreilles. Mais si l'aboi du chien lui était familier, le jargon de son allié l'était beaucoup moins et Goupil, qui ne le comprenait pas, et dont les narines étaient comme embuées par l'émanation, puante pour un sauvage, du chien, ne pouvait pas savoir qu'il y avait maintenant à sa porte deux hommes qui parlaient de lui.

Ah !... s'il eût compris leur langage ! Car l'un disait :

— Je te dis de me passer le fusil et d'emmener le chien. Tu verras. N'aie pas peur de brailler et de traîner les pieds en partant.

— Oui, répondait l'autre, tu as raison.

Goupil n'entendait rien à ce dialogue, mais ce qu'il comprit bien, ce fut le « Viens ici, Miraut ! » du chasseur appelant son chien, et les pas qui s'éloignaient et le tintement du grelot qui décroissait dans le lointain. Une joie silencieuse l'envahit, le baigna. Ah ! ils renonçaient à sa poursuite ! le vieux solitaire s'y attendait. Mais avec ces gaillards-là, il y avait les pièges à redouter. La caverne n'avait pas d'autre issue, le mieux était de filer. Le tintement du grelot n'était plus, dans les rumeurs de la

forêt, qu'un petit point aigrelet de son. Ils étaient hors de sa portée. Et, doucement, rampant d'abord pour se redresser ensuite de toutes ses pattes engourdis, il arriva le mufle calme à l'entrée du terrier.

« Baoum ! » un coup terrible résonna. Une charge de plomb formidable et qui fit balle, heureusement pour lui, siffla sous son ventre, entre les pattes, lui pelant net l'extrémité de la queue, tandis que, mû par un réflexe frénétique, il bondissait devant lui d'un élan formidable, affolé de la secousse. « Baoum ! » un nouveau coup lui siffla aux oreilles, des plombs lui trouèrent la croupe, tandis qu'une voix humaine, la même que tout à l'heure, tonitruait derrière lui.

Mais Goupil ne perdit point de temps à reconnaître l'ennemi et, bien qu'il ne risquât plus rien, le fusil de l'autre étant vide, il détala à toute vitesse et vint sans s'arrêter jusqu'au canton du goupil du Fays pour s'y cacher et raconter à son compère et compaïng de chasse l'étonnante aventure qui venait de lui advenir.

Et ce fut ainsi que Goupil apprit qu'il ne faut pas toujours se fier aux bruits de départ des ennemis pour sortir de la retraite assiégée et se jura que, quand il entendrait encore deux timbres de voix, il y reniflerait à deux fois avant de hasarder son nez au dehors du trou où il se serait retranché.



UN DRAME DANS LA HAIE

LA grande haie de la Combe était morne depuis des jours et des jours; nul chant, nul pépiement, nul froufrou d'aile n'émouvaient avec le sang des aurores ses loges de verdure, ses corridors feuillus, ses terrasses suspendues ou flottantes que parfumaient comme tous les ans les mêmes fleurs du bel été.

Il en était ainsi depuis de longs soleils déjà et le petit peuple ailé qui avait voulu cet isolement et réalisé cet abandon savait qu'il en serait ainsi longtemps encore. L'hiver seul, en coupant de ses ciseaux de gel les frondaisons maudites, pouvait exorciser le charme maléfique planant sur cette solitude, et endormir et abolir les ressouvenances au cœur des oiseaux.

La grande haie était muette. Le petit peuple s'était tu et avait émigré.

Et pourtant quel printemps riche de concerts elle avait eu ! Un printemps de chansons à rendre jaloux les lourds massifs de la Combe et les vieilles assemblées de pommiers des vergers.

Seuls, dans les rez-de-chaussée et les sous-sols humides, les citoyens silencieux de la grande cité con-

tinuaient leur vie comme devant, insoucieux, semblait-il, de l'exode brusque de leurs rapides et bruyants petits voisins des étages supérieurs.

Successivement, au fur et à mesure que les petits étaient devenus forts et avaient commencé à se confier pour un vol très court à leurs faibles ailes, les nitées, jour par jour, une à une avaient fui vers les enclos des vergers proches ou les berceaux feuillus des arbres hospitaliers.

Les familles de mésanges et de fauvettes, celle du chardonneret du pommier sauvage et jusqu'à la nitée du petit troglodyte du gros tronc pourri s'écaillant sous les mousses, toutes avaient fui épouvantées de l'assassinat commis par Maubec, la pie-grièche, horrifiées par la vue de la petite victime déchiquetée et saignante à son poteau d'épine.

C'était pourtant une cité tranquille que la Grande Haie. Les éperviers et les buses ne s'y aventuraient plus guère depuis le jour où l'homme ami, porteur du fusil, ce tonnerre éclatant et terrible, avait fait siffler la colère de ses plombs par les éclaircies de rameaux, hachant les branches et perçant les feuilles. Des gîtes sombres où ils s'étaient tapis, les passe-reaux étonnés avaient vu la vieille buse chasserresse au bec féroce, dont les incursions barbares semaient le deuil dans leur canton, plonger tout à coup en avant la tête sans force et les pattes mortes. Et les premiers voisins, dont tout le corps n'était que frisson, l'avaient vue, inerte, l'œil trouble, se laisser saisir par la main puissante du terrible allié et disparaître dans les profondeurs mystérieuses d'un

sac s'ouvrant comme une gueule. Nul n'était à l'abri de ses coups, pas plus Piétors le lézard que Rana la grenouille ou que Froidvif, l'orvet timide et fragile qui fuyait devant la fourche et le râteau des faneurs en profitant des tunnels de mousse fraîche et de l'auvent humide des andains mal écartés.

Mais elle était morte vraiment, et, depuis cette vesprée tiède de fin d'hiver, la Grande Haie avait joui de son renom de sécurité, et ses habitants avaient vécu dans la quiétude leurs journées de travail et de chansons qui se suivaient monotone-ment comme les maillons d'une chaîne de joie.

C'était un matin de juin.

La haie froufroulante et joyeuse était sortie de son sommeil léger avec le frisson de la brise matinale qui essuyait de son écharpe odorante et tiède les perles du brouillard de la nuit d'été.

Les pinsons, dans les arbres du village ou aux taillis des lisières, chantaient déjà à plein gosier quand la lumière levante dessina de sa main de blancheur les ondulations gracieuses de l'océan d'herbages des prairies.

Les crapauds éteignaient dans leur gorge les veilles de cristal de leurs chansons et le concert des grenouilles vertes dans la mare de la Combe s'arrêtait et reprenait pour s'arrêter encore selon le caprice des chanteuses à robe verte, dont les yeux innocents dans leur cerne d'or adoraient le soleil levant.

Une à une, par petits sauts qui faisaient des ra-

vages dans les baliveaux herbus des flouves et trembler comme des feuilles de bouleau les grelots des brizes, les grosses grenouilles rousses rentraient dans leur sous-sol d'été, dans leurs loges fraîches, après avoir chassé toute la nuit les limaces et les chenilles. Écartant les grandes feuilles raides, elles se glissaient par d'étroites coulées, de secrets corridors jusque sous les souches séculaires de la vieille haie, et abritées sous des toitures légères et fraîches de feuilles, parmi l'humidité propice de la terre, elles digéraient en paix et se reposaient des fatigues de la nuit.

Les lézards et les orvets, eux, sortaient lentement, engourdis encore de rosée, et la tête levée, interrogeaient la lumière et humaient l'air pour juger du beau jour qui leur était accordé. De petites musaraignes agitaient de crépitements légers et comme feutrés les branchettes de leurs trous. La vipère Maledent déroulait ses anneaux au soleil et au fur et à mesure que les rayons chauds glissaient sur sa chemise ocellée, les frémissements de son fouet devenaient plus vifs et plus souples comme une chaîne rouillée dont les maillons par degrés s'imbibent d'une graisse lubrifiante.

Dans les étages supérieurs, secs et chauds, dans les alcôves de feuillage, sous les poutrelles vivantes des rameaux, la vie s'agitait et grouillait, les nids s'éveillaient. Les mâles, perchés devant la couche de la famille que la mère couvrait de ses ailes étendues, chantaient leur hymne à l'aurore, se secouaient de la rosée nocturne, lissaient leurs plumes,

s'épouillaient, se répondaient, voletaient, sautillant ou planant, joyeux du jour revenu et de la chaleur vivifiante.

Bientôt, sous les ailes engourdies, les petits réveillés pépiotèrent aussi, jetant leur note monotone et criarde, leur chant unique, le cri de faim, et comme le premier rayon chaud tombait sur ses ailes mouillées, Siffleclair, la mère fauvette, se soulevait de son nid et rejoignait son mâle sur la branche fléchissante où il faisait sa toilette matinale.

Un instant leurs pépiements se mêlèrent en un gazouillis tendre, puis le père, paré pour le jour et pour la chasse, s'enleva en l'air et partit d'un vol rapide et droit vers les buissons bas de la plaine et par les taillis d'herbages non fauchés encore pour y commencer sa chasse de mouchérons et de chenilles. La femelle, à son tour, après avoir bien regardé son nid, se mit à chasser dans les rameaux des environs et sur les gazons proches, apeurée encore du noir et de la nuit et craignant de laisser sa nité impuissante sous la seule protection du soleil, de sa lumière et de sa chaleur.

Peu à peu, rassurée, elle élargit le cercle de son canton, soucieuse de donner aux petits la pâture qu'ils réclamaient sans cesse.

Tour à tour, à tire-d'aile, rasant les buissons ou le sol pour se dissimuler quand un danger ou une surprise étaient à craindre, ils arrivaient à leur buisson vert échevelé de feuilles frissonnantes, s'enlevaient ou plongeaient selon leur position, planaient un instant sur la famille piaillante, et distribuaient

ensuite dans ces becs large ouverts, ces petits entonnoirs jaunes palpitants et tendus vers le froufroutement de leur vol, la gibecière de chenilles, de mouches et de vermisseaux conquis à coups de bec parmi les cantons giboyeux de la plaine.

Et puis ils repartaient aussitôt, car les jabots des petits sont aussitôt vidés que remplis et les gésiers voraces réclament continuellement.

Ainsi, toute la matinée, dans la Grande Haie, sous le soleil qui rapetissait et semblait dévorer peu à peu l'ombre des arbres, ce ne fut que pépiements, rappels et chasse et chants de fête.

Puis, midi versa brutalement dans le calme plat ses cascades de chaleur et le silence lentement s'empara de la Grande Haie, assommée, engourdie, immobile sous les ondes d'air vibrantes qui couraient tout le long de son arête verte, comme une bande d'un feu ardent presque invisible et muet.

Les oiseaux, accablés, dormaient sous leurs rameaux ; les grenouilles des sous-sols se terraient plus profondément ; Maledent, ivre, savourait ce bain voluptueux, et les lézards des vieilles souches, aventurés par la plaine, semblaient noyés dans la verdure.

Enfin la vie reprit avec le premier frisson des feuilles, et des chants de nouveau s'élevèrent, et des essors et des envols animèrent les étages feuillus de cette grande caserne verte.

Tous les oiseaux, rassurés et gais maintenant, sous la protection du soleil s'en allaient au loin donner la chasse aux chenilles, et, sitôt débarrassés de

leur gibier, repartaient de plus belle. Et nul, parmi tous ces chasseurs intrépides, préoccupés de la pâtée quotidienne, n'avait vu, volant d'arbre en arbre, de buisson en buisson, rasant le sol dans les endroits découverts, Maubec, la pie-grièche, la vagabonde, la rôdeuse du canton, en quête d'assassinats et de mauvais coups, les yeux toujours aux aguets, le bec mauvais, le col inquiet, qui se rapprochait de leur cité.

La maraudeuse, ce matin-là, n'avait trouvé encore que des vermisseaux et des mouches, et son gésier gourmand de mangeuse de chair réclamait quelque nourriture plus substantielle ; aussi rôdait-elle de-ci de-là par les arbres et les buissons, cherchant dans les berceaux de feuilles, dans les vertes alcôves, derrière les abris des fourches, les palissades de rameaux, quelque nitée à attaquer.

Dans l'intérieur de la Grande Haie, silencieuse et abritée, elle sautait d'avant en arrière, de droite à gauche, louchant en haut, guignant de côté, lorgnant en bas, cherchant aventure, se défiant de Maledent la rouge et de ses cousines les grandes couleuvres qui la fixaient étrangement de leurs yeux sans paupières en sifflotant des airs monotones.

Un pépiement indiscret dans les rameaux supérieurs de l'aubépine dans laquelle elle était lui fit lever la tête, et sautillante, le cou tendu, les yeux brillants de convoitise, écrasée sur ses pattes pour ne pas être vue, elle découvrit la boule grise du nid de Siffleclair et bondit jusqu'à son niveau.

Les quatre petits becs tendres, jaunes encore, s'ouvraient larges comme de grands compas dans l'attente de la pâture, et le duvet naissant frissonnait sur leurs grosses têtes comme une chevelure rare d'enfantelet, et les petits croupions s'agitaient aussi, et tout le corps vibrait dans l'attente de l'émotion unique, la proie de chenilles et de mouches tombant dans le gouffre du bec.

Maubec, perchée sur une branche de la fourche du nid, scruta les environs de son œil traître et inquiet, puis, avec une sûreté de rôdeur assassin qui n'en est pas à son coup d'essai, elle choisit parmi la nitée celui des petits dont elle pourrait le plus facilement faire sa victime.

Une grande épine dure et pointue hérissait sur la branche du couchant son dard affilé, c'était là qu'elle ferait son charnier ; l'épine serait le croc où la bouchère de la Combe déchirerait sa proie, et aussitôt, sans hésitation aucune, ni crainte, toute au désir de tuer et de se repaître, sautant dans le nid, piétinant les autres oisillons, elle se campa solidement pour amener sa victime au bord de l'abîme et la suspendre ensuite au poteau d'exécution.

Du bec et du cou, malgré les piailllements de douleur de toute la famille bouleversée, elle pousse et se crispe, le col et les pattes raidis, piétinant les autres, les blessant de ses griffes pointues, et amène le chétif oiselet au bord de la margelle du nid, sur la branche de la fourche qu'elle veut utiliser. Mais l'épine est trop haute et domine la maisonnée. Qu'importe ! La mégère des haies sait s'y prendre.

Dans son bec puissant et crochu, les muscles serrés, les pattes crispées, toutes les plumes hérissées dans l'effort, elle soulève par le col tendre et frêle le petit corps presque inerte et l'élève plus haut que le dur croc de bois où elle le fixera ; puis au niveau du gésier, à l'endroit où la peau est plus molle encore, elle enfonce dans la broche terrible le cou de l'oiseau, perçant les chairs et la trachée pulmonaire, tandis que crie et se débat faiblement la petite victime et que les autres petits frères, ignorants de ce qui s'est passé, piaillent éperdument dans le berceau bouleversé.

Pendu à sa potence d'épine, l'oiselet blessé agitait vainement encore ses pauvres ailerons sans plumes et ses pattes sans force quand la bouchère sanglante, lui plantant dans le poitrail le croc dur de sa mandibule supérieure, lui perça le cœur et, l'œil aux aguets, se mit à dépecer vivement sa victime.

La femelle, à cet instant, arrivait à son nid, brusquement, le bec hérissé de chenilles, et elle vit ce spectacle. Un cri suraigu d'épouvante lui fit lâcher sa proie et appeler au secours de toute sa gorge, en cris rauques et affolés, tandis que la maraudeuse assassine, sûre d'être la plus forte, la regardait méchamment de son œil faux et, le bec en arrêt, continuait à arracher des morceaux du poitrail ouvert de l'oiselet.

Bientôt, au cri désespéré poussé par la fauvette, le mâle de Siffleclair apparut lui aussi et tous deux, affolés, piaillant à pleine gorge, se mirent à tourner,

à tourner autour du groupe tragique, n'osant encore dans leur frayeur indescriptible attaquer la détrousseuse de leur maison ni venger leur géniture.

Aux plaintes du couple victime, au signal d'appel et de douleur d'un des membres de la grande famille ailée en butte aux attaques d'un ennemi, tous les passereaux de la haie, un à un ou par couples, arrivèrent à tire-d'aile, ainsi qu'aux heures angoissantes où l'épervier menace de ses serres impitoyables un isolé éperdu.

Nulle fascination n'était à craindre avec celle-là, mais un affolement sans nom les prenait à voir le petit d'un des leurs tué, déchiqueté et saignant, et le buisson du crime fut immédiatement entouré d'une quadruple haie de petits oiseaux voletant et piaillant, injuriant, menaçant ou se lamentant.

Maubec, maintenant repue, commença à craindre une attaque d'ensemble du petit peuple ailé s'exaspérant par degrés. Elle tourna avec inquiétude sa tête au zénith où passait le vol d'un grand oiseau noir. C'était Tiécelin, le vieux corbeau, qui, attiré par ce manège étrange, venait se rendre compte de ce qui se passait, suspectant d'un nouvel assassinat son vieil ennemi le busard. Tout était à craindre avec Tiécelin.

Brusquement, Maubec, s'élevant droit en l'air, s'évada du cercle des assiégeants, et, sans perdre un instant, s'enfonça comme une flèche vers le nord, dans le bosquet de hêtres qui était son lieu de retraite et son séjour habituel, tandis que les oiseaux de la haie, du roitelet à la mésange et les pinsons du

village et les rouges-gorges de la forêt voisine venaient voir et piaillaient, piaillaient, fous de douleur, de colère et de peur.

Siffleclair, dans son désarroi, allait du nid au cadavre, ouvrant des yeux ronds, crispant les pattes, les plumes de la tête hérissées, et puis, frémissante, tout d'un coup, elle se jeta éperdument sur son nid et, sans plus rien dire, couvrit ses petits de ses ailes tremblantes, tandis que le mâle, haletant, voletait et tournoyait alentour du cadavre dépecé de la victime, pendue au-dessus du nid et dont le sang, en gouttelettes rouges, dégouttait encore devant le bec de la mère.

Alors, comme si une pensée commune et un commun effroi eussent saisi simultanément les témoins de ce drame, tous les oisillons qui étaient accourus s'enfuirent aussitôt à tire-d'aile vers leur nid et se jetèrent éperdument sur leurs petits pour les couvrir et les protéger eux aussi.

Lorsque le soleil tomba, ensanglantant l'horizon, pas un chant ne sortit de la Grande Haie, ensevelie, emmurée dans le silence et dans l'horreur de cet assassinat. Et le lendemain, à l'aurore, pas un cri ni un pépiement n'émurent les feuilles frissonnantes dans le vent, mais la famille de la mésange bleue du bout de la haie, qui commençait à sautiller sur les branches, s'enfuit pour ne plus revenir. Le surlendemain, le tarin chanteur du gros chêne emmena ses petits vers les pommiers des vergers, et le petit roitelet aussi s'en alla, et le chardonneret du pommier sauvage, et tous, un à un, partirent en silence.

Et Siffleclair huit jours après, elle aussi, avec ses trois derniers enfants dont les ailes fléchissantes commençaient à s'essayer, fila, fila aussi du lieu maudit où le cadavre déchiqueté, pourrissant et rongé des mouches de son petit sans plumes pendait toujours à son gibet solitaire et terrible.

LA DERNIÈRE HEURE DU CONDAMNÉ

LES monte-en-l'air, haut pattus, porteurs des bâtons qui tuent, et leur horde familière de hurleurs poilus venaient, à la suite d'une faible course et avec des cris terribles, de grands beuglements rauques (rires et abois), de faire halte devant le trou où Tasson, le vieux blaireau, se terrait depuis quatre ou cinq neiges.

Tasson, dans son abri, écoutait. La terre, martelée à grands coups, tremblait, et les vibrations qui lui parvenaient, contrairement à ce qui s'était passé à toutes les précédentes chasses, ne s'atténuaient point : elles semblaient même s'amplifier, devenir plus nourries, plus intenses, plus fortes. C'était grave assurément.

D'ordinaire, quand le jour poignant le surprenait quelque part en maraude et que lui parvenaient des bruits menaçants, appels de chasseurs ou jappements de chiens, il filait par les chemins de cailloux où ses pattes ne laissaient pas de fret et gagnait, après quelques sages contours, sa maison de roc. Alors il pouvait entendre le piétinement de la chasse

arriver en trombe auprès de sa demeure et les vibrations courir sur le sol, mêlées aux rafales d'abois, et tous ces bruits, bientôt, se fondaient, se diluaient, se partageaient comme si le grand courant de haine lancé à ses trousses se fût divisé peu à peu en une infinité de petits ruisselets sonores qui se seraient à leur tour engloutis dans le grand calme de la forêt et du matin.

Cette fois, il avait dû s'attarder trop longtemps. Avant sa rentrée précipitée dans son trou, il avait entendu des grelots, des hurlements, des bruits de foulées et des cris particuliers, les cris des haut pattus, cracheurs du feu, que conduisent d'ordinaire, aux sentes des bois, leurs familiers braillards, poilus, les chiens.

Ce n'étaient plus seulement des vibrations. C'étaient des chocs, des martèlements de talon, de rauques coups de gueule, des éclats de voix, des cris intraduisibles et des reniflements mêlés à des odeurs fortes, puantes, qui, par le boyau d'entrée de sa demeure, arrivaient jusqu'à lui.

Ils étaient à sa porte ; ils avaient découvert sa tanière.

Tasson, du fond de son repaire, s'avança dans le corridor et s'approcha de l'entrée aussi près que sa naturelle prudence le lui permit.

Les chiens, l'éventant du dehors, aboyèrent avec fureur. Le vieux blaireau, lui aussi, renifla leur odeur à pleines narines, et, au bout de quelques minutes d'examen, son museau pointu, qui frémissait, laissa, comme pour un rire animal et une satis-

faction muette, passer sa langue sur ses babines noires.

Les mal poilus n'entreraient pas. Ils ne pouvaient ; ils étaient tous bien trop hauts sur pattes, autant les hommes que les chiens. Tasson se rassura. On était en fin d'automne : il était gras, il pouvait attendre et jeûner de longs jours ; les autres se laisseraient certainement.

Tasson savait que la nuit lui était favorable, que l'obscurité et la faim les font fléchir et les ramènent dans leurs maisons et que le sommeil les domine bien plus que les sauvages. Il savait tout cela, le vieux blaireau, et bien d'autres choses encore : que dans un trou étroit comme son corridor, il pourrait mordre et saigner le premier braillard qui oserait se hasarder assez loin dans ses ténèbres familières et que les autres y regarderaient à deux fois avant de tenter l'assaut à leur tour.

Il n'ignorait pas non plus que son terrier était perdu et qu'il lui faudrait, dès que son trou serait libre, quitter ce canton paisible, toute demeure connue des hommes étant maudite, traîtresse, pleine d'embûches et de dangers.

Cependant le bruit ne cessait point au dehors et aux aboiements, aux cris, aux coups de talon se mêlaient encore des grincements métalliques de scie et des craquements de bois.

Que pouvait signifier tout ce tapage ? Le vieux Goupil du Fays, qu'il avait rencontré une nuit au bord d'une tranchée, lui avait dit qu'il faut d'autant plus se méfier de l'homme qu'il fait moins de

bruit à l'entrée des terriers ; et le vieux renard ne parlait pas à la légère ; mais en l'occurrence, l'excès contraire paraissait au blaireau tout aussi redoutable.

Et Tasson, écrasé sur ses courtes pattes, les yeux louchant en avant, les narines ouvertes et frémissantes, attendait avec patience.

Brusquement, la venue en bouffée étouffante d'une chose âcre et impalpable lui aveugla les prunelles et lui piqua vivement les narines. Instinctivement, tout en reculant, il essaya de mordre comme si un invisible ennemi se fût trouvé devant lui, mais ses mâchoires, large ouvertes et précipitamment refermées, claquèrent l'une contre l'autre : il n'avait rien happé que du vide, et l'ennemi l'aveuglait de plus en plus, le prenait à la gorge, lui fouettait les muqueuses. Plusieurs fois de suite, il fit claquer ses dents sur cet étrange et terrible adversaire et puis il parvint enfin à entr'ouvrir un peu les paupières. Alors il remarqua que son boyau, qui était clair l'instant d'avant, s'assombrissait maintenant d'un brouillard blanc tiède, piquant, mauvais, qui lui coupait le souffle et le faisait peu à peu reculer jusqu'au coin le plus enfoncé de son terrier.

Et puis il fit chaud dans son boyau de roc, il fit trop chaud. Quelle était cette brume nouvelle créée par les chasseurs ou par les chiens ? D'ordinaire, aux matins d'automne, celle qui s'exhale de la terre est fraîche et parfumée, mais tout ce qui émane des hommes est poison et danger.

Impossible d'arrêter cette invasion blanche qui,

lente et prudente, se traînait par degrés vers lui. Tasson, résolument, fit front en montrant les dents. Évidemment le danger grandissait. Cependant, la fumée empoisonneuse, comme si l'attitude résolue du blaireau et ses vains coups de croc lui en eussent imposé tout de même, hésitait à l'atteindre de nouveau. Seuls quelques filets, bas comme d'irréels serpents, glissaient encore vers lui en longeant les parois. Quand ils se furent fondus dans le gris du mur, Tasson, inquiet, craignant d'eux une attaque sournoise et d'imprévisibles coups de fouet, resta longtemps quand même dans sa posture d'attaque, la dent dardée et la griffe prête.

Mais le vent favorisait la bête et, contrariant le tirage, attirait au dehors la fumée qui, peu à peu, sembla se retirer et disparut.

Pourtant les ennemis étaient toujours au dehors. Les voix humaines alternaient avec les jappements, les cris et les rires avec les reniflements. Son trou était bien gardé : il y avait danger de mort à s'aventurer dans le couloir et à s'élancer dans la campagne.

Tasson, patient, s'écrasa sur les pattes et attendit la nuit, certain que l'ombre, sa complice, défavorable aux humains, lui permettrait, même si sa demeure était encore assiégée, de profiter d'un instant de défaillance des geôliers pour tirer ses grègues et détalier dans les ténèbres. Non, il n'avait pas faim, et il était gras, et il savait attendre. Au besoin, il resterait là en sentinelle plusieurs jours et plusieurs nuits, pour bien choisir son heure et, quand ils s'y

attendraient le moins, filer à la barbe de ses ennemis. Eh non, on ne le tenait pas encore !

Du temps coula qu'il ne sut mesurer, ses fonctions digestives étant comme suspendues et son attention rivée sur l'extérieur. Et au bruit des voix voici que se mêle un autre bruit sec et dur, tantôt criard et tantôt sourd, mais régulier et qui résonnait profondément. Quelque chose comme une grande dent de fer extrêmement puissante devait déchirer la terre et le roc de son trou. Il entendait, en effet, les coups de pic tomber et, après chaque secousse correspondant à un ahan humain, les pierres et le gazon rouler avec un choc dur ou assourdi, selon la violence de l'effort.

La situation s'aggravait encore.

Tasson, immédiatement, eut l'intention que les ennemis ne voulaient pas l'attendre, mais qu'ils cherchaient à arriver à lui ; donc, pour les éviter, il fallait fuir coûte que coûte. Résolument, de la gueule et des pattes, il attaqua la terre pour creuser son boyau plus avant et orienter une galerie de retraite vers le sol et vers le jour.

Mais les coups de pic et de pioche sonnaient toujours plus fort à l'entrée du souterrain ; il s'arrêta pour écouter. Oui, les coups continuaient, les jappements et les cris persistaient et, constatation plus grave, le jour ennemi, la lumière complice des hommes entrant à flot par le couloir, semblant guider les ennemis et leur montrer leur proie.

Tasson, médusé, comprit qu'il ne pourrait creuser assez vite un tunnel de sortie. D'ailleurs, l'ou-

verture élargie du corridor pouvait maintenant livrer passage aux chiens : tous les dangers se concentraient de ce côté ; il fallait surveiller pour faire tête, le cas échéant.

Les yeux flamboyants, furibond, prêt à saigner, il se retourna. Mais les chiens ne se hasardaient pas encore. Prudents, les maîtres les maintenaient près d'eux.

Un instant, les coups de pic cessèrent de marteler le roc. Tasson reprit espoir. Peut-être les hommes étaient-ils las ? Peut-être se décourageaient-ils comme lui quelquefois, durant les trop longs affûts. Mais son espoir fut de courte durée.

Bientôt, dans le couloir, une longue perche de bois vert s'avança tâtonnante, douceuse, semblant le chercher, sondant la profondeur, pour le découvrir sans doute, et le frapper peut-être.

Il la regarda venir, heurtant les parois, se redressant, cherchant sa route, comme un bras d'aveugle, et quand elle fut devant lui, prête à le toucher, brusquement furieux il sauta dessus, la mordit rageusement, à pleines dents, serrant de toutes ses mâchoires, les yeux rouges de haine.

Ah ! elle osait venir ; eh bien, elle saurait ce que pouvait sa dent.

Comme si elle eût été douloureusement atteinte par cette morsure, la perche, l'écorce arrachée, se retira, cependant que les cris et les rires redoublaient à l'entrée du terrier.

Tasson jugea que les hommes souffraient puisqu'ils criaient si violemment, et il s'en réjouit ; il

pensa encore que leur attaque était moins dangereuse qu'il ne l'avait craint, puisque d'une morsure il en avait eu raison et avait mis leur auxiliaire en fuite.

Mais les coups de pioche reprirent, et se rapprochèrent, et devinrent plus distincts, et, derechef, la perche, le bras de bois vint l'agacer dans son recoin.

Avec plus de fougue et de violence encore, bien décidé à en finir, il se précipita de nouveau dessus et la mordit, la tenailla, la broya sous ses mâchoires ; mais l'autre, cette fois, se défendit, tourna dans sa gueule, le tira en avant, chercha à le jeter sur le flanc tant et si bien qu'il dut la lâcher. Et avant de repartir, brusquement, elle lui fonda dessus et lui porta en plein poitrail un coup de pointe qu'il ne put prévoir ni éviter et si rude qu'il lui coupa le souffle.

Décidément, l'ennemi n'avait guère souffert de ses morsures ; ses attaques devenaient de plus en plus dangereuses. Tasson devait veiller.

Et les coups tonnaient toujours, et la terre et les pierres s'éboulaient, et la lumière entraît, et les martèlements de souliers, les cris, les jappements se rapprochaient de plus en plus.

Bientôt même, après un éboulis plus fort, Tasson vit... il vit des enlacements de pieds ainsi que des bêtes grouillantes et des jambes comme des fûts de chênes, et d'innombrables pattes de chiens qui passaient, passaient, tournaient encore et repassaient.

Une nuée d'ennemis, une foule d'assassins le

guettaient, prêts à lui sauter dessus dès qu'il apparaîtrait.

Et la nuit sur laquelle il avait compté, la nuit qui ne venait pas !...

Comment faire ? Bientôt, plusieurs pourraient entrer de front ! Les coups pleuvaient toujours.

Quand ils s'arrêtèrent, les chiens s'élancèrent au trou, les yeux flamboyants, reniflant violemment, aboyant avec rage. Tasson gronda sourdement. Ils le voyaient. L'un d'eux, plus hardi, passa devant les autres. Le blaireau, les babines troussées, était prêt à l'attaque : ses canines énormes menaçaient ; le chien hésita. Terribles tous deux, ils se mesuraient. Mais, rappelé par son maître, le chien, obéissant, recula, les yeux toujours dardés sur l'ennemi.

Tasson entendit les hommes crier plus haut. Des sons argentins de batteries de fusil qu'on arme tintèrent comme pour un petit glas, et ce bruit de métal, qui lui rappelait l'homme et ses dangers, fit passer sur son échine de courts frissons qui lui dressèrent les poils.

Une voix reprit, dominant le tumulte :

— Tenez les chiens et les fusils prêts, je vais harponner.

Et la main de bois, précédée cette fois d'une gaffe grise comme une grande griffe de fer pointue et recourbée en double hameçon, s'engagea dans l'ouverture et s'avança vers la bête.

Ramassé sur lui le blaireau la vit venir et se prépara, sentant bien que cet ennemi était terrible.

Le croc approchait, il allait le toucher, il lui

frôlait l'épaule. Brusquement, Tasson l'empoigna, serra les dents et roidit les pattes sur le morceau de fer. Mais l'autre, impassible et invulnérable, se tordit dans sa gueule et glissa, froid, sous l'étreinte des dents. Il voulut le reprendre, mordre de nouveau, saigner, broyer ; alors l'autre s'enfonça violemment dans sa gorge, tourna sur lui-même en vrille, puis, se retirant d'un seul coup, mordit terriblement les chairs de ses pointes d'acier et s'agrippa aux mâchoires de la bête qu'il ne voulut plus lâcher.

Tasson fit des efforts désespérés, mais une douleur atroce le tordait, lui ôtant jusqu'à la possibilité de mordre ou de hurler, tandis que le harpon de fer, manié par une poigne implacable, le tirait impitoyablement vers le jour.

Malgré la douleur, le blaireau comprit que, s'il arrivait à la lumière, parmi les hommes et les chiens et impuissant comme il se trouvait, il était perdu. Et, crispé sur ses pattes, l'échine bandée, les reins tendus dans l'effort le plus désespéré, il s'arc-bouta à la terre.

Peine perdue ! Pas à pas il dut suivre le croc terrible qui l'avait happé, glissant sur ses pattes, la gueule saignante, le cou effroyablement tendu.

Et dès qu'il apparut et que, dans un éclair, ses yeux injectés de sang eurent entrevu, en un vertige d'épouvante, le mouvement de ruée sur lui des hommes et des chiens, un coup terrible asséné sur son crâne, un coup de massue de chêne, l'assomma au pied de son bourreau parmi la houle hurlante des bêtes qui s'acharnaient sur lui.

DERNIÈRE HEURE DU CONDAMNÉ 217

Longtemps encore il frissonna et quand, suspendu par les pattes à la perche maudite portée par deux chasseurs, il fut ramené en triomphe au village des hommes, le cerveau déjà obscurci des fumées de la mort, ses yeux encore clairs purent cependant voir tout au loin le soleil rouge annonçant la nuit prochaine, qui riait d'un rire sanglant au bas de l'horizon.

LA FONTAINE ET LA PSYCHOLOGIE ANIMALE

AH ! que les fabricants de préfaces sont ennuyeux ! Contemporains admirateurs importuns ou démarqueurs pillards à tant la ligne, ils vous campent, avec quelques récits plus ou moins exacts, des réputations qui résistent aux siècles et n'ajoutent rien à la gloire de celui qu'elles prétendent servir.

Et c'est pourquoi, ouvrant les fables de La Fontaine, vous êtes prévenu dès la première page que vous avez affaire à un bonhomme distrait, naïf et en même temps (ce qui paraît bien un peu contradictoire) observateur scrupuleux, attentif et passionné de la nature et des animaux.

Suit la fameuse relation du voyage à Château-Thierry, que je me garderai bien d'attaquer, puisqu'elle a permis à Edmond Pilon d'écrire un petit chef-d'œuvre, puis l'inévitable chapitre de M. Nisard, je crois, sur la Fable qui plaît aux enfants parce qu'ils y reconnaissent les mœurs des animaux !

Il m'est difficile de présumer que les petits nègres

qui liront dans quelques siècles les fables de La Fontaine reconnaîtront ou non les mœurs du lion, mais je sais bien que les enfants que j'ai pu voir ne reconnaissent rien du tout, pour la bonne raison que pour reconnaître il faut d'abord connaître et qu'ils se font justement des bêtes, et grâce aux fables, un caractère faussé, humanisé dont leurs compagnons à quatre pattes n'ont que trop souvent à se plaindre.

Mais pour que M. Nisard jugeât bien, il aurait fallu qu'il connût les bêtes, les enfants, les hommes et peut-être aussi les fables et — c'était un critique, cet homme — dame, il ne pouvait pas tout connaître !

Aussi bien la cause première de la légende, l'enterrement de la fourmi, mérite bien plus d'être réfutée.

On connaît l'anecdote : certain jour que la compagnie était particulièrement nombreuse et choisie, le poète oublia l'heure du dîner, et arrivant très en retard, alléguait pour s'excuser qu'il avait assisté à l'enterrement d'une fourmi, suivi le convoi jusqu'au cimetière et reconduit au logis les compagnes de la défunte.

En supposant que fût vraie l'anecdote et que La Fontaine ait réellement parlé de la chose, ce dont nous ne pouvons être absolument sûrs, ne faudrait-il pas plutôt voir dans cette réponse le prétexte galant, spirituellement allégué par un poète plein d'esprit et d'à-propos, pour s'excuser d'avoir en rêvant oublié sa promesse et fait attendre des gens de qualité ! Car le fait en lui-même apparaît comme con-

traire, sinon de tous points, du moins en grande partie, à la vérité logique et expérimentale.

Il est en effet fort possible que La Fontaine, rêvant, se soit attardé à la contemplation d'une fourmilière, ou qu'il ait pu suivre avec intérêt l'évolution d'une fourmi ou d'un groupe de fourmis, mais ici commence la fantaisie, car le récit qui suit est en contradiction même avec le caractère de convention que le fabuliste accorde à la fourmi.

L'action se passait nécessairement en été, par conséquent dans la saison où la plus grande activité règne parmi la fourmilière. Or, si la fourmi est morte en chemin, il est absolument indubitable que les autres fourmis l'ont abandonnée là où elle était, puisqu'elle n'encombrait personne et ne gênait nullement la vie de la collectivité. Tout au plus, si elle portait quelque chose au logis, l'a-t-on débarrassée de son fardeau, qu'il ne fallait pas laisser perdre, et mise de côté après un rapide examen pour déterminer les causes probables de sa mort. Mais si, comme le laisserait plutôt supposer l'allure du récit, c'est à la fourmilière même qu'elle est morte, il est bien plus contraire encore aux instincts de la fourmi de supposer une longue théorie de ces laborieux insectes accompagnant pour des raisons sentimentales la dépouille de l'un d'entre eux. Où l'eussent-elles accompagnée ? — Au cimetière des fourmis, dit La Fontaine. — La trouvaille est évidemment délicieuse, mais c'est pourtant par trop faire agir les fourmis comme les humains.

Les bêtes se conduisent toujours, ou presque tou-

jours, d'après la logique de deux instincts plus ou moins nuancés : l'instinct de conservation et l'instinct de reproduction, et la fourmi, l'ouvrière du moins, celle qu'on a le plus souvent lieu d'observer, pour des raisons d'ordre purement physiologique, puisque asexuée, n'a pas à s'embarrasser du second. C'est ce qui en fait une créature essentiellement laborieuse, et, si l'on peut dire, pas du tout portée aux rêveries plus ou moins troubles de sentiment dont l'instinct sexuel complique et nuance les états d'âme des bêtes selon les espèces et les individus. Elle vaque à l'approvisionnement, à la propreté, à l'ordre et à la défense de la colonie. Si donc il s'est trouvé, par un jour d'été, une morte, encombrant de son corps se décomposant les couloirs ou les greniers de la fourmilière, il a suffi à une ou deux ouvrières au plus de la saisir entre leur première paire de pattes et de la transporter à quelques pas de la colonie afin qu'elle ne soit plus une cause de gêne pour le fonctionnement normal de la société. Mais supposer le travail commun interrompu en totalité ou en partie par un accident ou un incident commun en somme et sans doute fréquent, l'abandon de la cité sans défenseurs et sans gardiens pour rendre un problématique honneur funèbre à un obscur membre de cette société est bien un rêve de poète, un rêve idéalisé prodigieusement, car si les hommes, pour des motifs plus ou moins égoïstes, suivent le cercueil d'un des leurs, plus la condition de celui-ci est humble et moins est conséquente la théorie de ceux qui l'accompagnent.

C'est donc bien un sentiment d'excuse mondaine, originale et poétique qui dicta au poète ce récit : sur lequel, avec quelques autres du même genre, s'est édifiée la légende d'un La Fontaine psychologue raffiné et scrupuleux observateur des bêtes.

Il n'est pas nécessaire de suivre bien loin le fabuliste pour découvrir que la vérité est tout autre, et il a fallu l'admiration forcenée et intempestive de quelques contemporains d'abord, plus tard l'ignorance ou l'incompréhension de certains critiques pour lui forger une réputation que, de son vivant, sa nonchalance de rêveur se garda bien d'attaquer et qu'on laisse doucement se perpétuer.

Lui-même dans sa dédicace au dauphin s'exprime ainsi :

Je chante les héros dont Ésope est le père

et plus loin, pour préciser encore ce que cette déclaration pourrait avoir d'ambigu :

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes

ce qui indique nettement quelle était sa source d'inspiration et son but.

La Fontaine, en effet, n'a vu le caractère des animaux que dans la convention créée avant lui et en dehors de lui par ses maîtres de dilection : Ésope surtout, Phèdre, qu'il n'a fait souvent que traduire purement et simplement, et les auteurs divers du *Roman de Renart* et des fabliaux du moyen âge. Or,

pour savoir si La Fontaine a fait des animaux une psychologie exacte, il faudrait déterminer si Ésope ou les auteurs des fabliaux, qui furent eux-mêmes plus ou moins des admirateurs d'Ésope, observèrent les bêtes. Il n'en est rien. Outre que les observations, assez restreintes, d'ailleurs, faites jusqu'à ce jour, autoriseraient à proclamer que non (à moins toutefois, ce qui est invraisemblable, que les mœurs des bêtes aient changé prodigieusement d'Ésope à nos jours), on peut inférer du caractère et de la vie d'Ésope, tels qu'ils nous sont connus, que ce fut le moindre des soucis du Phrygien. Il suffit de se rappeler en effet comment, dans quelles circonstances et pour quel motif fut composé l'apologue des *Loups et des Brebis*, transposé presque littéralement par La Fontaine. Il n'y avait pour Ésope qu'un but essentiellement utilitaire, l'art délicat et dangereux de faire entendre à des hommes grossiers et susceptibles à l'excès des vérités qu'il eût été imprudent de présenter toutes nues.

Or, les animaux de La Fontaine sont ceux d'Ésope mêmes, ceux-là qui enseignaient la raison aux hommes. Ils agissent donc comme des hommes, souvent pleins de raison et d'esprit comme le Phrygien dont ils concrétisent les idées et les sentiments, les haines et les ruses. Les animaux de La Fontaine sont les fils spirituels d'Ésope, mais ils se sont adaptés au siècle et ont parlé la langue de La Fontaine. C'est quelque chose !

Il n'est guère qu'un cas où La Fontaine se soit permis dans une espèce de préface de critiquer le

caractère d'Ésope, c'est dans la fable *Le Loup et le Renard* :

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point :
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie.
J'en cherche la raison et ne la trouve point
..... et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.

Il faut avouer que ce choix de contradiction est plutôt fâcheux, car ce caractère du renard est justement un de ceux qui restent à peu près campés d'une façon exacte. Mais où apparaît l'ignorance du poète, c'est dans l'aveu du troisième vers :

J'en cherche la raison et ne la trouve point.

Il est en effet absolument inadmissible qu'un homme s'intéressant aux animaux, amant de la nature, amateur des promenades en forêt, ignore les nombreux traits de ruse et de finesse dont s'honore chaque jour l'hôte des terriers. C'est d'ailleurs un animal suffisamment connu, un voleur assez familier pour qu'on puisse l'observer facilement pour peu qu'on veuille s'en donner la peine. Ce simple aveu-là serait suffisant déjà, je crois, pour creuser une forte brèche dans la réputation d'observateur des bêtes qui lui fut si bénévolement conférée. Mais il est d'autres raisons plus péremptoires encore.

Sans revenir sur cette idée que les animaux ont endossé tous les vices et tous les travers des hommes selon le bon plaisir d'Ésope ou la fantaisie plus

ou moins ingénieuse des conteurs du moyen âge, on doit toutefois remarquer une parfaite analogie entre les caractères des personnages du *Roman de Renart* et ceux des bêtes de La Fontaine : le lion est toujours Noble, le Goupil toujours Renart et le loup Ysengrin et le corbeau Tiécelin et les autres à l'avenant. Or, s'il est difficile de se prononcer pour le lion, on peut toutefois reconnaître que certaines psychologies générales, bien que toujours objectivées trop humainement, sont à peu près justes ; mais, par contre, combien sont calomniés, le bouc querelleur, hardi et... galant qui n'apparaît que comme un gros bêta, et le corbeau, ce beau philosophe cynique dans le cerveau duquel s'accumulent l'expérience et la sagesse des années, peut-être d'un siècle, l'oiseau intelligent, rusé, courageux et méfiant. — Il est vrai qu'il est roulé par un maître, ce qui serait une circonstance atténuante.

Au reste, il serait également injuste de conclure que La Fontaine ne connaissait rien des animaux et de la nature : il les a vus quelquefois, il les a devinés ; il ne les a pas observés. Il les a vus à travers les apologues d'Esopé, il les a devinés à travers son imagination et ses rêves de poète, mais ce serait, je crois, le calomnier que de vouloir affirmer que ce rêveur, ce fantaisiste charmant qui fut souvent un misanthrope cruel, ait pu se plier à des disciplines aussi sévères que celles auxquelles s'assujettissent les naturalistes et les entomologistes.

La Fontaine a quelquefois vu réellement les animaux et ce qu'il en a vu il l'a exprimé en notules

charmantes dont chatoient ses fables : *la gent trotte-menu*.

La gent marécageuse

.
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs et les roseaux,
Dans les trous du marécage.

J'ai sauté à dessein *gent fort sotte et fort peureuse* qui est bien une calomnie gratuite envers le *bon petit peuple vert*, qui réjouissait les yeux de Maurice Rollinat.

Une mouche survient et des chevaux s'approche,
Pique l'un, pique l'autre..., etc.

Mais tout ceci apparaît dans les récits non comme la matière première sur laquelle il table et dont il déduit des actes logiques conformes au génie de l'animal ; ce ne sont que des enjolivures, d'agréables superfluités, dont il fleurit et redore le cadre fané de la fable antique.

Pourtant, s'il a vu quelquefois réellement, d'autres fois il a cru voir et souvent aussi, ce qui n'est pas plus grave, il n'a ni vu ni cherché à voir et narre pourtant comme s'il avait réellement observé.

Prenons par exemple le début de *La Cigale et la Fourmi* :

La cigale ayant chanté
Tout l'été.

Chanté ! chanté !... Ah ! il y aurait beaucoup à dire sur le chant chez les bêtes. Enfin, on peut ad-

mettre que le bruit aigu des membranes situées sous le ventre est une manifestation de joie.

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau

ce qui laisserait croire que la cigale se nourrit de vermisseaux et de mouches et ce serait lui supposer... bon estomac.

En aucune fable nous ne voyons La Fontaine prendre un animal et le suivre jusqu'au bout, enregistrer successivement les actions diverses qu'il accomplit et les raconter. Son procédé est plus simple. Quand il ne se contente pas de rajeunir en racontant à sa façon la fable d'Ésope, il part d'un fait particulier, observé ou non, d'une situation réelle ou imaginaire de l'animal et de là le fait agir comme un homme selon le caractère conventionnel qui lui est conféré.

Ainsi, dans *Le Coche et la Mouche*, il voit une ou plusieurs mouches bourdonner autour des chevaux, les agacer, et immédiatement il assimile la mouche au cocher qui excite l'animal sans rien faire pour l'aider ; il ne cherche pas le pourquoi de la tactique de la mouche : il en brode une à sa fantaisie, une fantaisie humaine, charmante d'ailleurs, lui permettant d'arriver à soutenir une thèse qui lui est chère. Et il n'a peut-être pas tort d'agir ainsi. D'abord aurait-il pu faire autrement ? — Je ne crois pas. — Mais voyez-vous le poète se demander à quel mobile de conservation ou de reproduction obéit l'insecte, à rechercher si c'est pour pomper sa nourriture dans

le sang du cheval, ou plutôt comme le fait l'œstre bourdonnante qui est très certainement l'héroïne de son histoire, si ce n'est pas pour agglutiner ses œufs aux endroits de la peau que lèche l'animal parce qu'un instinct mystérieux l'avertit que le cheval avalera les larves écloses, qu'une fois fixées dans son estomac elles se nourriront, puis parvenues à leur développement se décrocheront, seront entraînées au dehors avec les excréments et deviendront, après quelque autre métamorphose nouvelle, des insectes ailés. Combien nous serait gâtée cette fable sautillante et pleine de verve ; ou plutôt non, elle ne serait pas gâtée, pour la bonne et simple raison qu'elle n'aurait pas pu être composée.

La Fontaine a préféré en induire que, puisque le bourdonnement de la mouche leur était importun à lui et aux chevaux, c'est que la mouche avait l'intention bien arrêtée de les agacer, et cela dans le but très utilitaire et humain de forcer les chevaux à gravir le chemin *montant, sablonneux, malaisé* où s'est engagé le coche. Il a sans doute bien fait.

Peu lui chaut également de faire descendre seul le renard au fond du puits pour l'en faire tirer par le loup ou par le bouc, et il ne s'arrêtera pas un seul instant à se demander si Renard se laisserait prendre à un artifice aussi grossier ; il ne s'occupera pas davantage de savoir si un chien portant une proie la lâchera pour l'image reflétée dans la rivière, et ceci dénote chez lui autant que chez Ésope, son maître, une totale ignorance du caractère, des instincts et de la sensibilité du chien.

Y avait-il pourtant, pour lui, qui était, dit-on, chasseur passionné, un animal plus facile à observer ? Non, il se contente de le faire passer, au cours de ses divers récits, pour un bon animal fidèle, assez bête, assez niais, ne faisant le mal que lorsqu'il y est contraint, se ressouvenant des injures juste assez pour laisser faire, ce qui est parfaitement humain, puisque conforme au principe du moindre effort, la vengeance étant déjà une vertu des forts.

Mais s'il avait observé le chien avec la pénétration que lui supposent ses biographes et ses admirateurs, il aurait su qu'un chien, même tout jeune, sait ce que c'est que l'eau et ne lâche dans aucun liquide la proie qu'il a conquise. D'abord un chien portant une proie à sa gueule a nettement le sentiment d'une victoire : il dresse la tête et, sans rien voir au delà, va chercher un endroit paisible pour la manger à son aise. Il ne s'arrêtera donc pas au bord de l'eau. En second lieu, ce qui est presque impossible, si même il est distrait de sa besogne par une apparition fortuite dans un miroir, il ne se desaisira pas de sa proie avant de s'être préalablement assuré qu'elle est en sûreté. Il aurait dû savoir aussi que l'odorat étant le meilleur sens du chien, c'est à son nez d'abord, avant ses yeux, que le chien se fie et qu'il aurait, avant de lâcher sa proie, flairé l'image qu'il voyait dans l'onde, car si l'on présente un miroir à un chien, il s'y contempera plus avec son nez qu'avec ses yeux ; il viendra flairer la glace, puis ne humant rien, après s'être heurté le museau contre le verre, tournera derrière pour compléter une

observation sur laquelle, on peut en être sûr, son opinion est déjà faite.

Enfin, si le chien avait voulu posséder la proie que reflétait la rivière, il aurait commencé par dévorer gloutonnement celle qu'il tenait dans sa gueule pour se jeter sur l'autre ensuite.

On pourrait sur la presque totalité des fables se livrer à des exercices analogues à celui-ci et qui montreraient que l'observation des bêtes était bien le moindre des soucis du poète.

L'observation, d'ailleurs, nécessite de l'attention, une méthode : La Fontaine était, je crois, trop poète pour être capable de l'une ou de l'autre. Sa fantaisie partait en campagne sur un fait lu ou observé ; il en tirait ce qu'il voulait et nous aurions tort de nous en plaindre, car on ne voit pas bien à quel résultat littéraire il serait arrivé s'il avait voulu, avec un tempérament aussi capricieux que le sien, faire de l'observation pure et simple.

Non pas qu'il soit impossible à un poète d'arriver en partant de là à écrire des œuvres, somme touté, intéressantes, n'en déplaise à quelques cuistres aigris, ratés ou jaloux qui ne connaissent guère en fait de bêtes que celles qui hantent les cabinets de rédaction.

Mais pour faire œuvre d'art partant de données exclusivement expérimentales, il faut supporter des travaux scientifiques, des dissections animales, des observations multiples, un tas d'études préalables, qui certainement n'étaient pas faites au temps où vivait La Fontaine ; il eût tout au moins

fallu supposer une philosophie qui ne refusait pas aux animaux la moindre faculté, pas même la sensibilité ; et bien que La Fontaine parût un peu fron-der les doctrines cartésiennes fort en honneur à son époque, il n'en est pas moins vrai qu'il en subissait l'influence et qu'il n'eût pas été le moins du monde ému en entendant Malebranche, je crois, justifier ou plutôt expliquer les coups le pied dont hurlait sa chienne prête à mettre bas en prétendant que *cela ne sentait pas*.

Et puis La Fontaine était de l'Académie, il était l'ami de Molière, de Racine et de Boileau, par qui il respirait, bien qu'il vécût un peu à l'écart, l'air du siècle, et ce grand siècle n'eut pas, tout au moins dans la sphère académique et officielle dont il fai-sait partie, le sentiment de la nature. Il fut un siècle d'analyse, et La Fontaine, tout comme Ra-cine et Molière et La Bruyère, fut un psychologue humain et peignit les hommes sous la forme allégo-rique, plus adéquate à son génie. Une étude de psychologie animale eût été absolument contraire au but qu'il se proposait. Il était trop prime-sautier, trop indiscipliné pour suivre et étudier un caractère durant quatre ou cinq actes consécutifs ; il aurait eu de la peine d'ailleurs à faire entendre aux cour-tisans et aux rois les dures vérités qu'il faisait pas-ser sur le dos du lion, du tigre, de l'ours ou de quel-que autre puissance : il préféra calomnier les bêtes pour médire des hommes en toute tranquillité.

Enfin, il visait une morale, si large qu'elle fût, et pour voir juste dans l'observation, s'il faut une

méthode pour ne pas regarder ailleurs, il ne faut pas chausser les besicles épaisses de l'utilitarisme, du kantisme, ou de n'importe quelle philosophie en isme. A quelles conclusions morales l'eût conduit la psychologie animale ? A des conclusions tout autres que celles auxquelles il visait, ou même à pas de conclusions du tout. Il ne pouvait donc pas, il ne devait pas s'en embarrasser.

Il y a dans La Fontaine beaucoup de jolies observations, le plus souvent ciselées en expressions lapidaires, dont quelques-unes déjà sont devenues populaires et courantes.

Je laisse à quelque savant érudit le soin de les séparer du reste. Ce sera un travail délicieux à faire, car je n'imagine pas qu'on puisse supposer que j'aie voulu ici le moins du monde attaquer La Fontaine. Dépouillé de sa perruque de bonhomme et de sa défroque de naturaliste, il reste ce qu'il était : un poète.

L'HYPOCRISIE DU CHAT ?

IL était une fois trois amis : Miraut, chien ; Mitou, chat, et Lulu, gosse. Ils avaient bien six ans pour les trois, c'est-à-dire que, si les deux premiers comptaient environ douze mois d'âge chacun, le troisième, lui, marchait gaillardement, tantôt à deux, tantôt à quatre pattes, vers son quatrième anniversaire. A eux trois, ils emplissaient l'appartement, la cour et le jardin de leurs cris et de leurs jeux, et c'était dans la maison une joie et une fête perpétuelles.

Mais quelqu'un troubla cette fête.

Un beau jour, Lulu gosse fut séparé de ses deux compagnons et conduit dans un vaste local où d'autres enfants, sagement assis sur des bancs symétriques, écoutaient une longue personne sèche dont le lorgnon d'or chevauchait un nez pointu.

La femme disait :

— Le chien est fidèle, obéissant et dévoué à son maître ; le chat est hypocrite, gourmand et voleur.

Et les petits répétaient docilement ces paroles, et tous avaient un air si convaincu que cette conviction troubla Lulu. La maîtresse insista :

— Méfiez-vous des chats, mes amis, et ne jouez jamais avec eux.

Quand Lulu rentra chez lui et que ses deux fidèles compagnons, qui s'étaient bien ennuyés durant son absence, voulurent lui témoigner leur joie de le revoir, Miraut chien, qui jappait et remuait la queue, fut bien accueilli. Quant à Mitou chat, son gras dos et son ronron ne reçurent pour toute réponse que ces mots peu aimables :

— Va-t'en, toi, tu n'es qu'un vilain et un hypocrite !

La fin de l'histoire, je vous la dirai quelque jour. Il suffit, pour l'instant, que je vous aie fait entendre que la plupart des jugements que l'on porte sur les bêtes n'ont pas de base plus solide que celle de ce bébé et que les braves minets sont depuis longtemps les innocentes victimes d'une réputation calomnieuse.

« Tout notre mal vient d'asnerie », disait Montaigne, tout le mal dont souffrent nos frères prétendus inférieurs vient également de là.

Quel fut le méchant imbécile auquel son chat exaspéré décocha un coup de griffe vengeur ; quel fut l'avare dont le petit compagnon affamé fit gueule basse sur la pitance qu'on lui mesurait trop parcimonieusement ; quel fut le philosophe en chambre, plus habitué à scruter les jeux de physiologie de ses nobles contemporains que les frémissements de mufle d'un innocent minet, qui osèrent porter sur nos charmants compagnons domestiques des jugements aussi grossiers et aussi stupides ? Ma

foi, je n'en sais rien, et j'aime autant ne pas le savoir ; mais ce que je tiens à dire, c'est que l'hypocrisie est une vertu, c'est-à-dire une force humaine, et non point animale.

Avant toute chose, il serait prudent de la définir, et cela nous pourrait mener un peu loin. Aussi, bornons-nous à dire, puisque aussi bien c'est de lui, et de lui seul qu'il s'agit, que le chat ne s'est vu attribuer cette fâcheuse réputation qu'en raison des mouvements défensifs violents qui sont sa sauvegarde au moment critique, et auxquels l'imbécillité méchante de ses tourmenteurs ne s'attendait point.

C'est le coup de griffe et le coup de dents qui font de lui un hypocrite et une fripouille. Mais l'égoïsme humain ne veut point voir les raisons qui ont provoqué ses gestes, et l'habitude paresseuse de ne pas sortir de nous-mêmes nous a, seule, longtemps empêchés de suivre sur des facies poilus, un peu fermés à nos investigations et différents des nôtres, des jeux de physionomie qui sont extrêmement caractéristiques, nuancés et variés à l'infini.

L'homme rapporte tout à son genre de beauté, si l'on peut dire, et c'est pour cela qu'il trouve le singe si parfaitement hideux. Il est probable, d'ailleurs, que le singe doit en juger de même à notre égard.

Quiconque a vu un matou en train de chasser souris ou moineaux — et c'est là surtout que la bête devrait ruser et se montrer hypocrite — ne peut plus charger de ce défaut cet animal. Le parti pris, l'aveuglement de l'être à la fois juge et partie dans l'affaire peuvent seuls troubler jusqu'à l'illogisme

et à l'absurde la rectitude d'un jugement, qui n'est pas toujours — et nos tribunaux nous en donnent assez souvent des preuves éclatantes — illuminé de la grâce et inspiré par la justice.

Pour pouvoir conclure, notre entendement épais a besoin de manifestations grossières et violentes et, en ce qui concerne le chat, la plupart des hommes sont inaccessibles aux avertissements multiples qui décèlent une patience à bout.

Le redressement des sourcils, le renversement des oreilles, le brandissement des moustaches, le frémissement du nez, un pli imperceptible au coin du museau, l'agrandissement ou le rétrécissement des paupières, l'avivement de l'œil, un frémissement nerveux de la queue, certaines façons de se ramasser et de faire porter le poids du corps sur une seule patte, sont autant d'indices précurseurs de l'orage auxquels ne se trompent point ceux qui se sont donné la peine d'examiner d'un peu près nos charmants petits familiers.

Plus véhément, plus bruyant, plus gueulard, plus près de l'homme pour tout dire, le bon chien, qui braille fort lorsqu'on l'ennuie et ne se résout à mordre qu'après avoir manifesté à haute et intelligible voix ses sentiments, n'a jamais été taxé d'hypocrisie, mais il a joué de ce fait à son camarade chat, plus discret, un véritable tour de cochon, si l'on peut dire.

Car le brave minet aura beau faire sentir à sa manière qu'il est énervé et agacé et multiplier les avertissements : aveugle à ses manifestations, ne

voyant dans sa patience qu'une façon de cacher son jeu, l'homme griffé ne trouvera rien de mieux que de le taxer d'hypocrisie pour masquer son ignorance et sa méchanceté.

Plus physionomistes que nous en ce qui les concerne, nos inférieurs frères fourrés savent bien reconnaître à notre attitude, à notre langage, au mouvement de notre face, tous les sentiments que nous leur portons. S'ils connaissaient l'hypocrisie que nous leur prêtons, nous ne pourrions pas les tromper comme le font certaines brutes qui, pour capturer les bêtes, s'affublent de gestes patelins et se gargarisent la bouche de paroles mielleuses. Jamais un chat ne vous fera le gros dos avant de vous mordre ou de vous égratigner. C'est une bête loyale comme toutes les bêtes et nous lui devons, nous aussi, la franchise.

Je n'ai pas de secrets sentimentaux pour le cœur de mon chat Toto, et lui n'en a pas pour moi. Je ne puis pas dire qu'à ce sujet il m'ait jamais trompé ; quant au reste, c'est-à-dire à mes préoccupations économiques, politiques ou artistiques, il sait qu'elles ne sont pas de son ressort ; aussi s'en fiche-t-il sereinement.

Vendredi 3 avril 1914.

LE RIRE DU CHIEN

COMME je passais la main dans les cheveux, je veux dire dans les poils de son chien, mon « bougnat », avec qui j'entretiens des relations de bon voisinage, m'a glissé confidentiellement :

— Je gage que vous ne savez pas pourquoi nous marchons sur deux pattes au lieu de nous servir, comme toutes les autres bêtes, de nos quatre membres ?

— Je l'ignore, en effet, répondis-je du ton du citoyen qui attend une histoire.

— Eh bien, reprit mon interlocuteur, sachez donc que c'est à un chien et à un Auvergnat que les hommes sont redevables de ce genre de locomotion.

« Oui, n'est-ce pas, continua-t-il, au début, tout le monde allait à quatre pattes ; mais, certain jour, un Auvergnat avisa un cabot qui se dressait sur ses pattes de derrière pour regarder par-dessus une clôture.

« Je suis aussi malin qu'un chien, se dit cet homme avisé, et lui aussi se dressa sur ses pattes de derrière. Ses compagnons l'imitèrent aussitôt. Et voilà pourquoi l'humanité marche sur deux pattes, tout simplement. »

Je ne saurais affirmer la rigoureuse exactitude de

cette explication, mais en tout cas, si le chien — car nous laisserons, voulez-vous, l'Auvergnat à son anthracite — si le chien, dis-je, nous a appris à nous tenir sur deux pattes, nous lui avons, par sentiment de réciprocité sans doute, enseigné le rire.

Je n'ai pas la prétention d'affirmer que, ce faisant, nous avons rendu à notre commensal un service extraordinaire et que nous lui ayons fait faire un pas vers son émancipation future, d'autant que cet enseignement aura été absolument involontaire et passif.

Un peu particulier sans doute et différent du phénomène humain, le fait est là tout de même et j'ai eu occasion de l'observer souvent chez les chiens de chasse.

Le rire canin n'est pas un rire bruyant ; il n'éclate ni ne tonitruue ; il ne secoue pas les tripes et n'ébranle pas le poitrail de celui qui en est saisi, la tête ne part pas en arrière et les pattes n'y participent point, pas plus que le tronc... C'est le rire silencieux, le rire muet que le bon Fenimore Cooper, dans des romans qui firent la joie de notre enfance, attribue quelque part à la « Longue-Carabine » ou au « Dernier des Mohicans », je ne sais plus au juste, quand ils ont découvert la trace fraîche du méchant Sioux ou du traître Comanche sur le sentier de la guerre.

L'œil pourtant s'avive un peu et le museau humide et frais a de légers frémissements, mais on a plutôt l'impression d'un rictus que d'un rire. Les babines se troussent ; la gueule, littéralement, se fend jus-

qu'aux oreilles et les deux magnifiques rangées de crocs qui apparaissent n'auraient rien de très rassurant pour quelqu'un qui ne connaîtrait pas le bon camarade à qui il a affaire ; la queue, quelquefois, mais assez rarement, se met aussi de la partie et bat avec douceur. Telles sont à peu près les caractéristiques du rire canin.

Dire que ce phénomène décèle, comme chez l'homme, un état d'épanouissement général et de gaieté plénière serait faux ; le rire du chien marque tout simplement un désir d'être agréable au maître, une affectueuse soumission, ou encore une discrète invite au plaisir espéré de la chasse ou de la promenade. Peut-être également est-ce pour l'animal une manière délicate de demander au maître un bon morceau, ou une façon distinguée de souhaiter le bonjour à une personne de connaissance.

Les chiens n'emploient le rire qu'avec les hommes et ne rient pas entre eux. Ils ont mieux, apparemment, et leurs manifestations de joie nous sont bien connues ; mais le fait qu'ils se sont assimilé ce geste et qu'ils lui ont attribué un sens dénote une curieuse faculté de raisonnement, qu'il est intéressant de dégager.

D'abord, il n'y a que les vieux chiens qui savent rire ; les jeunes, apparemment, jusqu'à ce que le phénomène les ait frappés par quelque corrélation les intéressant directement, n'y font pas plus attention qu'à n'importe lequel de nos gestes coutumiers.

C'est la concordance de nos mouvements avec un

état général de bonne humeur et de générosité dont il profite qui met l'animal en éveil : de là à généraliser, il n'y a qu'un pas. Mais où le phénomène devient merveilleux et troublant, c'est quand nous voyons la bête adopter ce truchement pour nous faire comprendre, sans nul doute, qu'elle est animée à notre égard des sentiments qu'elle nous a reconnus dans le rire.

Il est hors de doute que le chien comprend dans notre langage articulé, même dépouillé d'inflexions révélatrices, tout ce qui a rapport à lui et que nous sommes, nous, à son égard, dans un état manifeste d'infériorité.

Peut-être s'en est-il rendu compte, et son rire, ainsi que d'autres phénomènes d'imitation, souvent mal interprétés, ne sont-ils que les premiers balbutiements de notre langage mimique !

Sa vie est si courte et si remplie ! Qui sait, s'il en avait le temps, s'il n'arriverait pas à se créer, à l'instar des sourds-muets, un alphabet restreint de gestes et de vocables qui traduiraient clairement, à notre usage, ses idées et ses sentiments.

Il y aurait là, en tout cas, de sa part, la révélation d'une supériorité méconnue, en même temps que le signe pour l'homme d'un certain mépris affectueux.

« Ce pauvre Haut-Pattu, doit penser Miraut, il est incapable de parler ma langue, il faut bien que je m'habitue à parler la sienne ! »

Vendredi 10 avril 1914.

LE RETOUR AU VILLAGE NATAL

EN juillet 1901, Pergaud quitte l'École normale. Où va-t-il aller, en attendant sa nomination ? A Belmont, pour se faire héberger chez son oncle, le seul parent qui lui reste. Louis a noté ses impressions sur ce retour. C'est une nuée de souvenirs qui l'assaillent. Son émotion est vive. Quel accueil lui fera-t-on ? Il ne peut que souffrir en songeant au passé, à tout ce qu'il a perdu. Il est sur le chemin de Belmont et le spectacle a pour lui un charme étrange d'évocation ¹ :

« La route et le paysage semblaient vouloir devenir maternels à mon corps brisé par une étape de cinq ou six lieues à travers ces campagnes natales que j'avais quittées tout enfant. La pente abrupte diminuait graduellement et les contours qui avaient jadis paru immenses à mes yeux d'enfant n'étaient plus, pour l'homme étonné d'aujourd'hui, que les flexuosités gracieuses d'un chemin capricant entre

¹ Inédit, communiqué par M^{me} Louis Pergaud à M. Charles Léger et reproduit dans l'ouvrage *Louis Pergaud, sa vie, son œuvre*. Ce paragraphe d'introduction est emprunté à M. Charles Léger.

des haies de groseilliers sauvages, de prunelliers, d'églantiers et d'aubépines.

« Ces haies vives que l'on ne taillait que de loin en loin, au hasard des caprices municipaux, lançaient sur le chemin des jets de verdure d'où pendaient les baies rouges des églantiers, les balles violettes des prunelles.

« Telles je les avais vues jadis, telles elles étaient encore, et mes souvenirs d'enfant m'agrippaient autant que leurs épines à chaque murger de pierres, accroupi toujours au même endroit, pour un illusoire empierrement du chemin.

« Ma marche devenait de plus en plus lente, au fur et à mesure que j'approchais du but de mon voyage. Tant de choses me retenaient ou me retardaient : la fatigue physique, l'appréhension de ne plus retrouver tel que je l'avais connu ce petit coin de terre où tenait tout mon cœur, toutes mes émotions, qui étaient en moi restées vierges et point mélangées, point salies par d'autres préoccupations serviles ou mesquines ; la nuée de souvenirs qui semblaient jaillir de ces haies au crépuscule, comme une volée de hannetons au printemps, et qui sollicitaient, arrêtaient mon esprit en même temps que mes pas, et enfin ce calme de la nature, ce pur silence, à peine égratigné par un crépitement d'insectes, la chute d'un fruit ou, au loin, les sonnaillles argentines d'un troupeau rentrant.

« Cinq cents mètres, à peine, restaient à franchir pour gagner les premières maisons, pour voir cette vieille mare, au bord du chemin où j'avais, jadis,

écouté le chant cristallin des crapauds, visé des rainettes à coups de pierres et failli m'enliser en voulant cueillir, un matin de juin, quelque fleur d'eau dressant son plumet de guerrier au-dessus de l'armée verte des roseaux. Puis, l'entrée, la maison paternelle où je ne logerais pas, où je ne logerais plus ; quelques vieilles maisons d'amis, qui vivaient peut-être encore et qui m'avaient oublié ; la chambre d'auberge, de l'auberge qu'on avait sans doute ouverte et qui n'existait pas du temps que j'étais écolier ! Une soirée avec des inconnus ! L'ennui, l'angoisse presque de me familiariser avec les êtres et les choses !...

« Et, comme la terre était maternelle, que l'atmosphère était douce, que ce ciel était pur, où brillaient les astres familiers et que ces choses qui semblaient me reconnaître et me tendre les bras me faisaient un accueil si simple et si touchant, je me rendis à l'invite de la franchise de cette terre natale.

« Sur le gazon, derrière la haie qui bordait le chemin, sous la frondaison roussie d'un grand chêne, que j'avais escaladé jadis, j'étendis mes membres fatigués ; mon sac sous ma tête, mon manteau sur le corps, grisé de parfums, étourdi de souvenirs, je fermai mes sens sur ce calme solennel et presque religieux et je dormis là la plus délicieuse nuit de ma vie.

« La fraîcheur du vent matinal détacha comme une ondée de feuilles mortes du giron du chêne sous lequel je reposais, et quelques-unes, dans leur chute

oblique, effleurant ma face, m'éveillèrent avec autant de discrétion et de volupté qu'en eût souhaité Montaigne étirant sa paresse matinale aux harmonies lointaines et atténuées d'un cor.

« La pénombre était transparente, le silence plaignait comme une résille insaisissable à force d'être ténue, traversé par la lance acérée du chant des pinsons, mordillé par les petits cris d'une bande de chardonnerets, ondulant de buisson en buisson, et le paysage, comme une proie, semblait léché à l'Orient par les langues rouges de l'aurore naissante.

« Derrière ma haie, à travers les lézardes de verdure, produites par les feuilles prématurément tombées, j'apercevais le chemin raboteux, bordé de deux bandes étroites de gazon roussi, et dont le geste énergique était comme un commandement de reprendre ma route.

« J'écoutai.

« Le village était sans doute encore endormi. Seul, le premier chant des coqs, prisonniers dans l'étable, alternant leurs versets comme les litanies joyeuses de l'aurore, me parvenait à peine.

« Et je songeai que, jadis, ma grand'mère se levait avant le jour pour préparer le lécher des vaches, qu'elle allait traire, avant le réveil de la maisonnée. Je me souvenais plus particulièrement de son pas léger dans le poêle ¹, derrière les fenêtres closes de rideaux blancs, un matin d'automne, et de la quie-

¹ C'est-à-dire la chambre du poêle, la pièce principale d'un intérieur villageois en Franche-Comté. (Note de M. Charles Léger.)

tude, la paix, la douceur qui enveloppaient toute cette maison. Peut-être encore aujourd'hui, si j'arrivais au village à cette heure matinale, apercevrais-je, à travers la fente des rideaux ou la faille d'un seuil, le rayon filtré de la chandelle qu'une vigilante fermière aurait allumée, comme jadis, et que je ressaisirais là, toute fraîche et neuve, une de mes plus saines émotions d'antan.

« Ceci me décida. Et, d'un bond, je fus debout et le chemin derechef sonna sous mon pas décidé. »



LE MIRACLE DE SAINT HUBERT

EN ces temps-là, le Val des Hiboux, qui s'appelle maintenant la Grâce-Dieu, était un lieu sinistre où l'Audeux roulait ses ondes torrentielles entre deux murs sombres de roc que gardaient d'immenses forêts s'étendant du Val de la Loue au coude du Doubs.

Du ponant au levant, cette large bande touffue s'étalait dans son ampleur royale, sombre en été, rousse en automne et, sous le mystère ondoyant de ses frondaisons, abritait les tribus innombrables des bêtes : vieux solitaires au dur boutoir, madrés goupils à longue traîne, lièvres malins et rapides, et les hardes de cerfs et de chevreuils, et des familles de loups, des assemblées d'écureuils, et des clans sombres de corbeaux, des caravanes de ramiers et de geais et des chœurs de pinsons qui faisaient de cette immense cité libre un paradis de chansons, d'amour et de batailles.

La sève alors, généreuse et débordante, s'épanouissait en chênes géants, en hêtres colossaux, en bouquets puissants de charmes, en poiriers trapus, en bouleaux énormes dont les fûts blancs semblaient

être les piliers épars soutenant la gigantesque et verte voûte d'une architecture fantastique, et tous mêlaient dans l'air vif, sans cesse rénové par les vents des hauteurs, leurs ramures épaisses, lourd vêtues de feuilles, que baisait le soleil et que giflait la pluie.

La terre, vierge et neuve, gardait derrière cet écran sombre une température presque égale : tiède en été, fraîche en hiver, et dans les taillis touffus où craquaient les branches mortes, les bêtes pouvaient, selon leur caprice et selon le temps, choisir l'abri qui leur convenait le mieux : la tanière propice, le terrier calme, le gîte sec, le retrait tranquille où elles vivaient intensément leur existence de combat et d'angoisse dans le bonheur de la lutte perpétuelle, des périls déjoués et des instincts satisfaits.

Des ondes embaumées montaient des immenses et nombreuses clairières où la faux flamboyante de la foudre, alignant ses andains de feu, avait abattu et tranché et brûlé sur son passage les troncs des géants séculaires qui narguaient sa puissance indomptée.

Au creux des combes boisées, d'immenses étangs étalaient leurs faces calmes, ulcérées çà et là d'îlots herbeux ; des joncs aux plumets guerriers massaient leurs vertes cohortes en carrés menaçants sur les rives ; des feuilles de sagittaires trouaient la surface de l'eau comme un suprême appel de mains de naufragés à demi engloutis, et sur toutes les feuilles flottantes de nénuphar et par les taillis aquatiques

de mousses des bandes coassantes ou plongeantes de grenouilles vivaient et s'agitaient et emplissaient d'un tumulte éphémère, vite étouffé sous des remous, les grandes cités humides perdues aux plis mystérieux des bois.

Une fraîcheur puissante émanait des multiples sources d'eau vive fleuries de pétales multicolores en été, de feuilles mortes en automne, qui dévalaient les coteaux comme des serpents d'argent avant de mêler leurs flots turbulents à la majesté tranquille des grands lacs immobiles. Des exhalaisons humides, des émanations putrides de ces immenses nécropoles végétales s'élevaient avec les soleils d'été et, dans les plis des vents, rayonnaient tout alentour en mystère alanguissant et morbide qui attirait sur leurs bords des escadres de libellules bleues et vertes, des chœurs d'éphémères, des nuées de mouches et des volées d'autres insectes.

Le soir, en longues théories, des vols d'oiseaux s'abattaient sur les rives, puis s'enlevaient à grand fracas d'ailes pour disparaître bientôt, tandis qu'en prudents cortèges, s'espaçant par groupes, chacun à sa place favorite, les cerfs et les chevreuils s'alignaient aux plages des berges.

De longs meuglements s'élevaient, se succédaient, se répondaient, puis l'heure indécise du crépuscule ramenait le silence bourdonnant qui se mariait peu à peu aux vibrations des branches, aux ululements du vent, aux cris des fauves traquant leur proie, au bruit des rameaux cassant sous les foulées sauvages du sanglier et du chevreuil.

Durant les nuits d'été, les écureuils, au clair de lune, donnaient parmi les branches des fêtes cabriolantes et joyeuses, tandis qu'en hiver les puissants hurlements des loups propageaient autour de la grande partie sylvestre la crainte salutaire des blancs crocs d'ivoire, aiguisés de froid et pleins de faim, qui éloignait, le cœur chavirant, tous les humains dont les incursions possibles eussent troublé cette belle quiétude sauvage.

Et quand un vaincu tombait sous la dent d'une bête carnassière ou la serre d'un vorace ailé, rien n'ébranlait chez ses frères de race, soumis à la loi commune, inéluctable et terrible, leur sereine et farouche confiance en la vie.

*
* *

Il y avait cependant, pour la forêt, des jours d'effroyable angoisse. Ils revenaient après les grandes chaleurs, par les clairs matins d'automne. Rien ne les laissait présager au dehors, mais la conscience obscure qui veille au cœur des bêtes les étreignait douloureusement quand le cours des soleils et des lunes ramenait la saison terrible.

Tout était calme dans la forêt et les bêtes rôdaient par leurs invisibles chemins, quand, tout d'un coup, en amont ou en aval de la grande voie déserte et sombre qui va du Cusancin au Dessoubre, un son de trompe ou de corne éveillait, comme des génies malfaisants, les échos mystérieux qui som-

meillent au creux des roches ou dorment aux plis des combes.

A ce signal trop bien connu, une frayeur sans nom s'emparait du taillis ; les cerfs brandissaient leurs andouillers menaçants, l'œil plein de feu ; les chevreuils et les biches dressaient l'oreille, prêts à la fuite ; les renards précipitamment regagnaient leurs terriers, les marcassins leurs bauges, et les grands loups eux-mêmes, seigneurs incontestés du domaine, tremblant sur leurs pattes inlassables et leurs jarrets de fer, rassemblaient au fond des halliers, près de leurs rudes femelles aux yeux jaunes, les portées trottautes et joyeuses des petits qui regardaient, inquiets subitement, les vieux mâles claquer des mâchoires, prêts à la mort pour défendre leur géniture en péril.

Les lièvres, tapis dès l'aurore, se boulaient dans leurs gîtes ; les grands corbeaux, rassemblés, échangeaient de cime en cime de brefs mots d'ordre mystérieux ; les bandes de geais se concertaient en piaulements, les agaces filaient à grands cris ; les grives et les merles, après quelques sifflements d'entente, se taisaient, tandis que les écureuils curieux, moins apeurés que surpris, grimpaient tout de même au faite de leurs arbres et, dissimulés derrière des boucliers de feuilles, scrutaient attentivement leur horizon déserté qui s'alourdissait de silence.

Et bientôt le vent seul, le grand vent (dont les ondes, telles des vagues invisibles qui passent, courbent les têtes majestueuses des vétérans feuillus) disait et portait au loin la terreur de la grande cité

forestière que la chasse du seigneur accompagné de ses valets et de ses chiens allait ravager de cris, de hurlements et de meurtres.

Chaque canton, à tour de rôle, payait à l'homme ce tribut redoutable.

Derrière le chevreuil ou le sanglier débouché, un jaillissement d'abois s'élevait, roulait, s'enflait, montait, grondait, passait en rafale, courbant et cassant les branches, éventrant le taillis, piétinant le sol.

Le martèlement des sabots, la respiration des chevaux faisaient, dans ce fauve concert, un sinistre bourdonnement de basse, tandis que les notes violentes des trompes et des cors et les hennissements des étalons, insultant aux mélodies du vent, scandaient la chevauchée sur un rythme infernal.

Malheur à celle-là qui avait son gîte ou son abri sur le passage de ce tourbillon vivant de hurlements et de haines !

Éventrée par les limiers, déchirée par les crocs de la meute, dévorée en quelques bouchées ou écrasée sous les pieds des chevaux pour être emportée par les valets, la bête, surprise, voyait la mort se dresser d'un seul coup devant elle sans qu'il lui fût possible d'engager la lutte ou d'espérer la fuite.

Aussi, quand la brise, soufflant des lointains, apportait aux réfugiés d'un canton tranquille les voix d'enfer de cet orchestre barbare, les grands corbeaux, pèlerins des hauteurs, et les vieux aigles suspendus dans la nue pouvaient voir, en indescriptible panique, toutes les bêtes, d'un même élan,

fuir et disparaître devant la chasse comme des nuages affolés devant le vent de l'orage.

La terreur de l'homme survivait à ses incursions et, bien après la saison de chasse, quand il s'abstenait de toute invasion meurtrière, les bêtes le fuyaient encore et le haïssaient, et qu'il fût sire au riche manteau ou serf au sayon grossier, nulle, même les grands loups dont les mâchoires claquant étaient pourtant de formidables défis, n'osait résister à sa marche envahissante et à la menace de son regard.



Il était cependant un homme que les bêtes du Val des Hiboux et des cantons voisins avaient appris à ne point craindre.

Un mystère insondable enveloppait cet inconnu qui était comme tombé là un jour et y était demeuré. Nul ne l'avait vu venir.

Nomade ambulant par les sentiers des Gaules fixant enfin son errance, criminel sous le coup des lois d'une puissante cité fuyant le châtement ou cherchant dans le silence et la solitude l'expiation, doux rêveur misanthrope, chrétien halluciné ou panthéiste fervent, nul ne savait, et ceux des villages qui ne connaissaient point son nom l'appelaient dans leur langage « Stuqui », qui veut dire « celui-ci ».

Il connaissait les plantes et il aimait les bêtes ;

il vivait de racines et de fruits ; il n'avait besoin de rien.

Cependant, de temps à autre, comme pour ne point perdre tout contact avec ses semblables, on le voyait, quel que fût le temps, une espèce de besace à l'épaule, s'en aller vers un village et quémander des vivres.

Il allait calme et grand, il portait les cheveux longs comme un roi, il avait un regard étincelant et droit qui faisait baisser les yeux des vilains lorsqu'il s'arrêtait devant leurs seuils sans leur rien demander.

Tous lui donnaient.

C'était un enchanteur ou un saint. C'était un saint. C'était un saint, car, depuis son arrivée dans les forêts, nulle bête n'avait péri dans les villages, aucun fléau, grêle, orage ou incendie, n'avait dévasté la contrée et tout prospérait aux alentours.

La main des dieux était sur cet homme et leur protection salutaire s'étendait sur le pays.

Une impression de bonté, de quiétude, de grandeur émanait de sa personne ; son regard exerçait une fascination surnaturelle : pas un gamin ne lui aurait jeté une pierre, les vieux et les vieilles inclinaient leurs fronts sur son passage.

C'était aux temps où la religion de Kristh était prêchée à Vesuntio¹ par Ferréol et par Ferjeux, et on se racontait aux veillées, autour des grands braiseurs des cheminées, les choses extraordinaires et

¹ Besançon.

merveilleuses accomplies par ces apôtres : on attendait leur parole, on espérait leurs envoyés.

En était-il, celui-là qu'on ne connaissait point, et qui était bon et qui était grand ?

Et les paysans penchaient lentement vers le culte nouveau tandis que les seigneurs issus de leurs rangs, peut-être en secret déjà convertis, gardaient encore, et jalousement semblait-il, pour les divinités gauloises assimilées aux mythologies romaines cette affection rituelle et ce culte de parade qui est l'indice des religions à leur déclin.

Stuqui s'était installé dans la grotte des Bougeottes à deux heures de marche du Val des Hiboux.

Sa retraite s'ouvrait dans l'impasse naturelle d'une combe, au bout d'un corridor de hêtres et de chênes, au cœur d'un immense rocher perdu dans les grands bois.

Ce rocher se dressait comme un donjon formidable sur le Mont Travers et semblait surveiller dans un silence majestueux, d'un côté l'immense cuve des combes que dessinaient au couchant les chaînons escarpés des crêts du Jura, vermeille chaque soir du bouillonnement du soleil, de l'autre menacer le hérissé formidable de fûts et de piques que les forêts dominantes massaient dans le soleil levant.

Une vaste clairière, taillée en plein cœur de la forêt par quelque faucheur surhumain, s'étendait derrière le roc de Gaudry : ainsi nommait-on ce donjon de pierre sabré d'éclairs, ce pic pelé comme un vieux crâne qui restait là quand même, mena-

çant et sauvage, impassible, battu des vents, lavé de pluie, fouetté de neige, ouaté de brume, nimbé d'aurore ou brûlé de soleil.

Les bêtes affectionnaient particulièrement cette éclaircie d'où l'on pouvait, sous l'égide protectrice de ce rêve de pierre, à l'abri des ramures épaisses, écouter et flairer de très loin les approches ennemies.

Elle avait vu, en effet, la clairière, entre les torses noueux de ses arbres, sous ses ogives de feuillage en été ou par les illuminations féeriques des clairs de lune d'hiver, les jeux et les batailles d'amour de presque toute la gent de la forêt : des lièvres vaillants et hardis, des goupils oublieux de la prudence, des cerfs dédaigneux de l'homme.

Or Celui qui était venu parmi eux était resté immobile et muet devant les grands animaux ; il avait jeté du pain aux oiseaux qui sont le moins méfiants et donné des noisettes aux écureuils qui sont naturellement curieux, et les saisons avaient passé, et les jours étaient venus peu à peu où les bêtes de la clairière et du canton et les voyageuses égarées n'avaient plus suivi sa démarche d'un œil inquiet et d'un pied frémissant.

Stuqui ne parlait jamais aux bêtes ; il n'avait rien à leur confier sinon qu'il ne leur voulait pas de mal et qu'il les aimait, et cela, ses yeux bons, son regard limpide, son front calme, la lenteur grave et noble de ses gestes le disaient surabondamment.

Qu'aurait-il pu, dans le misérable langage des hommes, qu'il savait parler sans doute, leur dire de

meilleur et de plus utile ? De se méfier des autres humains, elles le savaient ; les prévenir de leur présence, elles l'éventaient mieux que lui et de plus loin : Tiécelin et sa horde ne veillaient-ils pas aux lisières et le croassement d'alarme faisait dresser les oreilles et palpir les narines au moindre indice dangereux.

Ils se comprenaient et s'aimaient.

*
* *

Or, cette année-là, que rien ne fixe dans les temps, avait été une année de grandes pluies : la terre, mouillée, détrempée, imbibée comme une éponge grasse, conservait, marâtre, pour les dénoncer aux ennemis, les traces des bêtes.

Les saisons avaient été désastreuses, les couvées n'avaient point réussi, les nichées avaient péri, et, dans les portées décimées, les quelques sujets plus vigoureux qui avaient résisté restaient malgré tout malingres et chétifs.

La forêt était en deuil et se dénudait. Les vents qui passaient en rafales, telles des hordes dévastatrices, harcelant durement les ramures, déchiquetant avant l'heure les frondaisons, ne parvenaient point à sécher le terreau noirâtre des sous-bois refroidis.

Une odeur de décomposition végétale, subtile et forte comme une immense vague de fond, se dé-

gageait lentement de la glèbe, se répandait par degrés, montait, envahissait, submergeait peu à peu tout le grand continent forestier. Et c'était comme une main mystérieuse et fantômale qui venait peser lourdement sur les vies suspendues des végétations pourrissantes, sur les âmes désemparées des bêtes pour annoncer la mort prochaine de l'année et la venue des temps maudits !

Et les bêtes étaient inquiètes.

Elles venaient à leurs heures respectives, plus souvent encore que d'habitude, à la clairière de Stuqui et le regardaient obstinément comme si elles eussent voulu demander au solitaire, qui était de la race méchante et maudite, une efficace protection contre ceux de sa gent.

C'était l'époque, l'époque terrible des grandes incursions humaines, des chasses féroces, des bacchanals déchaînés, des boucheries sanglantes qui, selon les lunes, revenaient à intervalles à peu près égaux, pour annoncer la mort de ceux qui seraient poursuivis et faire goûter plus âprement aux survivants la joie de vivre.

La forêt, en proie aux pluies d'automne, était sombre et triste.

Les rameaux, dépouillés, décharnés, imploraient la clémence du ciel ; les massifs, comme des vieillards, perdaient leur chevelure de feuilles, les arbres grelottaient sous leurs tuniques d'écorce et leurs mantelets de mousse et les vieux géants, qui étaient morts par degrés, lentement, comme un grand cœur se vide, les longs cadavres secs qui restaient là de-

bout par la volonté de notre mère la Terre pour narguer quand même le Destin, tombaient maintenant soit d'un seul coup, couchés par la poigne formidable des bises, soit par lambeaux, ainsi que sous les attaques d'une invisible cognée, ou encore se dissolvaient, fondaient en une cendre impalpable comme si des cancers profonds eussent rongé partout et simultanément ce qui restait de leurs dures carcasses vides de moelle.

La chasse du seigneur avait passé la veille au lever du soleil : les trompes et les cornes avaient soufflé leur chant d'épouvante, et les dieux mauvais de la forêt, joyeusement réveillés de leur sommeil de pierre, avaient répété de tous côtés et à l'infini l'appel farouche ; puis, au galop de la meute qui les menait, le flux des bêtes du canton du Val des Hiboux avait passé en rafale devant la clairière de Gaudry, déserte et silencieuse comme une nécropole abandonnée.

Bientôt, cependant, l'imminence du péril faisait se disloquer la grande harde, les bêtes les plus faibles se dérobant peu à peu, au hasard des inspirations, mettant à profit une éclaircie, une saute de vent pour, selon les ruses millénaires de la race ou leur personnelle expérience, fuir à toute vitesse dans une direction différente, ou mieux encore embrouiller leurs traces afin de trouver le temps de se gîter un peu plus loin aux alentours.

Le bacchanal avait passé comme la tempête, poursuivant les vieux loups de tête et les grands cerfs dix cors qui filaient droit devant eux, et nul

des échappés ne savait ce qu'il était advenu de cette chasse qui se perdit dans l'horizon.

Mais le soir, avec la venue des ténèbres, les fourrés avaient frémi, des pas légers comme des glissements avaient passé, des frôlements avaient couru, de larges prunelles dans l'ombre s'étaient allumées comme des étoiles et toutes avaient pèleriné en silence vers la clairière de Gaudry, car, après la grande chasse de l'homme, il y avait trêve dans la forêt, et les bêtes, elles, ne chassaient point. Les cerfs et les chevreuils, ivres d'espace et de fuite, passaient sans les tondre à côté des feuilles de ronces, les lièvres n'osaient s'aventurer en plaine, les sangliers grognaient de colère sans trop savoir pourquoi, les loups en oubliaient leur faim. Une terreur commune, pesant sur tous, en faisait des alliés momentanés ; la fièvre de la peur avait nourri tout le monde, et, dans chaque tribu, les familles dispersées, se rappelant par le cri convenu, cherchaient à évoquer au fond de leur mémoire, pleine de brume et de tumulte, les images de ceux qu'elles ne retrouvaient point au rendez-vous.

Le cimenterre étroit et pâle de la jeune lune rentrait au couchant dans une gaine indistincte de brouillards : la paix allait régner sur la forêt, la paix que le soleil ébranle et que la lune pleine trouble aussi quand sa lumière équivoque vient brouiller, aux heures crépusculaires, les mystérieuses frontières du jour et de la nuit.

Une grande frayeur cependant étreignait encore toute la forêt. Le vent s'était levé et sa protestation

mugissante courait de chêne en chêne, ébranlant le cœur profond des sombres vétérans qui se mettaient à bramer de toutes les voix de leurs branches et hurlaient à l'envi contre l'injure et la méchanceté de l'homme.

La nuit se tassait.

La clairière, pleine d'yeux, semblait un parterre de fleurs d'or portées par des tiges invisibles. L'odeur de la terre mouillée parlait de deuil et de mort.

Un vieux loup soudain hurla. Il manquait un de ses petits, disparu dans la rafale du matin, et tous comprirent.

Stuqui, à genoux, prosterné sous la nuit, avait l'air d'adjurer le chêne géant campé au bout de la clairière, dont la sombre masse et l'ombre lourde, barrant le ciel étoilé, semblait se dresser comme une protestation formidable des dieux morts contre les dieux triomphants.

Tout autour de l'homme, immobiles, silencieuses, lourdes d'une émotion écrasante, les bêtes, subjuguées, attendaient, attendaient quelque chose qui ne venait pas.

Une angoisse plus lourde encore les étreignit : elles flairèrent le malheur, elles éventèrent la mort.

Le lendemain, en effet, contrairement aux prévisions habituelles, la trompe retentit parmi les bois du levant, et ceux de Gaudry, mussés dans leurs repaires, purent entendre au large, dans le vent propice, monter et baisser les rauques appels des cavaliers, les hennissements des étalons et suivre de l'oreille, au loin, les abois ondoyants et multiples,

âpres, aigus ou assourdis et soutenus et prolongés, des meutes frais découplées ravageant tout sur leur passage.

Et ce fut du côté des étangs du vent de bise que souffla le lendemain le chant de mort ; et à l'aube qui suivit, les trompes cruelles déchirèrent le silence matinal dans les rochers du midi.

Et chaque jour maintenant, la horde envahissante des Grands Barbares (chasseurs et chiens), venue d'un point nouveau de l'horizon pathétique, traversait le canton de Gaudry, transperçait, taraudait en tous sens les fourrés et semait l'épouvante et l'horreur parmi les halliers touffus et les taillis inviolés de ce grand repaire sauvage.

Maintenant, tous les soirs, à la clairière fatidique, les bêtes survivantes se réunissaient, silencieuses, efflanquées, fiévreuses.

Elles ne se lamentaient plus, mais se contentaient de regarder de leurs prunelles profondes, élargies d'épouvante et embuées d'étonnement, leur ami muet, le solitaire qui pleurait et priait au centre de cette chapelle de feuillage, sous les piliers vivants et noueux des grands chênes dont les rameaux, ainsi que des bras multiples, se tordaient de désespoir et de rage aux lamentations mugissantes du vent.

Depuis longtemps, Stuqui n'avait pas revu les humains ; mais un jour, à l'heure sinistre où les fanfares sonnaient dans son canton leur aubade de meurtre et de sang, il s'était résigné à descendre vers les villages.

Selon son habitude, il n'avait pas proféré une parole, mais la limpidité coutumière de son œil troublé de flammes d'inquiétude et d'éclairs d'orage interrogeait les paysans.

Ils avaient dit : « C'est un puissant seigneur de très loin, des pays de bise et de neige, qui est venu en ambassade et à qui l'on donne des fêtes ; il aime la chasse passionnément, aussi tous les jours nos sires rassemblent leurs meutes et leurs équipages et le guident à travers nos bois. »

Stuqui savait maintenant que le comte Hubert chassait dans le pays, qu'il chasserait le lendemain et encore à l'aube suivante, et que les bêtes, ses compagnes et ses amies, seraient pour de longs et terribles jours vouées aux embûches, aux traques éperdues, aux fuites désespérées, à la souffrance et à la mort. Et il pleura.

Toute la forêt était agitée du frisson de la fièvre : les bêtes, au moindre bruit, frissonnaient, s'affolaient et fuyaient ; tous les soirs, à l'heure du rendez-vous dans la clairière, il en manquait de nouvelles : presque tous les petits étaient morts, tués par les traits des humains, écrasés par les chevaux, déchiquetés par les chiens ou épuisés par la fatigue et par la maladie. Les nuits semblaient courtes, les instants fuyaient, rongés par la hantise de la lumière ; tous et toutes dans les halliers, en proie à de courts sommeils hallucinés, appréhendaient l'heure blanche où le couvercle des ténèbres semble, à l'aurore, se dévisser de l'horizon ; le temps n'existait plus.

268 DRAMES DES CHAMPS ET DES BOIS

Les grandes forces semblaient maléfiques et hostiles. La lune, maintenant pleine et ronde, chassait les nuages du ciel, abolissait la nuit et perpétuait la terreur.

Les pluies avaient cessé. Le soleil, à chaque aurore, se levait plus éclatant dans un ciel épuré. De la terre transie par la nuit, rôdant à ras du sol, des buées froides montaient qu'il buvait avec les rosées blanches et peu à peu les feuilles mortes s'essuyaient dans les taillis.

La terreur et la mort régnaient



Ce matin-là, comme le soleil dardait ses premières flèches sur le roc pelé de Gaudry, l'appel des trompes et des cornes résonna dans la grande cuve du couchant et les aboiements joyeux des chiens se mordillant et s'excitant pour la chasse firent frémir toutes les bêtes de la futaie.

C'était de là qu'aujourd'hui les Grands Ennemis allaient prendre leur élan, les faire toutes lever dans le tumulte et l'effroi et, dans leur sillage, s'élancer, dévoreurs farouches de l'espace, pour conduire quelques-unes d'entre elles jusqu'à l'épuisement et à la mort.

Derrière les grands chiens découplés qui donnèrent bientôt de la voix, des bordées d'abois ne tardèrent point à s'élever, rauques d'abord et hési-

tantes, puis plus accentuées, franches, régulières, éclatantes dans la salve du lancer, et bientôt ce fut la fanfare effroyable de cent gueules hurlantes dans laquelle, de temps à autre, se détachait le jappement plus puissant et plus mâle d'un conducteur de bande ou l'appel sifflant d'un piqueur.

Le taillis vierge qui hérissait ses rets épineux pour barrer le passage et défendre son mystère fut haché par cette foule en délire, battu, foulé, piétiné, taraudé, déchiqueté, tandis qu'une harde de cerfs, découverte, filait dans le vent à une allure désespérée.

Tout tremblait dans leur sillage. La terre, battue, martelée, semblait grommeler sous leurs pas ; les branches, en vain, giflaient les intrus, les épines les mordaient, les clématites faisaient trébucher les chevaux et rouler les chiens, les ronces vengeresses fouettaient, un à un, de leurs dards aigus les cavaliers, mais rien n'arrêta la charge infernale, le furibond élan de mort et, derrière le trajet suivi qu'indiquait une large trouée, tout redevint silencieux, cependant que, là-bas, dans les cantons étrangers, les trois grandes bêtes traquées, bientôt seules poursuivies, menaient au loin la meute enragée.

Une anxiété profonde étreignit bientôt les autres bêtes qui avaient pu se dérober une à une de la colonne fuyante, renards et lièvres, sangliers et loups, et du fond de leurs gîtes ou de leurs repaires, écoutaient le bourdon sinistre de la chasse s'enfler et décroître pour gronder plus fort et s'amplifier par degrés dans le retour au canton du lancer.

De nouveau, en effet, grandit l'immense fleuve

tumultueux roulant ses ondes de cris, ses cascades d'abois, son écume de chants de cornes et de trompes. Et dans un éblouissement de vitesse, de lumière et de sons, le formidable cortège repassa par le pays, traçant un nouveau et large sillon dévastateur pour disparaître aussitôt, ravageant et dénudant derrière lui la croupe verte et jaune d'un co-teau buissonneux aussi rapidement que si l'éclair rouge de l'orage l'eût lui-même tondu un soir de juin d'un de ses flamboyants coups de cisailles.

Cela dura un temps que nul n'a mesuré et de nouveau le bacchanal revint, plus rauque, plus ample et plus terrible.

Les trois bêtes poursuivies apparurent, haletantes, fumantes, splendides de peur et d'énergie, tout entières crispées dans un vertige de fuite ; mais subitement le faon épuisé, les pattes raidies, s'arrêta. Le cerf et la biche se retournèrent pour l'encourager à la lutte et l'exhorter à la fuite, mais c'était bien fini : le jeune animal, moins résistant que les deux autres, fourbu, avait donné tout son effort ; ses articulations gonflées refusèrent tout service, ses pattes restèrent figées au sol. Il exhala une plainte désespérée et le vieux couple, revenu sur ses pas, tout près de lui, se mit à bramer sinistrement lui aussi.

A ce triple appel de détresse, Stuqui, dans sa grotte, comprit que les temps étaient proches, et gravissant le ravin de son rocher, la croix de bois de la main droite et les yeux au ciel, il apparut au seuil de la clairière.

LE MIRACLE DE SAINT HUBERT 271

Les regards des trois bêtes traquées imploraient l'homme accouru, tandis que la meute inlassable se rapprochait d'instant en instant. Le cerf et la biche semblèrent prendre le solitaire à témoin de leur impuissance et commettre à sa garde la jeune bête épuisée, puis, affolés eux-mêmes devant l'imminence du péril, se renfoncèrent de nouveau, en un vertigineux élan, parmi les profondeurs du taillis.

Une fanfare effroyable d'abois sonnait à pleine gorge dans la combe prochaine. Le faon, affolé, stupide, les yeux dilatés et troubles, restait là, les jambes raidies, fixes, comme vissées au sol, agité de tremblements, appuyé à l'ermite qui, près de lui dressé, farouche et grand, les lèvres balbutiantes, une main sur le col douloureux de la bête, dressait toujours de l'autre sa croix de bois vers le ciel bleu.

Soudain, dans un éblouissement de soleil, la chasse parut, formidable, hérissée, frénétique, toute la meute d'abord, puis la chevauchée derrière dans des rutillements d'étoffes et des éclairs de métal avec les sires, les piqueurs et les valets.

Et la meute, affamée, ivre de vitesse et de bruit, assoiffée de sang, se rua de tout son élan sur le groupe immobile que formaient l'homme et la bête.

Tous deux sous le choc furent culbutés, piétinés, meurtris, puis les crocs et les griffes indistinctement s'enfoncèrent dans les chairs vivantes et Stuqui, comme éveillé d'un songe, violent et sauvage, frappa hardiment à grands coups de sa croix de bois avec des gestes si terribles et des regards si furibonds

que les bêtes méchantes qui étranglaient le faon reculèrent, hurlantes de douleur et d'effroi, quelques-unes si rudement refoulées qu'elles s'en vinrent rouler jusque sous les pieds des chevaux.

Sur leurs montures hennissantes, aux naseaux blancs d'écume, les sires, eux aussi, ivres du vertige de la vitesse et du désir de la mort, arrivaient enfin à la clairière et ils virent avec étonnement, entre les groupes hurlants, cet homme demi-nu qui, sans merci, frappait leurs chiens à côté de la proie éventrée, du faon dont les yeux grands ouverts ruisselaient des larmes de la mort.

— Que veut ce voleur ? trancha la voix méchante et courroucée de l'un d'eux. Qu'on l'attache et qu'on le fouette et qu'on le pende haut et court à la maîtresse branche de ce chêne.

En même temps sa lourde cravache levée s'abat-
tit sifflante sur le visage mordu et ensanglanté de Stuqui.

Digne et sévère et sans un mot, le solitaire baisa les naseaux du faon mort, redressa sa haute taille et, de son œil royal, regarda les groupes ennemis.

Sa croix était restée à terre, il la ramassa en silence, puis, de son même pas grave et lent, le regard plus sombre et plus attristé que jamais, il traversa la clairière devant les hommes et les chiens sans qu'aucun parmi les valets, malgré l'ordre jeté par le maître tout-puissant, osât porter la main sur lui.

Cependant les piqueurs, ayant écarté les bêtes dévorantes, emportèrent au loin, en sonnant de la

trompe, le butin de leur chasse, et le silence, par degrés revenant, sembla panser encore une fois la forêt meurtrie.

*
* *

Le soir tombait majestueux et lent. Le disque rouge du soleil empourprait les nuages légers du couchant. La cuve que dessinaient les collines semblait pleine de sang ; le silence de la vesprée paraissait se dissoudre dans l'onde bourdonnante du crépuscule et de nouveau l'angoisse, une angoisse plus affolante parce qu'on ne lui trouvait point de cause, dardait ses flèches au cœur des bêtes.

L'ermite était remonté à la clairière : sa main droite tenait toujours la croix rustique nouée d'herbes et de lianes qui, le matin, avait été impuissante, et les lèvres de l'homme murmuraient quelque chose qui eût pu se traduire ainsi :

« J'ai manqué de foi, Seigneur, et le petit est mort, et que vais-je répondre au cerf et à la biche quand ils viendront me réclamer celui qu'ils avaient commis à ma garde ? Père tout-puissant, je crois en Toi, et je t'implore, car il est écrit que je dois vaincre par Toi et que je triompherai en ton nom ! »

Les yeux de l'homme flamboyaient dans sa face décharnée d'ascète aux cheveux longs.

Il faisait chaud, il faisait lourd ; le vent du sud, subtil et léger, se faufilait par les coulées de branches, triste et monotone. L'obscurité graduellement

s'épaississait. Et, une à une, parurent les bêtes du canton qui vinrent s'asseoir à leurs places accoutumées entre les buissons, au pied des grands arbres de la clairière.

Dans le lointain on entendit le bramelement d'appel du grand cerf et de la biche réclamant leur faon. Les yeux des bêtes s'agrandirent et brillèrent d'un éclat plus intense et ceux de l'homme s'emplirent de pleurs.

Toutes les bêtes le regardaient.

Au loin, vers les étangs, justifiant leur angoisse secrète, un soudain son de trompe troua le silence : l'homme chasserait au clair de lune.

Les yeux des bêtes s'allumèrent de terreur, leurs pattes frémirent, des échine se cintrèrent, des jarrets se ramassèrent : il fallait fuir, fuir encore, fuir toujours. Plus de trêve, plus de repos, plus de sommeil ! Mais le solitaire leva sa croix de bois et redressa son torse incliné : son regard étincelait d'une foi farouche et d'une volonté indomptable, et toutes, dominées par ce pouvoir surnaturel, hypnotisées par cette foi, restèrent immobiles et figées aux places qu'elles étaient venues occuper.

La lune mauvaise n'était pas levée encore et la nuit avait l'air de se draper plus lourdement dans ses voiles.

Au milieu d'un profond silence, le couple chassé le matin apparut entre deux massifs, fouillant la clairière de ses yeux affolés, demandant vainement à tous les coins d'ombre son petit dévoré le matin.

Un mugissement gronda dans la poitrine du vieux

mâle ; mais devant l'attitude de l'homme et la gravité des bêtes, les plaintes moururent au fond de leurs gorges et seuls pleurèrent leurs grands yeux profonds, beaux de toute la douleur animale.

Stuqui tomba à genoux, la croix brandie.

En face de lui, au fond de l'éclaircie, le grand chêne centenaire dressait sa masse imposante et sombre, et le geste du solitaire, adjurant le ciel, semblait du même coup supplier cette terrible divinité gauloise, formidable et sereine.

Les loups et les chevreuils, les sangliers et les cerfs, les goupils et les lièvres restaient là, muets, fixant intensément leur horizon de ténèbre et scrutant de l'oreille, sans y paraître sensibles, l'espace déjà plein des bruits de la meute lointaine.

Alors, sans qu'on sût pourquoi, tout d'un coup, au milieu de la nuit dense et des ténèbres lourdes, on vit le grand chêne s'illuminer : une corde de feu, un câble de lumière germé de la terre, accrochait son pied, enlaçait son tronc noueux et grimpait et bondissait de branche en branche jusqu'à la cime chenuë qu'elle dépassait pour désigner le ciel plein d'étoiles. Peu à peu la lueur émanée devenait plus intense ; le baudrier de feu ceignant ce torse de colosse s'embrasait encore, des rejets de flamme en jaillissaient de part et d'autre, s'entremêlaient, s'enlaçaient et tout le chêne, ceint de clarté, flamboya dans la nuit comme une torche ardente et muette et qui ne se consumait point.

Une émotion immense, une transe surnaturelle étreignirent les bêtes et le solitaire : Dieu l'écoutait,

Dieu l'exauçait. Une confiance invincible et muette le riva à toutes celles qui l'entouraient.

Un souffle chaud embrasait la clairière ; quelque chose de profond, de mystérieux, de plus grand que le monde pesait sur tous. De l'inconnu surnaturel et divin se brassait là, se pétrissait de toutes ces fois réunies : des chemins de vérité allaient s'ouvrir et rien d'autre au monde ne comptait plus.

Le grand chêne païen qui barrait le ciel semblait se réconcilier avec Dieu. Et là-bas la meute, ignorante, grondait et se rapprochait, et les hurlements devenaient plus distincts, et elle courait droit à la clairière.

La biche vint s'appuyer à l'homme, et le grand cerf, lui, marcha vers le chêne. Quelque chose de plus fort que sa volonté, de plus fort que la crainte de la meute, de plus fort que tout le poussait, le menait vers cet inconnu qu'il sentait bienfaisant.

Comme s'il eût accompli un rite, il s'arrêta bientôt et sa tête et ses grandes cornes brûlantes s'inclinèrent devant le tronc antique où flamboyait Dieu. Alors il sentit quelque chose se détacher de l'arbre et se fixer dans sa ramure. Il comprit qu'une œuvre obscure et grande se réalisait, et lentement il se redressa.

Une croix rustique de clématite pourrie phosphorait parmi ses cornes. Il lui sembla que ce fardeau léger était un monde, il perçut en lui une force invincible et se retourna.

Toutes les bêtes dardaient sur la croix de feu leurs yeux ardents, aucune n'avait l'air d'entendre les

hurlements infernaux des meutes approchantes suivant la piste de l'une d'elles.

Le solitaire se tourna de côté, sa croix sombre toujours brandie vers le ciel, tandis que son doigt désignait le grand chêne et le cerf miraculeux, et la biche près de lui se tint, elle aussi, immobile, fixant son mâle illuminé. Un silence religieux pesa sur la clairière. Le blasphème de la chasse emplissait le ravin de la cabane.

Pas une bête ne bougeait.

Comme une rafale de tempête ou un sabbat de damnés, l'aboi formidable et menaçant reprenait, gonflait, grondait, emplissait la nuit et le silence.

Et les chiens de tête, les grands molasses aux crocs terribles, aux pattes d'acier, arrivèrent, et leur élan irrésistible s'écrasa là, tout d'un coup, tandis que les derniers poussaient encore ceux qui étaient devant eux, qui s'affaissaient en silence au fur et à mesure qu'ils arrivaient sur les premiers.

Ainsi la chasse se tut.

Et les chevaux par derrière apparurent et se cabrèrent, et les valets et les piqueurs qui les montaient tombèrent sans souffle, la poitrine et la tête sur le col de leurs montures.

Et le comte Hubert enfin émergea du ravin profond.

Ses yeux, flamboyants de passion sauvage, virent le chêne de feu devant lequel le grand cerf miraculeux, debout, immobile, érigeait lui aussi la croix de feu. Il vit les yeux des bêtes qui flamboyaient et formaient d'un bout à l'autre de la clairière une

double haie lumineuse et vivante d'étoiles de foi, et cette biche immobile et cet homme maigre et grand qu'il avait insulté le matin.

Son regard un instant erra de la croix de lumière de la bête à la croix de ténèbre de l'homme. Il sentit dans sa poitrine un embrasement, son cœur flamboyait comme une torche ; quelque chose de plus violent que sa volonté de barbare l'étreignait sur son étalon cabré, derrière ses chiens affaissés et ses piqueurs muets.

Il sauta à terre, bondit par-dessus la meute et, entre la biche immobile et l'homme sombre, devant la nature et devant la croix, il tomba à genoux, la face prosternée, criant de toute sa foi neuve, sauvage et vivace :

— Seigneur ! Seigneur ! Seigneur, je crois en Toi !

*
* *

Ainsi finit l'histoire du miracle de saint Hubert telle qu'il m'a plu de la rêver dans un décor cher et familial et telle que j'aimerais qu'on la racontât, quelque soir d'hiver, dans mon pays.

FIN



IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

PRINTED IN GREAT BRITAIN



COLLECTION NELSON

LISTE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

- | | |
|--|---|
| Edmond ABOUT.
Le Nez d'un Notaire.
Les Mariages de Paris. | Honoré de BALZAC.
Eugénie Grandet.
La Peau de Chagrin, Le
Curé de Tours, Le Colonel
Chabert. (1 vol.)
Les Chouans.
Ursule Mirouët.
Le Père Goriot.
César Birotteau.
Le Lys dans la Vallée.
La Cousine Bette.
Le Cousin Pons.
Le Médecin de Campagne.
Le Curé de Village.
Modeste Mignon. |
| Madame d'ABRANTÈS.
Mémoires. (Extraits.)
(2 vol.) | |
| Amédée ACHARD.
Belle-Rose.
Récits d'un Soldat.
Les Coups d'Épée de M. de
la Guerche.
Envers et contre Tous.
La Cape et l'Épée.
La Toison d'Or. | |
| Paul ACKER.
Le Désir de vivre. | Maurice BARRÈS.
Colette Baudoche.
Le Roman de l'Énergie na-
tionale :
* Les Déracinés.
** L'Appel au Soldat.
*** Leurs Figures. |
| Jean AICARD.
L'Illustre Maurin.
Maurin des Maures.
Notre-Dame-d'Amour. | |
| Mathilde ALANIC.
Le Maître du Moulin Blanc.
La Gloire de Fonteculaire.
Derrière le Voile. | Marie BASHKIRTSEFF.
Journal. (Extraits.) |
| Henri ARDEL.
Le Mal d'Aimer.
Le Feu sous la Cendre.
Seule. | Émile BAUMANN.
La Fosse aux Lions. |
| André ARMANDY.
Pour l'Honneur du Navire. | René BAZIN.
De toute son Ame.
Le Guide de l'Empereur.
Madame Corentine.
La Barrière.
Ma Tante Giron.
Davidée Birot. |
| V^{te} G. d'AVENEL.
Les Français de mon temps. | |

COLLECTION NELSON *(suite)*

- | | |
|---|--|
| <p>E. C. BENTLEY.
L'Affaire Manderson.</p> <p>Vicente BLASCO IBAÑEZ.
Arènes sanglantes.
Terres maudites.
La Horde.</p> <p>Johan BOJER.
La Puissance du Mensonge.</p> <p>Henry BORDEAUX.
La Croisée des Chemins.
La Robe de Laine.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.
La Neige sur les Pas.
Les Yeux qui s'ouvrent.
Les Derniers Jours du Fort de Vaux.
Les Captifs délivrés.
La Maison.
La Maison morte.</p> <p>Paul BOURGET.
Le Disciple.
Voyageuses.
L'Émigré.</p> <p>René BOYLESVE.
L'Enfant à la Balustrade.
Sainte-Marie-des-Fleurs.
La Becquée.</p> <p>BRADA.
Retour du Flot.</p> <p>Jean de la BRÈTE.
Mon Oncle et mon Curé.
Un Vaincu.</p> <p>John BUCHAN.
Les Trente-neuf Marches.
La Centrale d'Énergie.
(1 vol.)
Salut aux Coureurs d'Aventures.</p> <p>A. CAHUET.
Le Missel d'Amour.</p> <p>Madame CAMPAN.
Mémoires sur la Vie de Marie-Antoinette. (Extraits.)</p> <p>Madame E. CARO.
Amour de Jeune Fille.
Pas à pas.</p> | <p>CHATEAUBRIAND.
Mémoires d'Outre-tombe.
(Extraits.)</p> <p>Gaston CHÉRAU.
La Maison de Patrice Perrier.</p> <p>Victor CHERBULIEZ.
L'Aventure de Ladislas Bolski.
Le Comte Kostia.
Miss Rovel.
La Revanche de Joseph Noirel.
Le Roman d'une honnête Femme.
Le Fiancé de Mlle Saint-Maur.
La Bête.
Samuel Brohl et Cie.</p> <p>Jules CLARETIE.
Noris.
Le Petit Jacques.
Les Huit Jours du Petit Marquis.</p> <p>Émile CLERMONT.
Amour promis.</p> <p>Henri CONSCIENCE.
Le Gentilhomme pauvre.</p> <p>Pierre de COULEVAIN.
Ève Victorieuse.
L'Île inconnue.</p> <p>S. R. CROCKETT.
La Capote lilas.</p> <p>J. O. CURWOOD.
Nomades du Nord.</p> <p>Henry DAGUERCHES.
Le Kilomètre 83.</p> <p>Alphonse DAUDET.
Lettres de mon Moulin.
Contes du Lundi.
Numa Roumestan.
Le Petit Chose.
Le Nabab. (2 vol.)
Alphonse Daudet, Marchand de Bonheur.</p> <p>Grazia DELEDDA.
Elias Portolu.</p> |
|---|--|

COLLECTION NELSON (suite)

- | | |
|--|--|
| <p>J. DES GACHONS.
 La Vallée Bleue.
 Mon Amie.
 La Maison des dames Renoir
 Comme une Terre sans
 Eau.</p> <p>Charles DICKENS.
 Aventures de Monsieur
 Pickwick. (3 vol.)</p> <p>Fédor DOSTOÏEVSKI.
 Une Fâcheuse Histoire.</p> <p>Georges DUHAMEL.
 Confession de Minuit.</p> <p>Alexandre DUMAS.
 La Tulipe noire.
 Le Comte de Monte-Cristo.
 (6 vol.)
 { Les Trois Mousquetaires.
 (2 vol.)
 { Vingt Ans après. (2 vol.)
 { Le Vicomte de Bragelonne.
 (5 vol.)
 { La Reine Margot. (2 vol.)
 { La Dame de Monsoreau.
 (3 vol.)
 { Les Quarante-Cinq. (3 vol.)
 { Joseph Balsamo. (5 vol.)
 { Le Collier de la Reine. (3 vol.)
 { Ange Pitou. (2 vol.)
 { La Comtesse de Charny.
 (6 vol.)
 { Le Chevalier de Maison-
 Rouge. (2 vol.)
 { Les Blancs et les Bleus.
 (3 vol.)
 { Les Compagnons de Jésus.
 (2 vol.)
 { Ascanio. (2 vol.)
 { Les Deux Diane. (3 vol.)
 { Le Page du Duc de Savoie.
 (2 vol.)
 { L'Horoscope.
 { Le Trou de l'Enfer.
 { Le Château d'Eppstein.
 { Le Gentilhomme de la
 Montagne.</p> <p>Alexandre DUMAS fils.
 La Dame aux Camélias.
 Le Demi-Monde ; Denise.</p> | <p>ERCKMANN-CHATRIAN.
 Les Rantzau.
 L'Ami Fritz.
 Histoire d'un Paysan. (3 vol.)</p> <p>Jean-Henri FABRE.
 Scènes de la Vie des Insectes.</p> <p>Octave FEUILLET.
 Un Mariage dans le Monde.
 Le Roman d'un Jeune
 Homme pauvre.</p> <p>Gustave FLAUBERT.
 L'Éducation sentimentale.
 Trois Contes.</p> <p>Anatole FRANCE.
 Jocaste et Le Chat maigre.
 Pierre Nozière.
 Sur la Pierre blanche.</p> <p>St FRANÇOIS DE SALES.
 Introduction à la Vie dévote</p> <p>Léon FRAPIÉ.
 L'Écolière.</p> <p>Eugène FROMENTIN.
 Dominique.
 Les Maîtres d'Autrefois.</p> <p>Théophile GAUTIER.
 Le Capitaine Fracasse.
 (2 vol.)
 Le Roman de la Momie.
 Un Trio de Romans.</p> <p>Émile GEBHART.
 Autour d'une Tiare.</p> <p>Edmond de GONCOURT.
 Les Frères Zemganno.</p> <p>Henry GRÉVILLE.
 Suzanne Normis.
 Sonia.</p> <p>Émile GUILLAUMIN.
 La Vie d'un Simple.</p> <p>GYP.
 Bijou.
 Le Mariage de Chiffo
 Petit Bob.</p> <p>Ludovic HALÉVY.
 Criquette.
 L'Abbé Constantin.</p> |
|--|--|

COLLECTION NELSON (suite)

- Gabriel HANOTAUX.
La France en 1614.
- Alphonse KARR.
Voyage autour de mon Jardin
- Rudyard KIPLING.
Simples Contes des Collines.
Nouveaux Contes des Collines.
Sous les Déodars.
Trois Troupiers.
Monseigneur l'Éléphant.
Au Hasard de la Vie.
- Eugène LABICHE.
Le Voyage de M. Perrichon,
etc.
Les Deux Timides et autres
Comédies.
- Jean de LA BRUYÈRE.
Caractères.
- Pierre LADOUÉ.
Un Nuage passa.
- A. de LAMARTINE.
Geneviève.
Raphaël ; Graziella. (1 vol.)
Jocelyn.
Le Tailleur de Pierres de
Saint-Point.
- Anatole LE BRAZ.
Pâques d'Islande.
Le Gardien du Feu.
- Jules LEMAÎTRE.
Les Rois.
- Jules LERMINA.
Le Fils de Monte-Cristo.
(4 vol.)
- Eugène LE ROY.
Jacquou le Croquant.
- Arthur LÉVY.
Napoléon Intime.
Napoléon et la Paix.
- André LICHTENBERGER.
Gorri le Forban.
La Petite Sœur de Trott.
- Jack LONDON.
Croc-Blanc.
- Pierre LOTI.
Figures et Choses qui pas-
saient.
Jérusalem.
Le Roman d'un Enfant.
Vers Ispahan.
La Troisième Jeunesse de
M^{me} Prune.
- Bulwer LYTTON.
Les Derniers Jours de Pompéi
- Maurice MAETERLINCK.
Morceaux choisis.
- Hector MALOT.
Sans Famille. (2 vol.)
En Famille. (2 vol.)
La Petite Sœur (2 vol.)
- MARK TWAIN.
Contes choisis.
- A. E. W. MASON.
L'Eau vive.
- Armand MERCIER.
L'Aventure amoureuse de
Pierre Vignal.
- Dmitri MÉREJKOWSKY.
Le Roman de Léonard de
Vinci.
- Prosper MÉRIMÉE.
Chronique du Règne de
Charles IX.
Colomba.
Carmen.
Mosaïque.
- H. Seton MERRIMAN.
La Simiacine.
- Jules MICHELET.
La Convention.
Jeanne d'Arc.
- MIGNET.
La Révolution française.
(2 vol.)

COLLECTION NELSON (suite)

- | | |
|---|---|
| <p>Pierre de NOLHAC.
 Marie-Antoinette Dauphine.
 La Reine Marie-Antoinette.
 Louis XV et Madame de
 Pompadour.</p> <p>Émile NOLLY.
 Hiên le Maboul.</p> <p>Émile OLLIVIER.
 L'Expédition du Mexique.</p> <p>Baronne ORCZY.
 Le Mouron Rouge.
 Le Serment.
 Nouveaux Exploits du
 Mouron Rouge.
 La Capture du Mouron
 Rouge.</p> <p>PÉLADAN.
 Les Amants de Pise.</p> <p>Louis PERGAUD.
 Drame des Champs et des
 Bois.</p> <p>Ernest PÉROCHON.
 Nêne.</p> <p>Martial PIÉCHAUD.
 La Dernière Auberge.</p> <p>Edgar Allan POE (traduction
 BAUDELAIRE).
 Histoires Extraordinaires.
 Nouvelles Histoires Extra-
 ordinaires.</p> <p>H. de RÉGNIER.
 Les Vacances d'un Jeune
 Homme sage.</p> <p>Ernest RENAN.
 Souvenirs d'Enfance et de
 Jeunesse.
 Vie de Jésus.</p> <p>Ernest & Henriette RENAN.
 Lettres intimes.</p> <p>Édouard ROD.
 L'Ombre s'étend sur la
 Montagne.</p> <p>J.-H. ROSNY aîné.
 La Guerre du Feu.</p> <p>B. de SAINT-PIERRE.
 Paul et Virginie.</p> | <p>SAINT-SIMON.
 La Cour de Louis XIV.
 (Extraits des <i>Mémoires</i>.)</p> <p>George SAND.
 Jeanne.
 Mauprat.
 La Petite Fadette.
 François le Champi.
 Les Maîtres Sonneurs.
 Le Marquis de Villemer.
 La Mare au Diable.
 Le Meunier d'Angibault.
 Elle et Lui.
 Valentine.</p> <p>Jules SANDEAU.
 Mademoiselle de la Seiglière</p> <p>Francisque SARCEY.
 Le Siège de Paris.</p> <p>Jeanne SCHULTZ.
 Jean de Kerdren.
 La Main de Ste-Modestine.</p> <p>Walter SCOTT.
 Ivanhoé.
 Quentin Durward.</p> <p>Cte Ph. de SÉGUR.
 Mémoires d'un Aide de
 Camp de Napoléon : De
 1800 à 1812.
 La Campagne de Russie.
 Du Rhin à Fontainebleau.</p> <p>Henryk SIENKIEWICZ.
 Quo Vadis ? (Édition expur-
 gée.)</p> <p>Émile SOUVESTRE.
 Un Philosophe sous les toits.</p> <p>STENDHAL.
 La Chartreuse de Parme.
 Le Rouge et le Noir. (2 vol.)</p> <p>R.-L. STEVENSON.
 L'Ile au Trésor.</p> <p>Rudolf STRATZ.
 Le Château de Vogelöde.</p> <p>André THEURIET.
 La Chanoinesse.</p> |
|---|---|

COLLECTION NELSON (suite)

Claude TILLIER.
Mon Oncle Benjamin.

Marcelle TINAYRE.
Hellé.
L'Ombre de l'Amour.
La Rançon.
L'Oiseau d'Orage.

Léon de TINSEAU,
Un Nid dans les Ruines.
La Clef de la Vie.

Léon TOLSTOÏ.
Anna Karénine. (2 vol.)

Ivan TOURGUÉNEFF.
Fumée.
Une Nichée de Gentils-
hommes.
Les Eaux Printanières.
Terres vierges.

Comte A. VANDAL.
L'Avènement de Bona-
parte. (2 vol.) (Edition
abrégée.)

Jean-Louis VAUDOYER.
L'Amour masqué.

Alfred de VIGNY.
Cinq-Mars.
Servitude et Grandeur Mili-
taires.
Poésies.
Stello.
Théâtre, Journal d'un Poète
(1 vol.).

Vte E.-M. de VOGUÉ.
Jean d'Agrève.
Le Maître de la Mer.
Les Morts qui parlent.
Nouvelles Orientales.

Barrett WENDELL.
La France d'Aujourd'hui.

Colette YVER.
Comment s'en vont les
Reines.

Émile ZOLA.
Le Rêve.
Une Page d'Amour.

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES FRANÇAIS.
L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

ÉDITION NELSON
DES
ROMANS
DE VICTOR HUGO
(Texte intégral)

13 volumes

LES MISÉRABLES (4 volumes).

NOTRE-DAME DE PARIS (2 volumes).

LES TRAVAILLEURS DE LA MER (2 volumes).

L'HOMME QUI RIT (2 volumes).

QUATRE-VINGT-TREIZE (1 volume).

HAN D'ISLANDE (1 volume).

BUG-JARGAL. — LE DERNIER JOUR D'UN
CONDAMNÉ. — CLAUDE GUEUX
(1 volume).

ÉDITION NELSON
des
ŒUVRES POÉTIQUES
de VICTOR HUGO

(Texte intégral)

16 VOLUMES

ODES ET BALLADES . . .	}	1 vol.
LES ORIENTALES . . .		
LES FEUILLES D'AUTOMNE .	}	1 vol.
LES CHANTS DU CRÉPUSCULE.		
LES VOIX INTÉRIEURES . .	}	1 vol.
LES RAYONS ET LES OMBRES.		
LES CHÂTIMENTS.		1 vol.
LES CONTEMPLATIONS . . .		1 vol.
LA LÉGENDE DES SIÈCLES . .		3 vol.
LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS.		1 vol.
L'ANNÉE TERRIBLE	}	1 vol.
LES ANNÉES FUNESTES . . .		
L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE .		1 vol.
LE PAPE	}	1 vol.
LA PITIÉ SUPRÊME		
RELIGIONS ET RELIGION . .		
L'ÂNE.		
DIEU	}	1 vol.
LA FIN DE SATAN		
LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT		1 vol.
TOUTE LA LYRE		2 vol.

LES COLLECTIONS NELSON

comprennent plus de
400 volumes
des meilleurs auteurs français
et étrangers.

TOUS LES GENRES LITTÉRAIRES
Y SONT REPRÉSENTÉS

Chaque volume contient de 280
à 575 pages.

Les volumes Nelson, bien imprimés sur papier durable et revêtus d'une reliure toile élégante et solide sont dignes de votre bibliothèque.

1

2

3

§

4



